LES ALLEMANDS

Bourloton. — Imprimeries Réunies, A, rue Mignon, 2 Paris.

LES

ALLEMANDS

PAR

LE PÈRE DIDON

DES FRÈRES PRÊCHEURS

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons examiné — par ordre du T. R. Père Faucillon, provincial des Frères prêcheurs de la province de France — l'ouvrage du R. Père Didon, ayant pour titre : Les Allemands.

Nous l'avons jugé digne de l'impression.

Fr. Paul Monjardet,
Prédicateur général.

Fr. Ceslas Bayonne,
Bachelier en théologie.

Paris, décembre 1882.

Imprimatur :

Fr. Thomas Faucillon,
Provincial.

AVANT-PROPOS

Les pages qu'on va lire sont le fruit d'observations personnelles.

A ce titre, elles pourront peut-être, malgré d'inévitables lacunes, offrir au lecteur quelque intérêt.

Ce que j'ai vu, je le décris avec fidélité; ce que j'ai senti, je l'exprime avec franchise.

L'Allemagne ne dissimule guère, dans sa presse, organe de l'opinion publique, et

plus encore dans sa politique étrangère, son hostilité implacable contre la France : je tiens pourtant à parler d'elle sans dénigrement et sans injustice, comme j'essaye de juger mon pays sans le flatter et sans m'aveugler moi-même.

Aimant la France avec passion, je veux la servir d'un cœur clairvoyant.

J'ai la conseience de sa valeur, l'ambition de sa gloire et de sa primauté. Les malheurs de la patrie, ses désastres, ses fautes ne m'ont pas fait douter d'elle. Mon patriotisme a gardé ma foi en sa vocation providentielle, indestructible ; et les accès inouïs de la crise séculaire qu'elle traverse n'ont jamais tué un atome de mes espérances.

Décembre 188?.

LES ALLEMANDS

I

Départ pour l'Allemagne. — La critique moderne. — Scène de l'immatriculation à l'université de Berlin. — Devoir patriotique de publier ces observations.

En 1881, vivant dans une retraite absolue, je m'appliquai de longs jours à étudier les origines du christianisme. Celui qui affronte aujourd'hui une telle étude est emporté du même coup dans la critique moderne comme en pleine mer orageuse. Tout l'y entraîne : les lois de la science historique, l'examen des traditions, le contrôle des documents originaux. Or, la critique moderne, en ce qui concerne le

christianisme, n'a été en aucun pays, depuis un siècle, cultivée avec plus de patience et d'acharnement, si ce n'est de clarté et de succès, que dans les universités d'Allemagne C'est ainsi que je fus amené à regarder vers une terre étrangère, antifrançaise.

Je refoulai sans hésiter les répulsions instinctives de mon patriotisme, et je partis, résolu à m'asseoir sur le banc des étudiants allemands, au pied de la chaire de leurs maîtres, à Leipzig, à Göttingen, à Berlin.

La porte des universités allemandes est largement hospitalière à quiconque veut s'instruire, sans distinction d'âge, de langue, de culte, de nationalité. Elle n'est fermée qu'aux amateurs désœuvrés, anonymes. Aucune femme n'en franchit le seuil.

Voici comment elle s'ouvrit pour moi à Berlin, et comment elle s'ouvre à tout étranger qui demande à être inscrit officiellement sur les registres de l'*Alma Mater*.

J'écrivis au sénat académique une lettre de demande, appuyée d'un simple passeport. Quelques jours après, le secrétaire de l'université me transmit la réponse : elle était affirmative, bien entendu; elle l'est toujours, à moins que la police prussienne, défiante et souvent tracassière, n'ait flairé en vous quelque conspirateur ou nihiliste. J'étais convoqué pour tel jour et telle heure dans la grande salle du sénat universitaire. Fidèle au jour et à l'heure marqués, j'arrivai fort surpris au milieu de plus de quarante étudiants, attendant comme moi leur immatriculation. La plupart étaient Allemands, plusieurs Italiens et Roumains, quelques-uns Russes, moi seul Français. Nous avons pris place, indistinctement, sur des chaises rangées en ordre devant la longue table verte où siégeaient le recteur et le juge de l'université, assistés de deux secrétaires. A l'appel de son nom, le candidat se lève, vient auprès du recteur, redit ses noms et prénoms, indique sa nationalité, et désigne la

faculté particulière à laquelle il veut appartenir. Tout cela est écrit sur le grand registre de l'université et sur une feuille signée du recteur, remise ensuite comme témoignage d'affiliation[1]. Lorsque tous eurent été interrogés et ainsi enrôlés sous un numéro d'immatriculation dans la grande armée des étudiants, le recteur quitta la table verte, et s'avançant vers nous :

— « Messieurs, dit-il, vous voilà désormais étudiants de l'université. Promettez de l'honorer, de vous honorer vous-mêmes par votre conduite et par votre travail. Jurez d'être fidèles à ses lois. »

Chacun de nous, à tour de rôle, s'est app.oché du recteur et lui a pressé la main droite, en signe de fidélité. Voilà, dans sa simplicité, dans sa noblesse antique, le rite de l'immatriculation. Cette poignée de main a un grand air chevaleresque : les moindres choses prennent

1. Voir l'*Appendice* A.

de la majesté, dès que la conscience et l'honneur les consacrent.

J'ai dû presser, à mon tour, cette main étrangère, car j'ai compris qu'au-dessus des frontières et des nationalités, les hommes peuvent, sans les méconnaître, se retrouver dans la paix, dans le culte de la vérité. La science est une; elle est comme Dieu, universelle; elle ne connaît ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni le Rhin. Quiconque la sert, travaille du même cœur et du même bras à la grandeur de sa propre patrie et à l'évolution de la race humaine. Un coup d'épée, fût-il glorieux comme le soleil d'Austerlitz, peut avoir des lendemains sinistres; un pas de plus vers la vérité est toujours un bienfait. Je ne veux pas d'un patriotisme étroit, pétri d'égoïsme, de rancune et de haine. Je ne veux que d'un patriotisme contenu par la justice, dévoré par les seules ambitions que la justice approuve, et se consumant non pas à haïr ses adversaires, mais à défendre et à glorifier la patrie. L'un est un vice et un

fléau, l'autre une vertu. Si, dans le règne animal, à l'heure de la lutte pour l'existence, la force donne le triomphe, dans le règne humain, l'intelligence et la conscience seules assurent tôt ou tard l'empire aux nations.

J'eus la curiosité d'ouvrir, un jour, le catalogue officiel de l'université de Berlin, afin de lire le nom des étudiants inscrits : je n'y pus voir à regret que quatre noms français.

Toujours casaniers, nous avons de la peine à sortir de chez nous. L'étranger, Anglais, Russe, Italien, Américain, Allemand, court le monde et cherche à connaître les autres peuples ; le Français, à force de ne voir que lui, finira par ne plus se connaître lui-même. Mais je n'ai pas le cœur d'insister sur ce reproche ; j'ai trop expérimenté ce qu'il y a de douloureux à franchir, même par amour pour la vérité, certaines frontières, à entendre le pas lourd des soldats qui nous ont vaincus, à passer au pied des monuments de leurs vic-

toires et à porter le deuil de la patrie chez ceux-là mêmes qui l'ont mutilée.

En repassant dans mon esprit les observations recueillies pendant mon séjour dans les divers États de l'empire et surtout dans les principales universités, il m'a semblé qu'il ne serait pas inutile d'en communiquer quelque chose à mes concitoyens. Forcé de reconnaître et de signaler le mérite de certaines institutions de l'Allemagne, je n'ai pas oublié les devoirs du patriotisme. Il a, comme toute passion, des exigences, et je l'ai traité avec respect jusque dans ses susceptibilités ombrageuses.

Je ne viens pas dire : faisons comme les Allemands; je dis : faisons mieux. Je ne dirai pas : imitons leurs universités, leurs écoles, leur armée, leur esprit national; je dis : dépassons-les. Nous n'avons à imiter personne. Il nous suffit d'être fidèles à notre génie : restons nous-mêmes.

Mais il y a, dans les nations comme dans tout individu, le grand et le petit côté. La

France ne sera elle-même que si elle sait se défier des passions sectaires, et obéir aux aspirations généreuses qui toujours la remuent, et restent l'honneur de sa chaude nature.

A quoi bon s'acharner contre les ruines du vieux monde? Elles s'écroulent toutes seules. N'est-il pas plus pratique et plus grand de réaliser notre idéal chevaleresque de justice sociale, de sage liberté et nos ambitions de science vraiment encyclopédique? A ce point de vue, l'étranger — surtout s'il est un ennemi — peut nous donner quelquefois des leçons plus utiles, car elles réveillent mieux notre émulation, en piquant au vif notre amour-propre national.

Ainsi, un intérêt et un devoir patriotiques nous commandent de regarder vivre l'Allemagne.

II

L'antagonisme entre l'Allemagne et la France. — Le chauvinisme allemand. — Les ambitions nationales. — Leur origine mystérieuse. — Leur déchaînement en Europe.

Entre l'Allemagne et la France un antagonisme profond existe. L'observateur le sent gronder toujours, sous la politesse des formes, même entre Allemands et Français qui se rencontrent sur le terrain pacifique des affaires ou dans les régions encore plus sereines de la science.

Treize années de paix ne l'ont pas calmé. Le Rhin qui coule entre les deux peuples est devenu

un fleuve de sang; et il ne retrouvera sa limpidité qu'au jour où la plaie terrible de l'Alsace et de la Lorraine ne saignera plus. On se tromperait cependant, si l'on ne voyait dans cet antagonisme qu'une question de revanche ou une opposition de races violemment antipathiques.

Le vrai nom de la guerre sourde qui persiste entre l'Allemagne et la France est la lutte pour la prééminence.

Il s'agit de déplacer le centre des forces qui mènent le monde, de le reporter vers l'Est; à Berlin, en Prusse, en Allemagne, dans les races du Nord. Tenir la tête de l'humanité, voilà pour leur pays le rêve de tous les grands patriotes.

Tel est le rêve de l'Allemagne.

Elle a l'ambition ou la prétention d'être militairement, politiquement, scientifiquement, moralement, religieusement, *cérébralement* la première nation du monde. Le chauvinisme, en Allemagne, est plus qu'un sentiment, c'est

une théorie, un dogme aux allures scientifiques. On distingue les races : la germaine et la romane ; on met, bien entendu, la germaine au premier rang, quoique la dernière arrivée sur la scène où se jouent les premiers rôles. Les philosophes formulent le système[1] à grands frais d'abstraction, les érudits à grands frais d'histoire essayent de le justifier, les poètes le chantent, et l'âme du peuple vibre aux accents lyriques d'un Schiller.

Il ne nous appartient pas à nous, Français, de décrier aucune ambition nationale. Élargissons plutôt le cercle des nôtres, car il n'est pas un peuple dans l'histoire qui n'ait dû sa renommée à la grandeur d'un idéal longtemps ambitionné, ardemment poursuivi. Cet idéal est l'âme d'un pays. Les peuples meurent, lorsque cette âme les quitte. Ils recommencent une évolution nouvelle, quand ils tressaillent, en proie à une idée. D'abord entrevue par quelques esprits

1. Fichte, *Reden an die deutsche Nation*.

clairvoyants et chauds, l'idée nationale inspire les poetes qui la traduisent au peuple en hymnes vibrants; elle couve longtemps dans le cerveau des hommes d'action, et, lorsqu'elle est mûre, elle commande aux événements eux mêmes, gagne des victoires, et devient un acte considérable dans la vie de l'humanité. L'Idée crée le Fait; l'Idéal gouverne le Réel; un grand but rêvé met en mouvement tout ce qui pense et agit.

Pourquoi la nationalité allemande, si effacée au dix-huitième siècle, a-t-elle repris conscience d'elle-même? pourquoi, longtemps divisée en petits États confédérés, l'Allemagne a-t-elle été brusquement saisie de l'ambition de dominer, par les armes et la politique, et même par la culture et le génie, le mouvement de la civilisation moderne? Il est difficile de répondre. Toutes les origines sont enveloppées de mystère. Au berceau de tout ce qui vit, individus et peuples, un sphynx est assis, muet, impénétrable.

Jamais, du reste, les ambitions nationales n'ont été plus surexcitées. Quel drame poignant que ces peuples modernes en compétition et en lutte secrète ou déclarée! On dirait des oiseaux de proie, de grands fauves occupés à se regarder d'un œil terrible et défiant, attendant l'heure de se dévorer. C'est à qui aura la force, la richesse, la gloire. Il n'est guère question de justice : on ne rêve qu'agrandissement et conquête par ruse diplomatique ou par force brutale. On conclut des alliances, en répétant bien haut qu'on veut la paix universelle; et celui qui noue ces alliances a passé sa vie à faire dégainer les épées et à créer à coups de canon un vaste empire.

Je ne souhaite pas à mon pays d'entrer en complicité avec de tels machinateurs ; qu'il reste plutôt isolé, ne recherchant d'alliance indissoluble qu'avec la justice. Qu'il laisse, sans s'émouvoir, l'Allemagne et son chancelier tramer de nouveaux complots : le peuple vraiment grand est celui dont l'histoire est sans

crime. Si, quelque jour, de grandes iniquités internationales devaient être commises, le peuple franc seul aurait encore le courage et la vertu de mettre sa force au service du droit, car il appartient à la race fière des chevaliers. La gloire peut l'enivrer et l'égarer; mais il revient de ses illusions, et finit par préférer à la gloire l'honneur et la justice, aimant mieux tomber avec la justice que triompher sans elle.

Dans cette lutte pour la prééminence, la victoire appartiendra toujours au plus clairvoyant; mais il faut veiller à ce que le plus intelligent soit aussi le plus généreux et le plus honnête.

III

Ce qu'on voit tout d'abord en Allemagne : casernes et écoles. — La France, voilà l'ennemi ! — Allemands et Prussiens ; Germains et Slaves. — Force du militarisme en Allemagne. — De quoi s'enorgueillissent les Allemands. — Leur armée et leurs universités. — Témoignage du docteur Döllinger.

La caserne, l'école : voilà ce qui frappe tout d'abord le regard de l'observateur, voilà toute l'Allemagne contemporaine.

Les Allemands ont le culte de la force et celui de l'intelligence. Il n'est pas de pays où le militarisme soit plus fortement organisé et la science plus universellement cultivée.

Voyez Berlin : le militaire y est partout. Nous dissimulons l'uniforme en France ; en Allemagne, on l'étale. Il semble nous peser, et eux le portent avec une raideur superbe. Quelle luxueuse caserne que la capitale du nouvel empire !

Chaque matin — les jours de fête exceptés — les régiments traversent, musique en tête, les principales rues, se rendant à Tempelhof, au champ de manœuvre. Avant de partir, ils vont au palais impérial prendre les aigles ; au retour, ils viennent les y déposer : ce palais en est la remise. Lorsque les porte-drapeau entrent, les tambours battent aux champs, accompagnés par le fifre strident et la fanfare.

Le vieil empereur, debout à sa fenêtre, salue d'un mouvement de tête sa chère armée. Il a l'air d'être le premier soldat de son peuple. Et son palais ?... Ce simple édifice carré, avec ses quatre aigles aux quatre coins de la toiture, et ses quatre colonnes à la porte d'entrée, ne dirait-on pas un corps de garde impérial ?

Les casernes, surtout dans les États qui se sont groupés autour de la Prusse pour constituer le nouvel empire, sont de construction récente. On les voit, dans la Bavière et dans le Würtemberg, dans le Hanovre et dans la Saxe, en pleine floraison : rien n'est épargné pour donner à ces édifices l'ampleur, l'élégance et la force. Ils se dressent, non sans fierté, comme la preuve vivante d'une organisation militaire qui n'a d'égale dans aucun pays, aucun siècle, aucune civilisation. Je me suis toujours demandé comment ce peuple qu'on dit si pauvre a de quoi construire *des palais* à ses deux millions de soldats.

En donnant à la force militaire une organisation et une étendue pareilles, l'Allemand n'obéit pas au simple culte de la force : il subit une nécessité pratique. La séculaire histoire de l'Allemagne a démontré aux Germains que les dangers pour eux viennent toujours de l'Occident.

L'ombre de Louis XIV et celle de Napo-

léon Ier se dessinent à leurs yeux comme des fantômes redoutables. Ils savent qu'au delà du Rhin, entre l'Océan et le fleuve fatidique, des glaives puissants peuvent être brandis. Quand M. Thiers, en pleine guerre, dans ce fameux voyage à travers les cours européennes, demandait à L. de Ranke, à Vienne : « Que veut donc l'Allemagne? » le vieil historien répondit : « Détruire l'œuvre de Louis XIV. » — Aujourd'hui, si on interrogeait sur leur but les maîtres de la politique de l'Empire, ils répondraient encore, pour peu qu'ils eussent la même franchise : « Nous tenir prêts contre les Louis XIV ou les Napoléons de l'avenir. »

Mais ce qu'ils ne diraient pas, c'est la façon terrible dont ils entendent se tenir prêts. Tant que la France est la France, les Allemands se sentent inquiets. Une crainte instinctive les trouble, quand leurs yeux se tournent vers le Rhin. Leurs victoires inespérées, inouïes, leur semblent plus encore un coup de la Providence, que l'œuvre préméditée de la bra-

voure, de la tactique et du génie. La politique qui a su choisir l'heure et surprendre la France imprévoyante a plus fait pour le triomphe que le guerrier octogénaire. Ils essayent pourtant de se persuader le contraire, et de s'endormir sous la garde de leur savant capitaine et sous l'œil vigilant de leur grand politique.

Vingt fois j'ai pris plaisir à les réveiller brusquement. — « Que ferez-vous, leur disais-je, le jour où disparaîtront Moltke et Bismarck? » Ils secouaient la tête, et répondaient en souriant : « Moltke ne mourra pas, il a fait école. L'armée organisée par lui défendra l'Allemagne contre tout. » — Et qui recueillera la succession du chancelier? son génie audacieux a-t-il fait école, lui aussi? »

Là, mes interlocuteurs se rendormaient.

M. de Bismarck a moins de foi que ses compatriotes dans les généraux d'Alexandre. Il met sa sécurité moins dans la force de ses

Poméraniens que dans la faiblesse de la France. La France forte, c'est l'incertitude, le péril, la menace de l'œuvre du chancelier; c'est la Prusse entravée dans son œuvre de violence, de ruse, d'opiniâtreté. Je dis la Prusse et non l'Allemagne : car rien ne ressemble moins au Prussien que le Bavarois, le Saxon, le Wurtembergeois, le Hanovrien et le Rhénan.

L'Allemagne entière roule aujourd'hui dans l'orbite tracée par la Prusse; l'idée de l'unité allemande resserre tous les États de l'Empire dans une gloire et un intérêt communs; le Français, pour tout Allemand, reste l'ennemi, et néanmoins le Germain demeure particulariste. Son unité politique n'est pas le fruit spontané de l'évolution normale de son génie, elle lui est venue du dehors : les États confédérés n'ont été fusionnés et pétris qu'avec le sang de la France par la main habile et violente de la Prusse. Ils le savent; et ils sont convaincus qu'une défaite pourrait détruire ce qu'une victoire a créé. Pour briser cette unité,

il suffirait d'un coup d'épée de la France : voilà ce qu'il importe à tout prix d'éviter et de prévenir.

Cette crainte fatale est le grand ressort de la politique étrangère du chancelier. Vaincre la France surprise est peu, il faut la mutiler; la mutiler n'est rien, il faut la rendre impuissante, l'isoler ou la pousser habilement aux aventures lointaines, jusqu'au jour où l'on pourrait parler de dépècement et de mort.

La patrie saura déjouer de pareils rêves. Les ambitions démesurées d'un politique, fussent-elles servies par un bras de fer et les coalitions d'empires puissants, ne prévaudront pas contre une nation comme la France. Telle est sa vitalité, que vingt révolutions ne peuvent l'épuiser ; divisée et enfiévrée, elle reste quand même au premier rang des peuples, elle inquiète ses ennemis ; et, plus soucieuse que personne des progrès sociaux et humanitaires, elle trace aux autres pays, à travers mille écueils, la route non frayée de l'avenir.

Et si la France devait dans ses destinées représenter la grande puissance pacifique du monde nouveau ; si, désabusée de la sanglante vanité du militarisme, de la folie des conquêtes, elle devait consacrer son génie renouvelé au développement généreux de la science, de la fraternité et de la liberté politique des peuples, l'Allemagne ne remettrait pas pour cela l'épée dans le fourreau. Tant qu'elle restera Empire, elle subira la loi de son origine. Créée par la force, elle sera condamnée à se soutenir par la force. Ses forteresses changeront de front : elles regarderont l'Orient au lieu de regarder l'Occident; et le panslavisme qui grandit à l'Est lui commandera encore le militarisme.

Pour peu qu'on ait observé l'antipathie de race qui oppose le Germain au Slave, il est impossible de ne pas prévoir le choc de l'Allemagne et de la Russie. La sagesse et l'habileté politique, l'âge et la parenté des souverains pourront le retarder; mais, tôt ou tard, les

passions nationales se donneront libre carrière. Les peuples et les races ont des fatalités : et qui sait si, dans un avenir réservé à la Providence, un intérêt irrésistible ne ramènerait pas l'Allemagne vers la France, non plus pour la combattre, mais pour acheter par de nécessaires restitutions une alliance devenue une condition de vie ou de mort?

Il ne m'appartient pas de parler de militarisme. Je n'ai pour le faire aucune compétence, et je suis de ceux qui travaillent à *transformer les épées en faux et les lances en socs de charrue*. Qu'on me permette seulement une réflexion morale sur le militarisme allemand. Nous ne semblons guère le connaître dans notre pays. Nous n'y voyons qu'une machine organisée, et nous oublions l'âme invisible, le ressort moral qui met en mouvement cette formidable machine.

L'armée allemande, avec sa discipline et sa hiérarchie, n'est que l'expression d'un esprit

général de ce peuple : l'esprit de respect et d'obéissance passive.

La race germaine a gardé ce que nous avons perdu : elle ne critique pas, elle obéit. Le *Commando*, comme ils disent, est toujours et partout écouté. Il est intelligent sans doute dans ceux qui le formulent et indiscuté dans ceux qui le reçoivent. On retrouve ce phénomène dans la politique comme dans l'enseignement, dans les affaires comme dans l'armée, dans la vie publique comme au foyer.

Interrogez les Allemands eux-mêmes : vous verrez bien vite de quoi ils s'enorgueillissent. Ce n'est pas de leur ciel : tous rêvent le ciel de l'Italie ; ce n'est pas de leur terre : tous parlent du sol français, de sa fertilité et de ses produits ; ce n'est pas de leur richesse : ils émigrent en foule vers l'Amérique pour y chercher fortune ; ce n'est pas de leur prodigieuse fécondité... Leur grand orgueil, c'est leur armée et leurs universités.

Le chauvinisme a passé le Rhin. Il y règne

en maître, et il n'est pas un Allemand qui ne se croie invincible par le nombre et la valeur de ses soldats, par le génie de ses chefs, la supériorité de son organisation et de son armement. Mais les lettrés — et ils sont nombreux — se glorifient plus encore de leurs écoles, qu'ils proclament sans rivales. Un des plus célèbres professeurs de l'Allemagne a exprimé la pensée de tous ses collègues dans un discours éclatant, panégyrique à outrance que le lecteur étranger ne lira pas sans de légitimes et graves réserves, peut-être même sans quelque froissement[1].

L'auteur s'étonne qu'au treizième siècle, alors que la France seule jouissait du privilège d'être l'école du monde civilisé, « nul n'ait compris la nécessité pour l'Empire d'avoir son impériale école, s'il voulait poser le fondement même de sa puissance et créer son unité nationale ». (Page 7.)

Bien que l'Allemagne ait été la dernière à voir

1. *Die Universitäten, Sonst und Jest*, von Dr Joh. Jos. Ign. von Döllinger, München, 1871.

naître et grandir les universités, elle est aujourd'hui, selon l'auteur, « devenue leur terre de prédilection ; et telle est l'étendue, la perfection et l'habileté scientifiques qu'elles ont acquises, que les voilà sans rivales dans le monde, et les seules dignes de leur grand nom ». (Page 28.)

« C'est dans les universités que l'individualité du génie allemand trouve son expression la plus parfaite et l'apaisement de ses plus nobles aspirations. L'université fait partie du génie intellectuel de l'Allemagne ; et partout où la vie allemande réussit à s'organiser, on voit apparaître une imitation de ses hautes écoles. » (Page 35.)

« Ce sont les universités, ajoute-t-il encore, qui ont élargi la nature allemande, et fait d'elle le type le plus *universaliste;* car on trouve en elle le vrai *humanitarisme*, le vrai *cosmopolitisme*, dans une plus grande variété, et une plus grande richesse que chez n'importe quel autre peuple cultivé. »

Il serait difficile de rencontrer un écrivain

national parlant de l'organisation intellectuelle de son pays avec de tels éloges. Tout esprit impartial est forcé néanmoins d'y reconnaître une part de vérité.

IV

Tempérament des peuples et génie national. — Indélébilité de la race. — Dualisme du cerveau allemand : rêveur et théoricien ; positif et homme d'action. — Italien, pratique et diplomate ; Français, logique et impétueux ; Allemand, *bicéphale*. — Influence de ce dualisme dans l'histoire de l'Allemagne.

Les institutions d'un peuple, son activité et son avenir dépendent surtout du tempérament, du caractère et du génie. Ces éléments ne suffisent pas, sans doute, à tout expliquer ; il faut encore tenir compte des circonstances, du milieu, des inspirations secrètes qui stimulent l'action et de ce qu'on pourrait nommer l'âge de

ce peuple. Néanmoins, ils restent le facteur prépondérant qui, bien analysé, donne la clet des bonnes solutions. Nous, modernes, qui faisons de l'histoire rétrospective, nous ne comprenons les peuples ensevelis, et nous ne les ressuscitons dans nos récits qu'en pénétrant jusqu'à l'âme nationale.

Comment expliquer les colossales monarchies absolues de l'Orient, de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, si on oublie la passivité de ces peuples, poussés en avant, comme des troupeaux, par la main puissante des héros théocrates en qui l'opinion commune voyait incarnées la majesté humaine et l'autorité des dieux? Sera-t-il jamais possible de comprendre Rome, ses conquêtes et sa domination, si l'on ne se rappelle l'ambition démesurée de ses fondateurs et du peuple lui-même, leur esprit de persévérance et d'organisation, et cette foi superbe qui se traduisit un jour par la fameuse formule:

Parcere subjectis et debellare superbos.

Qu'on passe en revue tous les peuples morts : leur génie national explique toujours leur destinée.

Avec quelle rigueur cette loi s'applique aux peuples contemporains !

L'esprit politique et diplomatique de l'un préside à tous ses agrandissements; l'esprit chevaleresque et ardent de l'autre le met sans cesse au service de quelque grande cause, et lui défend de calculer avec ses intérêts. Jamais l'ambition nationale qui a lentement germé dans la Prusse, et qui a fait de ce petit État écrasé le royaume dominant de la vieille Confédération germanique, n'eût pu se développer dans le tempérament tranquille et adouci de l'Allemand du Sud.

Il y a plus que du sang germain dans les populations des côtes de la mer du Nord et du Brandebourg. Ces faces élargies, ces crânes carrés, ces types souvent bruns, cette ossature proverbiale font songer à un autre sang et rappellent les vieilles hordes tartares. Quoi

qu'il en soit, et sans remonter aux origines de ces races, sans reprendre l'histoire à des siècles trop reculés, sans même revenir à cette Allemagne telle que la dépeint, sous des couleurs si attrayantes, madame de Staël, à ne considérer que l'Allemand d'aujourd'hui, il présente plus d'un trait caractéristique dont le dessin aide à comprendre la nation puissante qui se dresse et grandit au centre de l'Europe.

La fusion des peuples modernes, la fréquence de leurs relations, l'uniformité de leur culture morale, intellectuelle et chrétienne ont pu atténuer leurs différences profondes; elles ne les ont pas détruites. Les races se mêlent par les alliances, cimentent leur fusion à force de sang versé, mais elles demeurent distinctes comme les langues qu'elles parlent. Le Slave reste slave, le Germain reste germain, le Latin reste latin; et, jusque sous l'étreinte d'une même administration centralisée qui fait passer par la même filière tous les individus, en dépit de l'unité politique la plus compacte, dans

un pays comme le nôtre, on retrouve le Celte, le Gallois, le Ligure, le Normand, le Romain : la variété des types se maintient presque intacte.

Parmi les nations modernes, j'en connais peu dont l'étude soit plus intéressante et plus nécessaire à un Français que l'étude de l'Allemagne.

Pour mieux connaître nos qualités que nous savons de reste, et nos défauts que nous oublierons et atténuerons toujours, il faut voir notre image se détacher en repoussoir sur un « fond » allemand. L'homme est ainsi fait : pour comprendre, il compare, et il réussit d'autant mieux que les êtres comparés contrastent davantage; en s'opposant, leurs traits ressortent et les moindres divergences prennent du relief. Celui qui n'a pas vu la grande plaine, où du milieu des épis se lève le soleil, ne connaît pas la montagne.

A mesure que j'ai mieux connu l'Allemagne,

j'ai mieux compris la France, et je l'ai plus aimée.

L'étude du génie allemand limitée à ses grands philosophes et à ses théologiens, à ses critiques et ses historiens, à ses écrivains et ses poètes, ne laisse pas deviner un des traits pourtant les plus saillants de ce peuple. Je veux parler du fait fondamental qui partout éclate en Allemagne : la contradiction entre la théorie et le fait, la spéculation et la réalité, la raison pure et la raison pratique.

L'Allemand rêve à perte de vue, et il agit avec une sagesse positive, très soigneux de ses intérêts ; il idéalise tout dans ses songes et ses élucubrations, avec une audace qui ne connaît pas de bornes, et dans l'ordre de la conduite il ne suit que le gros bon sens de la vie réelle. A lire ses poètes idéalistes, on le croirait l'œil bleu toujours levé vers son ciel gris, cherchant les étoiles ; mais non, cet œil regarde à terre, pour y trouver le bon chemin.

Il chante avec passion le grand hymne de Schiller à la joie :

> Embrassez-vous, innombrables phalanges,
> Dans l'étreinte universelle !
> Frères, par-dessus la voûte étoilée,
> Il faut qu'un Père aimé habite [1].

et il n'est pas de peuple plus particulariste, plus soigneusement occupé de ses intérêts propres, moins soucieux de se sacrifier, dans une politique de sentiment, pour la fraternité universelle.

D'un sens pratique plus raffiné, et d'une politique plus déliée, l'Italien ne se perd jamais dans des théories abstraites. Il aime à traduire en formules sa conduite savante, il fait la philosophie du droit et écrit par la plume de son Machiavel les fameux livres du *Prince*.

Le Français, non moins que l'Allemand, a le goût des systèmes ; mais ses idées toujours nettes, ses déductions toujours précises, le

1. *An die Freude*, Schillers Werke, Band. I.

gardent des écarts d'un idéalisme transcendental et d'un matérialisme trop vulgaire. Le besoin de clarté l'éloigne des problèmes sans solution possible. Du reste, quand une théorie s'est emparée de son cerveau, qu'il s'agisse de religion, de morale, de politique ou d'affaires, une sorte d'honnêteté le pousse et ne lui laisse pas de trêve qu'il ne se soit résolu, souvent en dépit des résistances de la réalité, à la réduire en action. C'est là, même, une des causes les plus puissantes de nos grandeurs et de nos décadences. Les idées spéculatives qui gouvernent l'opinion en religion, en morale et en politique sont-elles justes? l'impulsion qu'elles communiquent à notre tempérament de feu nous porte vers les hauts sommets. Sont-elles fausses? nous nous abaissons, nous nous obstinons longtemps dans les ruines, cherchant jusque dans nos insuccès et nos mécomptes une sorte d'aliment à notre fatale logique.

Au lieu de douter de l'idée qui le mène, le Français se révolte contre les faits qui lui ré-

sistent ; au lieu de condamner l'insuffisance de ses théories, il accuse tout ce qui leur fait obstacle. Il anathématise, excommunie, bouleverse, détruit..., jusqu'à ce qu'enfin les démentis sanglants de la réalité l'aient désabusé de l'ensorcellement de ses idées préconçues.

Le Français n'a qu'un cerveau où l'idée prend feu et se traduit d'un coup en action ; mais l'Allemand est une sorte de *bicéphale.*

Il a tantôt le front puissant et méditatif de Kant, avec le développement prodigieux des facultés de causalité, le front olympien de Gœthe où les grands rêves poétiques surgissent ; tantôt le crâne élargi, avec les temporaux dilatés et une énorme prédominance occipitale, signe d'instincts énergiques et sans raffinement qu'une sorte de raison commune gouverne. Il pense et rêve avec une tête ; il se conduit, il agit avec une autre. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le grand penseur dont le génie a pesé avec le plus d'énergie sur l'esprit du peuple allemand et sur

son éducation philosophique, Kant, a consacré dogmatiquement la distinction, la séparation, la contradiction même entre le monde idéal spéculatif où règne la raison pure et qui, selon lui, ne nous apprend rien de la réalité absolue, et le monde réel de l'action où la raison pratique doit agir, subjuguée par Dieu, par le devoir, par la conscience.

Le dualisme que nous signalons dans le type de l'Allemand comme dans sa métaphysique s'est incarné dans les faits les plus marquants de sa vie nationale, dans sa religion, sa politique et son histoire.

L'Allemagne protestante a posé le principe de l'autorité souveraine de l'Écriture, et rejeté toute domination papale : en fait, elle obéit moins à la Bible qu'à des confessions, à des consistoires qui créent une orthodoxie et représentent une sorte de pape au petit pied. Théoriquement, l'Allemagne soutient la grande unité pour laquelle tout Allemand se passionne ; pratiquement, elle reste la nation la

plus particulariste, la plus attachée à son administration locale, à son provincialisme, la plus décentralisée de l'Europe et des deux mondes. Théoriquement, l'Allemagne a émis sur le progrès national et humanitaire les doctrines les plus radicales; pratiquement, il n'est pas de peuple, l'Angleterre comprise, qui ait moins détruit les institutions anciennes et qui reste plus fidèle aux traditions du passé. On y voit encore, comme au quinzième siècle, les maisons à pignons, à corniches en bois sculpté, les hautes tours où le veilleur sonne les heures et crie à l'incendie, les corporations et les universités, comme au moyen âge.

Tout ce qui a germé dans l'esprit métaphysique et idéaliste des Allemands, depuis un siècle, ne fructifie point en Allemagne. L'idée, comme une graine, reste en vie latente dans ce peuple; et c'est sur le sol français qu'elle germe et que souvent se cueillent les fruits mûrs.

L'idéalisme sceptique d'un Kant a créé par

légions nos lettrés sceptiques de fait; l'irréligion purement dogmatique d'outre-Rhin est devenue souvent le principe générateur de l'irréligion pratique du Français.

Un observateur superficiel serait tenté de parler de duplicité, de fausseté, en constatant dans le génie allemand ce dualisme intellectuel; le Français surtout ne comprendra guère comment un esprit théoriquement convaincu ne fait pas, en toute rigueur, de sa conviction la règle inflexible, absolue de sa vie et de ses actes. A bien réfléchir, on voit qu'il y a pour l'homme, dans la distinction fondamentale du monde spéculatif et du monde de l'action, une grande vérité philosophique et morale, et une garantie de sagesse. Rien de plus vrai que l'insuffisance de nos systèmes humains, rien de plus sage que de douter de la vérité complète de nos vues individuelles, toujours si étroites. La réserve et la circonspection conviennent bien au génie; et quelle que soit l'audace de son élan, la réalité le dépasse encore et lui

jette de perpétuels défis. Il y a toujours plus de choses au ciel et sur la terre, et même ENTRE le ciel et la terre, pour parler comme Hamlet, qu'il n'en est rêvé dans nos philosophies.

Les hommes puissants qui remuent le monde créent des peuples, fondent ou réforment des religions, ne construisent jamais de système de toutes pièces en philosophie, en religion ou en politique; ils mettent en jeu les forces naturelles et divines auxquelles ils ont foi, se bornant à discerner les faits avec une perspicacité supérieure, et à servir avec tout leur génie les intérêts palpitants de leur pays ou de l'humanité.

Cette constitution caractéristique du cerveau allemand lui a valu peut-être l'incontestable largeur de ses vues, et l'étendue, j'oserais dire l'envergure de son esprit.

L'Allemand voit large et confus, nous voyons clair et juste. Son écueil est le vague, l'obscurité; nous avons à craindre d'être superficiels. Il est diffus et prolixe; nous savons

être brefs et rapides. Il accumule les faits; nous en pénétrons la loi. Patient comme le bœuf, aux muscles infatigables, qui laboure à pas lents le sol en friche, il prépare le terrain au semeur. Il excelle à fouiller et à déterrer les documents; il eût pu mettre au jour tous les hiéroglyphes de la vieille Égypte : on se demande s'il eût jamais produit un Champollion. Le génie allemand est une longue patience : il cherche, il organise; il ne crée pas. La prodigieuse fortune de ses armes elle-même en est une preuve. En astronomie, il a été devancé par un Italien, Galilée; dans la science expérimentale, par un Anglais, Newton; en philosophie moderne, par Descartes. Il excelle plutôt dans les ouvrages où la ténacité et l'impartialité, fruit d'une certaine largeur de vue, sont les qualités maîtresses : ses œuvres de critique et d'histoire se signalent par la richesse des documents et une abondante érudition. Et aujourd'hui même, dans ce grand mouvement qui entraîne les savants en foule vers l'ori-

gine des espèces et vers le monde longtemps inaccessible des microbes où la médecine trouvera peut-être le secret des plus redoutables maladies, dans ce mouvement créateur, qui a donné l'impulsion? est-ce l'Allemagne? Non, c'est l'Angleterre, et surtout la France[1].

On ne saurait cependant contester à l'Allemagne et à son génie la gloire d'avoir tiré de la lyre humaine les sons les plus puissants, les plus profonds, les plus enivrants, les plus divins. L'harmonie a trouvé, là, ses immortels interprètes.

Aucun nom ne va de pair avec ceux de Beethoven et de Mozart. Les plus grands rêveurs appartiennent à cette race germaine si positive, si réaliste par certains traits. Il y a un fond merveilleux de poésie dans ces natures de lourde apparence : elles aiment l'ombre des forêts, la voix des pins sonores dans leur ciel brumeux; et le plus intrépide buveur de bière

1. Voir l'Appendice G.

s'arrête ravi, devant sa chope écumante, au premier coup d'archet d'un prélude de Bach, d'une symphonie de Beethoven.

La musique n'épanouit pas le Germain ; elle concentre ses émotions. Regardez-le, quand il est sous le charme : sa tête ne se relève pas, elle s'abaisse; ses yeux n'ont pas d'éclair, ils se fixent ou se ferment. Immobile, impassible, il oublie le monde extérieur; et il semble écouter la voix divine dont la musique allemande excelle à éveiller les échos.

V

Caractère moral de l'Allemand. — Sa complexité. — Sa persévérance. — Franchise et réserve. — Esprit de discipline. — Calme dans l'excès. — Une scène de banquet d'étudiants. — Respect de la hiérarchie. — Amour du titre dans les habitudes de la vie civile. — Indépendance.

Le caractère moral de l'Allemand n'est pas moins complexe que son esprit. Je n'en relèverai que quelques traits des plus singuliers, en contraste avec nos mœurs nationales.

Je me suis souvent étonné de la gravité et de l'application précoce de l'enfant germaine

On dirait qu'il vient au monde discipliné et soumis, comme d'autres naissent insubordonnés et volages. L'éducation première, au foyer domestique, s'attache encore à développer ces qualités natives ; elle y réussit sans peine; et ces petites têtes carrées, que ne tourmente pas un sang trop vif, sont décidément mieux faites pour l'obéissance que pour l'initiative. La violence, la brutalité même, les dompte et les aplatit ; elle nous révolte et nous exaspère.

Le Germain est plus gouvernable que maint autre peuple, et plus facile au joug. Il n'y a rien en lui de l'exubérance des races que le soleil dore, sans les accabler. Le fameux proverbe *in vino veritas* n'a aucune application dans ces natures que la bière ne fait jamais sortir d'elles-mêmes. Les Allemands doivent peut-être quelques vertus à leur boisson nationale. Depuis que la science connaît mieux les conditions organiques de la passion, de la sensibilité, de la pensée même, on peut avec raison souvent chercher dans des choses in-

fimes la cause de phénomènes d'ordre supérieur. Qui sait s'il ne suffirait pas d'un peu moins d'alcool dans les veines du peuple français, pour apaiser l'effervescence de son sang et calmer son indiscipline? L'Allemand n'a rien à craindre de nos surexcitations nerveuses : son tempérament l'achemine à la patience, au labeur et à la soumission. La fatalité du régime, loin de détruire ces dispositions, les confirme. Les excès mêmes ne réussissent pas à troubler l'équilibre de ces natures massives. « Nous voyons nos Allemands, dit Montaigne, noyés dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur rang[1]. »

De là, sans doute, la persévérance du Germain et sa proverbiale opiniâtreté. Il les montre en tout : dans la conduite des affaires et la poursuite d'une idée, dans ses travaux de science et sa politique, dans ses œuvres individuelles et ses visées nationales. C'est Strauss

1. *Essais*, livre II, ch II.

avec son idée mythique; Schopenhauer avec son pessimisme, Bismarck avec son germanisme.

Le Français a l'impatience et la fougue; l'Allemand le calme imperturbable : il sait attendre. L'obstacle lasse le premier, le second lasse l'obstacle. L'un tranche le nœud gordien, l'autre finirait par le dénouer. L'un est une flamme qui embraserait le monde, l'autre une masse qui pourrait l'écraser

Si la vivacité du tempérament pousse à la franchise, la lourdeur prédispose à la réserve. Il est facile de voir le fond d'une âme chaude qui se livre; il l'est moins de pénétrer dans les replis d'un caractère calme qu'un sentiment vif ne fait pas sortir de lui-même. Ces têtes blondes et ces yeux clairs sont loin de la candeur et de la transparence ; et il faudrait être bien naïf pour ne pas lire mille arrière-pensées entre les phrases polies, mais sans finesse qui tombent des lèvres allemandes. Notre défaut, à nous Français, est un excès de franchise; le défaut des Germains est l'excès

dans la réserve. Nous parlons trop ; ils parlent trop peu ; nous sommes éloquents, ils sont taciturnes ; la fausseté est une exception chez nous; la franchise en est une chez eux. La vivacité et la souplesse de nos formules nous permettent de tout dire ; quand l'Allemand dit tout, il n'évite guère, alors même qu'il manie sa langue en maître, la grossièreté et la brutalité.

Le Français, prompt à la critique, se fera difficilement une idée de l'esprit de respect, de l'habitude de discipline et de la puissance de la hiérarchie dans le peuple allemand. Il faut avoir vécu dans ce pays, non pas seulement avoir vu défiler *Unter den Linden* un régiment prussien, mais s'être mêlé à la vie de tous les jours de cette population, pour apprécier ce phénomène à sa juste valeur. Il n'a rien de superficiel ; il n'est pas le résultat de l'autorité brutale et de la crainte servile ; il n'est pas isolé, ni restreint à la vie militaire, il est universel. On le retrouve là même où l'autorité ne subsiste que

par l'acceptation libre de tous ceux qui l'ont élue, et dans les réunions les plus joyeuses, où la discipline semble n'avoir que faire. J'en citerai un exemple d'une signification d'autant plus décisive qu'il est pris dans des circonstances où tout semble fait pour désarmer l'autorité et livrer la discipline à la merci de tous les écarts.

Les étudiants allemands sont groupés en associations libres : *Burschenschaft, Corps, Landsmannschaft*, et corporations diverses. Ces associations, auxquelles la politique est étrangère, n'ont d'autre but, comme nous le verrons plus loin[1], que de rapprocher en groupes plus intimes la multitude des étudiants. Effet du particularisme allemand et d'antiques traditions, elles ont pour mobile la simple camaraderie dans le culte de l'honneur, de la religion, de la liberté et de la patrie allemande, ou la fraternité de l'esprit dans l'étude d'une

1. Voir ch. XII.

même science. Petites républiques aux mœurs gaies et batailleuses, elles s'administrent elles-mêmes, nomment leur chef à l'élection et forment de petits États dans la grande confédération universitaire. Les membres se réunissent chaque semaine dans une salle réservée, qu'ils appellent le *Kneipe,* et là ils traitent, dans un conciliabule qu'ils nomment leur *Commers*, des affaires de l'association.

Rien ne m'a plus surpris que la tenue de cette jeunesse et l'esprit de discipline qui règne jusque dans ces banquets joyeux où la bière coule sans fin.

Le président est assis à la tête de la longue table où prennent place titulaires et invités. Il a devant lui la rapière (*Schläger*). C'est en frappant de cette épée sur la table qu'il demande le silence et donne des ordres. Les hymnes nationaux et les chansons joyeuses se succèdent au *Commando* du président ; les longs toasts se portent en mesure, dirigés par l'épée. Lorsque la réunion se prolonge, le président cède la

place au plus jeune des membres, qui devient le *Régent* des dernières heures plus gaies. Sa frêle autorité, qui n'a rien de grave, s'exerce à tenir le sceptre ; elle permet à tous une émancipation dont elle n'a pas le droit de s'offenser. Le lien de la discipline se détend ; mais il ne se brise pas. J'ai retrouvé là le même esprit de respect et d'obéissance qui fait marcher le soldat, et je me suis dit qu'une telle vertu devait être enracinée dans les mœurs de ce peuple, pour que la joie exubérante d'une jeunesse embrasée la respecte et pour qu'on la voie surnager toujours au-dessus de la bière écumante.

Un des signes populaires du respect de la hiérarchie, en Allemagne, c'est le soin avec lequel on donne à chacun son titre dans les rapports de la vie civile.

La subtilité de l'étiquette va jusqu'à distinguer le maître (*Lehrer*) du docteur (*Doctor*) et du professeur (*Professor*) enseignant dans une université. On ne voit cela qu'en Italie, terre

essentiellement autoritaire, où la hiérarchie a été en quelque sorte consacrée, où la science du droit, c'est-à-dire du pouvoir, a été poussée à son point culminant, et où le maître (*Maestro*) s'est conquis la première place, jusque dans l'opinion du peuple. Mais en Italie la considération accordée au maître n'est qu'un reflet de celle dont jouit la hiérarchie sacerdotale ; et en Allemagne, elle est le reflet de celle dont jouissent les universités. Et cependant on se méprendrait, si l'on s'imaginait que l'Allemand discipliné, quelquefois servile, soit incapable d'indépendance et de liberté.

Il se passe, à cette heure, dans l'empire, un fait qui mérite, à ce point de vue, non seulement d'être relevé, mais médité : c'est la lutte politique entre le chancelier et le Parlement impérial au sujet des réformes intérieures. La volonté inexorable du maître veut forcer l'opinion des députés : elle frappe à coups redoublés à la porte du Reichstag. Que répondent les représentants du pays ? s'inclinent-ils devant

l'autorité du despote? abdiquent-ils devant sa volonté de fer? On aurait pu le prophétiser, à entendre les observateurs superficiels qui, pour flatter notre vanité nationale, vantent complaisamment notre indépendance, notre libéralisme, et ne tarissent pas sur le militarisme mécanique, automatique de l'Allemagne. Il n'en est rien. Le sens pratique de ses intérêts garde le Germain, non seulement contre l'enchantement d'une éloquence de tribun, mais contre la raison d'État exploitée par tous les despotes.

La discipline est l'école de la liberté. L'obéissance n'est pas l'asservissement. Céder au caprice, à l'arbitraire, voilà la servitude; se courber devant la loi et l'autorité qui l'édicte, voilà l'honneur de l'être libre. C'est parmi ceux qui font parade d'indépendance, de révolte même, qu'on recrute le plus d'esclaves, comme on recrute les crédules naïfs et les superstitieux parmi les esprits sans conviction et sans foi.

VI

L'instruction publique et la civilisation moderne. — Le peuple le plus grand est celui où l'organe de l'instruction publique est le plus parfait. — C'est ce qui se voit en Allemagne. — Les trois degrés de l'instruction publique. — Supériorité du monde moderne sur le moyen âge et l'antiquité. — L'instruction élémentaire. — Supériorité de l'Allemagne : elle n'a pas répudié la religion. — L'instruction religieuse obligatoire pour l'enfance. — Diffusion de l'enseignement primaire sous l'influence du christianisme et de la démocratie. — Religion, phase nécessaire à l'évolution de l'espèce humaine et de l'individu.

L'élément le plus nécessaire à une nation civilisée, c'est l'instruction publique, et l'organe capital de sa vie, ce sont les institutions destinées à lui assurer l'acquisition et le développe-

ment continu de la culture générale. La supériorité intellectuelle ne tarde pas à donner à un peuple la prédominance sur ses voisins ; car si la vertu nous élève devant Dieu, la science nous grandit devant les hommes. La force militaire elle-même n'est qu'un résultat de la science la plus avancée. C'est la science qui bâtit les forteresses à fleur de terre, construit les navires cuirassés, aiguise les meilleures épées, invente le secret de faucher le plus de vies humaines, l'art de tuer en grand et fait de l'homme à une heure de combat le plus redoutable des carnassiers, quand la justice ne gouverne pas l'effort violent, la colère de ses instincts. C'est elle qui, pour les peuples, forge toujours plus terribles les armes offensives et défensives dont la conscience peut et doit régler l'usage, mais que la conscience ne crée pas.

Ces idées montent d'elles-mêmes au cerveau, quand on foule du pied le sol allemand, et qu'on voit de ses yeux, à chaque pas, l'étalage mi-

litaire auquel se complaît cet empire. La bête fauve est tranquille aujourd'hui; mais dans son repos, elle veille accroupie, aiguisant toujours ses dents et ses griffes, l'œil ouvert sur l'horizon, à l'Est, à l'Ouest... à l'Ouest surtout.

Cette ambition de dominer expliquerait à elle seule l'ardeur universelle que la science provoque partout dans le monde moderne. Il s'agit moins encore de connaître l'univers que de le maîtriser. On poursuit moins la satisfaction du devoir que l'espérance enivrante de commander à toutes les forces, aux forces libres comme aux forces brutes et inconscientes.

Je trouve plus de noblesse encore dans ces visées despotiques que dans les plans sectaires de ceux qui ne savent qu'opposer la science à la religion, et ne rêvent l'organisation de la science que pour mieux *laïciser* un peuple, comme disent avec un nouvel euphémisme les faux prêtres de l'humanité sans foi, sans Médiateur et sans Dieu. On peut toujours adoucir

l'être violent, apaiser celui que le culte de la force enivre; mais qu'attendre d'esprits frappés de scepticisme, incapables de se passionner pour la vérité et de regarder plus haut que terre?

L'Allemagne, fière de sa force, ne présente à l'observateur, dans sa vie nationale, aucun phénomène de sénilité. Ses vices sentent plutôt la barbarie que la décrépitude; et elle offre un singulier mélange de rudesse première et de civilisation. Ce qu'elle a de barbare tient au tempérament, au sang même; ce qu'elle a de civilisé et de supérieur, à son instruction.

Je ne m'amuse point, en l'étudiant de près, à peindre ses vices, pour complaire à mes compatriotes, et à diminuer, comme à plaisir, leur plus redoutable adversaire; je m'applique, au contraire, à examiner d'un œil calme et impartial ses éléments de force et de vitalité, afin d'instruire mon pays et de le défendre contre toute illusion. Le secret de

la victoire pour tout peuple viril n'est point de rabaisser son ennemi, mais de le connaître et de lutter à outrance afin de le surpasser.

Au moindre coup d'œil sur le monde civilisé et sa culture intellectuelle, on voit l'enseignement public toujours divisé en trois degrés : l'instruction primaire, l'instruction secondaire et l'instruction supérieure.

L'instruction primaire est, à peu de chose près, universellement identique ; elle s'adresse au peuple, à tous sans distinction ; et elle a pour objet d'apprendre à l'enfant à lire, à écrire, à compter. Lecture, écriture, calcul : voilà l'*a b c* de la culture chez les modernes, et chez les anciens. Le monde moderne, toutefois, peut, à ce point de vue, revendiquer une supériorité incontestable sur le moyen âge et l'antiquité. Il y a quelques siècles, de rares privilégiés à peine avaient seuls la faculté de s'instruire. Enivrés de leur force et satisfaits

de leur vie guerroyante, beaucoup de seigneurs mettaient leur gloire à ne rien savoir, pas même signer leur nom, autrement qu'avec l'épée. Les autres partageaient avec le prêtre et le riche le privilège de s'instruire. Aujourd'hui, tous, dans nos sociétés avides de connaître, veulent apprendre; tous peuvent apprendre; tous doivent apprendre. L'ignorance volontaire est devenue un délit; et les États modernes presque partout imposent l'instruction élémentaire comme un devoir civique. Le premier rang est à ceux qui montrent une plus grande avidité pour s'instruire et dont les gouvernants déploient une plus parfaite intelligence pratique, afin de répondre à cette avidité, sans porter atteinte aux droits suprêmes de la conscience et du foyer.

La diffusion des connaissances élémentaires a pour effet providentiel l'épanouissement d'un plus grand nombre d'intelligences : germes sacrés, semés par Dieu dans la famille humaine, et qui souvent n'arrivent point à la lumière,

parce que l'égoïsme des castes ou quelque autre fatalité sociale leur a refusé les conditions premières de l'éclosion. Combien parmi ces germes inconnus ne se sont jamais éveillés, morts étouffés dans des sillons stériles! Pour vivre, que demandaient-ils? Un premier rayon. Ceux qui auraient dû le faire luire l'ont refusé. Et le pire, c'est qu'il se soit trouvé des politiques pour justifier ce système, pour faire de l'ignorance des masses, de ce malthusianisme de l'esprit, une sorte de garantie d'ordre public et de prospérité sociale! Sans doute, l'instruction a ses périls; mais quel est dans l'humanité le bien qui n'ait ses dangers? Ceux qui reculent sont des pusillanimes. A les entendre, il faudrait supprimer la vie, puisque la vie expose à la souffrance et à la mort. Il y a des inondations et des incendies : a-t-on jamais, dit M. de Maistre, demandé la suppression de l'eau et du feu?

Ce ne sera pas un des moindres honneurs du christianisme d'avoir créé un monde nou-

veau où la vérité et la liberté devaient un jour devenir une passion, et où le premier devoir de la charité devait être la diffusion universelle de la vérité et le maniement de ses premiers outils par le moindre des hommes.

En parcourant l'Allemagne du nord au midi et du Rhin à l'Elbe, en voyant l'ardeur du peuple à fréquenter les écoles, et le soin des divers gouvernements à répondre à cette ardeur, on ne peut méconnaître la vitalité de l'instruction populaire.

Les écoles sont partout. Le moindre village a son palais : c'est la *Volksschule.*

Cette diffusion de l'instruction élémentaire dans les diverses nations modernes a eu, jusqu'à présent, deux causes : l'esprit chrétien et l'esprit démocratique. Sous l'influence du premier, l'Allemagne, depuis trois siècles, s'est couverte d'écoles du peuple : il fallait bien que tous apprissent à lire, puisque la Bible était l'oracle de tous les croyants. Sous l'influence du second, la France a singulière-

ment élargi le domaine de l'instruction du peuple : il fallait bien que tous les Français apprissent à lire, puisque tous, un jour, devaient voter. Les États-Unis, sous l'action simultanée de l'esprit chrétien et de l'esprit démocratique, ont donné, eux aussi, à l'instruction populaire un incroyable essor.

Mais tandis que l'Allemagne a su garder dans les écoles primaires une place légitime à la religion et à ses ministres, tandis qu'elle a fait de l'instruction religieuse donnée par le ministre du culte un élément indispensable et qui tient dans les programmes la place d'honneur, la France n'a pas su résister à l'irréligion. Elle a fermé la porte de l'école au catéchisme et au prêtre, comme si le prêtre, fidèle à son mandat, était un être suspect et dangereux, et la doctrine un enseignement sans valeur.

On a compté, a-t-on semblé dire, sur la vigilance des parents : nul plus que moi ne respecte la liberté du père et de la mère ; mais

qui ne connaît le défaut d'initiative, l'inertie du peuple en France; et puisque l'État pouvait, sans usurper, imposer aux parents l'instruction primaire obligatoire pour les enfants, il eût rempli un patriotique devoir en imposant la religion comme un élément essentiel du programme. Exiger une instruction religieuse contraire à la religion des parents est une iniquité, une tyrannie; mais commander une instruction conforme à leurs croyances eût été l'acte d'un gouvernement ferme et sage.

Les pères de famille, qui, en France, vivent sans religion positive et n'appartiennent à aucune confession, se seraient récriés : on eût fait une exception pour eux; car ils ne sont qu'une minorité, et ce n'est point pour les minorités qu'on édicte les lois. D'ailleurs, s'il faut tout dire, parmi ces pères, combien en compterait-on résolus ou même résignés à voir leurs enfants élevés sans foi et sans Dieu?

Et avec quoi remplacera-t-on la religion dans l'âme de l'enfant? Quand la religion ne serait, comme disent les positivistes, qu'une forme transitoire de l'humanité, ne correspondant qu'à l'une des phases de son évolution, il faudrait encore la maintenir dans l'école.

La loi de l'individu, dans son évolution particulière, — c'est la science la plus éclairée qui l'affirme,— n'est et ne doit être que la reproduction de la loi de l'espèce. Si donc l'espèce passe par une phase déterminée, l'individu doit y passer aussi, sous peine de violer une des lois de la vie. Or, l'histoire est là pour le prouver, l'espèce humaine, universellement, au début de son expansion à travers les siècles, est religieuse; donc, au nom de la science même, l'individu, au début de sa courte existence, doit être religieux. La loi physiologique n'est qu'un cas particulier de la loi biologique; et de même que la suppression d'un des degrés dans les transformations de l'être vivant aboutit aux monstruosités physiologiques, de même la sup-

pression d'une des phases dans le progrès moral a pour résultat fatal les vices, les monstruosités morales.

Mais on ne sait pas incliner ses étroits préjugés devant les larges enseignements de la science dont nous nous proclamons avec fierté pourtant les adeptes fidèles. On ne la sert trop souvent que pour l'opposer à ce qui nous gêne, à ce qui heurte nos vains systèmes, à ce que nous ne comprenons pas. On l'invoquera pour prouver que l'homme a commencé par n'être qu'une cellule vivante qui a dû passer par tous les degrés de la vie et de l'animalité, depuis les rayonnés jusqu'au vertébré supérieur, avant d'arriver à sa forme définitive; et l'on ne saura pas apprendre d'elle que l'enfant doit être non seulement instruit, mais religieusement élevé, que les lois essentielles de la nature sont immuables, inexorables, et que leur violation, dans les peuples comme dans l'individu, est tôt ou tard frappée de mort.

Comme tout changerait, si, plus dégagés de nous-mêmes, nous savions, je ne dis pas nous servir de la science, mais la servir! Ce sont les idées sectaires qui troublent notre pays; c'est la manie fatale d'en faire sans retard une application sociale et politique qui nous entrave dans l'organisation de ce monde moderne, si grand par ses éléments de vie. Des aspirations splendides ont fait explosion dans notre patrie: jamais en aucun siècle, sous aucun ciel, on ne vit pareil élan vers l'égalité, la fraternité et l'affranchissement des hommes. Pourquoi faut-il que l'esprit de ruse et de haine soit venu semer l'ivraie dans ce champ plein d'espérances? Quand finira donc la comédie qui se joue sous le masque de ces principes sacrés? La vraie façon de les honorer, c'est de leur immoler notre égoïsme; ils ne sont pas le moyen, ils sont le but de la vie; on ne se sert pas d'eux, on les sert. Que ne donneraient pas tous les vrais patriotes pour que la France réalisât enfin ses grands rêves et pût avec orgueil

bientôt montrer aux nations qui l'avoisinent le type d'un peuple nouveau où la fraternité se prouve par une bienfaisance universelle, l'égalité par le règne inflexible de la loi, et la liberté par l'initiative personnelle et une large tolérance.

VII

L'enseignement secondaire depuis la Renaissance. — Son but essentiel. — Comment les Allemands l'ont compris. — Gymnases et écoles réales. — L'étude des langues classiques dans les gymnases. — Prédilection de l'Allemand pour la langue française; sa négligence des langues slaves. — Alsaciens et Polonais. — Les vengeances de la justice.

L'enseignement secondaire est un des traits saillants dans l'organisation de l'instruction publique, depuis la Renaissance.

A partir de cette époque, il ne cesse d'agrandir son domaine. Fournir à l'adolescent les instruments nécessaires pour l'enseignement

supérieur : tel doit être son but essentiel. Il se réduit à deux éléments indispensables : la connaissance des sciences mathématiques et naturelles et celle des langues mortes et vivantes. Sans l'une, il est impossible de pénétrer la religion, la philosophie, les mœurs, la vie, l'âme de l'humanité, l'histoire des peuples disparus et des nations contemporaines ; sans l'autre, comment connaître la nature, peser ses forces, pénétrer sa vie, mesurer son immensité ?

Or, avant la Renaissance, le latin était, à peu près, la seule langue en usage parmi les lettrés. Très préoccupé de lui-même, de sa vie sociale, civile ou religieuse, l'homme ne jetait sur la nature qu'un regard enfantin, naïvement confiant dans ses théories et obstiné à leur demander le secret de ce grand univers, au lieu de le demander par l'expérience à l'univers lui-même. L'enseignement secondaire, dès lors sans objet, ne pouvait exister. Armé de son latin et des plus simples éléments de la géo-

métrie et du calcul, le jeune homme entrait de plain-pied dans l'université, comme étudiant de la *faculte des arts,* et de là il passait à l'étude de la théologie, de la philosophie, de la jurisprudence ou de la médecine qui résumaient tout le haut enseignement.

Mais, à mesure que les langues diverses parlées par les civilisations antérieures ont présenté à l'humanité curieuse leurs chefs-d'œuvre inconnus et que le courant emportant l'homme vers la science de la nature est devenu plus impétueux, il a fallu former la jeunesse à la connaissance des idiomes divers, lui apprendre avec le latin le grec et l'hébreu, les langues sanscrites et orientales, les langues anciennes comme les langues modernes, et lui mettre en mains tout l'outillage des sciences expérimentales, l'initier aux grands calculs sans lesquels il n'y a de possible ni astronomie, ni chimie, ni physique, ni biologie, ni aucune connaissance scientifique de la nature.

Les Allemands me paraissent avoir très pratiquement entendu le but essentiel de l'enseignement secondaire.

Ils n'ont point imaginé, comme nous, cette fatale *bifurcation* qui a séparé prématurément dans les mains mêmes de l'adolescent les deux outils de la culture intellectuelle, je veux parler de la science des langues et des mathématiques. Ils ont créé des écoles réales (*Realschulen*) où prédomine l'élément scientifique et professionnel à côté du gymnase (*Gymnasien*) où l'élément littéraire occupe la première place ; mais, comme le dit excellemment M. Michel Bréal [1], « l'école réale n'est point l'antithèse » du gymnase, c'est un gymnase mitigé. Bien » que née de l'esprit pratique et utilitaire des » temps, elle est restée tout à la fois esthétique » et scientifique. L'histoire et la littérature y » tiennent encore une belle place, tout en » laissant du champ aux mathématiques, à

1. *Excursions pédagogiques*. Paris, 1882.

» l'histoire naturelle, à la physique et à la chi-
» mie. Dans les hautes classes l'école réale doit
» dépasser le gymnase sur le terrain des études
» scientifiques, sans renoncer à lutter avec lui
» sur celui des études littéraires... La différence
» essentielle entre les deux établissements se
» trouve dans ce fait que les élèves du gymnase,
» leurs classes finies, continuent à l'université
» leur éducation, et que la plupart des autres,
» en sortant de la *Realschule*, entrent de plain-
» pied dans la vie. L'enseignement de la *Real-*
» *schule* doit être plus varié, mais nécessai-
» rement aussi, sur certains points, moins
» approfondi. »

Tous ces caractères si tranchés des deux institutions allemandes sur lesquelles repose tout l'enseignement secondaire ont été nettement et officiellement déterminés, en Prusse, dans une circulaire ministérielle du 6 octobre 1859[1].

En fait, les écoles réales n'ont jamais pu

1. Lehrpläne für die höheren Schulen, etc. Berlin, 1882.

rivaliser avec les gymnases, et c'est dans les gymnases que l'enseignement supérieur recrute le plus grand nombre et les meilleurs de ses disciples. Cette institution est en effet celle qui, dans l'Europe entière, me semble le mieux répondre à la vraie nature de l'enseignement secondaire. Sans négliger les mathématiques et les premières données de la science, elle vise surtout à une forte instruction philologique.

Il n'est pas d'école, en effet, où les langues soient mieux cultivées. L'hébreu, le grec, le latin sont enseignés à titre de langues anciennes classiques. L'étude des éléments de l'hébreu initie le jeune homme à la connaissance la plus immédiatement utile pour l'intelligence des langues sémitiques et pour celle de la Bible dont le rôle est si considérable dans la vie religieuse du protestantisme et de tout chrétien lettré. L'étude du grec donne la clef de ce monde hellénique vers lequel regardent tous ceux qui ont le culte du beau; car c'est là que l'idéal humain s'est révelé sous

les formes les plus exquises. Pas un génie moderne qui ne reconnaisse un maître dans la Grèce artistique, dans ses poètes, ses philosophes, ses historiens, ses savants, ses orateurs et ses écrivains. L'étude de la langue latine ouvre le monde romain et toute cette civilisation dont Rome a été d'abord la personnification puissante, et qu'elle a léguée en mourant aux barbares, à ces peuples nouveaux qui ont grandi au soleil de Dieu et du Christ sur les rivages de la Méditerranée, et occupé jusqu'à ce jour, sous le titre de race latine, la plus grande place dans l'histoire universelle.

La connaissance de l'hébreu est facultative dans les gymnases allemands; mais la classe d'hébreu existe, ce qui n'est le cas pour aucun des établissements d'instruction secondaire dans les autres pays d'Europe et d'Amérique. Tous les jeunes gens qui se destinent à une carrière ecclésiastique ou au doctorat en philologie ne manquent pas de suivre les cours de langue hébraïque. et de s'armer déjà de cet

outil nécessaire à leur instruction ultérieure

Les principales langues modernes vivantes, le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, sont enseignées dans les gymnases. Le français est toujours obligatoire ; et c'est la langue étrangère que l'Allemand étudie le plus volontiers. Il peut se raidir contre la suprématie du génie français, regarder du haut de sa barbarie germaine ceux qu'il appelle des races latines, il se donne un démenti par sa conduite même ; et l'avidité avec laquelle il s'instruit, tout enfant, de notre grammaire, adolescent, de nos chefs-d'œuvre, prouve sans réplique notre ascendant et notre supériorité. On regarde volontiers vers ce qui vous domine, comme on dédaigne volontiers ce qu'on croit dominer. Si l'Allemand montre, jusque dans son système d'instruction, une préoccupation si vive de tout ce qui concerne les peuples latins, et de la France, avant tous les autres, soyez sûrs qu'au fond il en sent la valeur; et s'il se soucie peu d'étudier la Russie et les langues slaves, c'est

qu'il croit, a tort peut-être, n'avoir rien à y prendre.

En envahissant de la légion de ses maîtres, de ses marchands, de ses employés, la frontière slave, il n'a garde d'y aller perdre sa langue, sa civilisation et sa supériorité; il demeure germain, il parle germain ; et son individualité dévorante cherche à absorber ce qu'il traite de peuple inférieur.

Qu'il veille pourtant! Les Slaves sont à peine entrés dans le mouvement de la civilisation moderne. Nul ne peut dire où s'arrêtera la marche de ce colosse enfant, dont s'inquiétait le grand œil de Napoléon, et ce que deviendrait l'Allemagne si, un jour, elle se trouvait enserrée comme dans les mâchoires d'un étau formidable entre les nations de Latins qu'elle accuse de sénilité, et les Slaves qu'elle se complaît à considérer comme des barbares et des incultes! Elle pourrait peut-être alors se repentir du crime d'avoir fait de la mutilation de la France une condition de paix et de sécurité pour son

avenir, et d'avoir empêché, par cette violente politique d'annexion, l'harmonie de deux grands peuples. Les Français d'Alsace et les Slaves de la Pologne démembrée retrouveront un jour leur race et leur nationalité : la violence n'a jamais rien créé de durable. Tout ce qui a vécu de conquête et d'annexion a péri démembré. L'histoire n'a pas enregistré un seul démenti à cette loi. Le fameux décret prophétique qui troubla le festin de Balthazar est écrit à nouveau, de siècle en siècle, par la même main invisible, lorsqu'une même politique, grisée des mêmes triomphes, se livre aux mêmes orgies et appelle les mêmes vengeances. Si lointaines que soient de telles perspectives, le patriote vaincu peut y puiser un ferme, un viril espoir; car la justice a, tôt ou tard, ses légitimes et saintes revanches.

VIII

Encore de l'enseignement secondaire. — Son caractère *préparatoire* sagement conservé en Allemagne. — Outillage littéraire et scientifique. — Trois préjugés français qui altèrent l'enseignement secondaire : faux positivisme, irréligion, esprit critique et culture précoce. — Origine du dernier préjugé. — Sa désastreuse conséquence.

L'enseignement secondaire, dans les gymnases et les écoles réales d'Allemagne, a un grand mérite : il a gardé nettement son caractère *préparatoire*.

L'élève qui, après les sept ou huit années scolaires, subit son examen final (*absolutorium*)

n'est pas censé connaître, mais simplement en état de connaître. Le lauréat porte avec fierté ses insignes : la casquette et l'écharpe aux couleurs du gymnase ou de l'école réale d'où il est sorti. On ne le distingue plus des étudiants qu'à son allure, à ses joues vierges encore de cicatrices, — il ne s'est pas battu en duel, — à une sorte de gaucherie qui rappelle l'air emprunté des jeunes recrues. En quelque estime qu'on tienne l'examen de maturité, il n'est pas un brevet de science, mais un simple témoignage attestant qu'on est mûr pour la science. La science ne peut exister que dans l'enseignement supérieur réservé aux esprits qui, par leur âge et une culture appropriée, sont capables d'être initiés à la philosophie des choses.

Les inconvénients d'un appel prématuré à la raison personnelle sont graves. L'esprit a, comme le corps, sa loi normale de développement; et si l'on ne peut, sans péril pour la santé

physique, mettre en activité le cerveau de l'enfant avant l'âge, on ne peut non plus, sans péril pour l'hygiène de l'esprit, exercer trop tôt les facultés métaphysiques et rationnelles. Or, toute science supérieure implique l'usage indépendant de la raison abstraite. Il ne s'agit plus seulement de croire à un maître, il faut voir de ses propres yeux et être frappé de la même évidence. Il n'y a plus seulement à observer des faits sensibles à l'imagination, il faut en concevoir la loi idéale et transcendante. Un tel travail ne saurait convenir à l'adolescent. Il ne doit pas produire encore; il n'a qu'à recevoir. La mémoire doit être mise en pleine activité, discrètement enrichie, mais non surchargée; ce qu'elle aura recueilli agira plus tard sur la volonté, l'imagination, la raison même, et sera l'aliment choisi des premiers efforts du génie personnel. Ainsi l'albumine, dans l'œuf, sert à nourrir le germe, jusqu'au jour où, capable de vivre par lui-même, le germe grandi brisera la coquille.

Or, rien ne répond mieux au jeu de toutes les facultés de l'adolescent que l'étude des langues anciennes et modernes. La mémoire fait les plus grands frais pour une telle étude ; les facultés d'imitation et la naturelle curiosité de l'esprit sont directement exercées, puisqu'il s'agit de connaître les pensées d'hommes ou de peuples étrangers à nous et la manière de les traduire ; et toutefois la raison personnelle est déjà stimulée par de salutaires efforts, dès qu'on l'oblige à pénétrer l'idée cachée sous une expression inconnue et souvent très différente de la langue maternelle.

Il est nécessaire pourtant de rappeler à la réalité la raison naissante, de lui apprendre à regarder non seulement les mots mais les choses, et de provoquer sa jeune activité à quelques démarches faciles : c'est ce qu'on obtient excellemment par l'étude des mathématiques et par les notions élémentaires des sciences expérimentales. Mais, qu'on ne l'oublie pas, ces connaissances ne sont, ne peuvent être

que des initiations lointaines au vrai savoir et pour avoir méconnu ce trait, l'enseignement secondaire, en France, va s'égarant de plus en plus.

Trois préjugés l'influencent d'une manière désastreuse. Le faux positivisme, avec son engouement inconsidéré pour les sciences expérimentales, s'insurge contre les langues mortes, et, considérant comme un temps précieux, dérobé à des études plus pratiques, les versions grecques et latines, il brise aux mains de la jeunesse française l'outil nécessaire à la connaissance des grandes civilisations. L'irréligion tend à donner une valeur toujours moindre à l'instruction religieuse qu'elle finit par supprimer des programmes. Enfin le rationalisme hâte maladroitement l'explosion de l'esprit critique, et, méconnaissant la loi vraie de la nature humaine, il prétend apprendre à penser par soi-même, avant de savoir penser par un maître.

Le vice d'une formation hâtive de la jeunesse date de loin, dans les pays latins; ses origines remontent à la fin du seizième siècle, alors que, sous l'influence de l'indiscipline dans les facultés des arts, *facultates artium,* les universités entrèrent en déclin.

Pour remédier à l'esprit d'insubordination, les jésuites imaginèrent le célèbre système de l'internat, qui ne tarda pas à devenir la forme à peu près exclusive de l'éducation des lettrés. L'Université, en France, a suivi l'impulsion, en l'exagérant même, et en la privant de tout contre-poids moral et religieux. On fit plus : non content d'emprisonner entre de hautes murailles, sous l'œil vigilant et paternel de maîtres habiles, une jeunesse dont l'exubérance inspirait l'effroi, on voulut lui enseigner prématurément ce qu'elle ne devait apprendre que dans les universités, afin que le collège pût donner un cours d'éducation complet, et livrer à la société un homme achevé. On a voulu avoir un *homme fait,* au bout des études

classiques. Et, dès lors, il fallait bien forcer les programmes, les études, à mesure que le domaine des connaissances s'étendait; il fallait bien apprendre à l'étudiant non seulement à penser docilement, mais à penser par lui-même; il fallait bien lui enseigner la philosophie et présenter à des adolescents qui n'ont rien expérimenté de la vie ces problèmes souvent insolubles que la conscience et la raison se posent douloureusement à la lueur des réalités terribles dont, grâce à Dieu, on n'a pas encore subi le choc, à la dix-huitième année.

Les programmes du baccalauréat sont ainsi devenus follement encyclopédiques. Ils ont surchargé, jusqu'à l'écrasement, la mémoire du candidat, et n'ont réussi trop souvent qu'à préparer des esprits superficiels chez lesquels l'ignorance réelle n'a d'égale que la vanité et la prétention. Vouloir tout savoir à dix-sept ans est le sûr moyen de tout ignorer à quarante. Ce n'est pas dans l'adolescence ni dans les collèges ou les gymnases que l'instruction supé-

rieure, c'est-à-dire la vraie science, se donne, c'est dans l'université[1].

L'histoire, appuyée sur l'expérience de deux siècles, dira sans doute un jour tout ce que ce régime a produit dans les pays comme le nôtre, où il a fleuri sans rival, et on reconnaîtra, un peu tard peut-être, le péril d'une pédagogie par trop compressive et d'une initiation trop précoce de l'esprit à une science qui le dépasse.

La discipline est une chaîne, elle doit réfréner, elle ne doit pas briser l'initiative. La philosophie est un vin généreux : ne le versez pas trop tôt dans des vases mal cerclés.

Est-il assez piquant de voir ce beau pays de France, cette terre classique des internes et des beaux discoureurs philosophes de dix-huit ans, devenu le pays où certainement on obéit le moins et où la philosophie compte le plus de sceptiques!

Je causais, un jour, avec un professeur de

1. Voir à l'Appendice.

rhétorique d'un collège libre de ce travers de l'enseignement secondaire, en France; je lui exprimais ma franche indignation contre le développement de l'esprit critique dans des âmes de seize ans, et je mettais d'autant plus de verdeur dans mes paroles qu'elles trouvaient un écho plus sympathique dans mon interlocuteur.

« — Cette tendance à la critique prématurée est telle, me dit-il, que nos études littéraires elles-mêmes en sont envahies. Dans les examens, ce sont toujours des analyses critiques qu'on demande aux candidats. Et moi qui suis tenu de les faire réussir, savez-vous à quoi je me vois réduit? A les soumettre à une sorte d'entraînement. Je passe les deux premiers mois de l'année de préparation à enseigner à mes élèves un *formulaire de critique,* et je consacre les huit derniers à leur apprendre la méthode de s'en servir. »

Quelle aberration dans la pédagogie! L'enfant doit croire : la nature lui en a donné

l'instinct; le jeune homme est fait pour l admiration : il est à l'âge de l'imagination et de l'enthousiasme; laissons à l'homme le rôle sévère et difficile de la critique : juger est le droit d'une raison mûre, maîtresse d'elle-même, capable de résister à l'enthousiasme comme de s'affranchir de ses propres préjugés.

IX

L'instruction religieuse dans les programmes d'enseignement secondaire. — Les Allemands en ont compris la nécessité. — Elle est méconnue en France. — Craintes patriotiques sur l'avenir d'une génération élevée sans croyance. — Ressources du génie français, indiscipline à la surface, docilité dans le fond.

Tandis que l'instruction religieuse est peu à peu effacée des programmes en France, elle est soigneusement maintenue en Allemagne comme un élément indispensable des gymnases et de tout l'enseignement secondaire. Qu'on lise le diplôme de maturité délivré à l'élève du gymnase qui a convenablement subi sa der-

nière épreuve; le premier mot est celui-ci : « Nous attestons que l'élève de confession catholique, ou évangélique, est instruit dans la doctrine religieuse. » On ne demande pas à un cerveau de dix-huit ans de se prononcer en critique sur les grands problèmes religieux, et d'avoir une opinion personnelle, mais on exige de lui qu'il connaisse les enseignements traditionnels de la foi de ses pères.

Voici du reste ce qu'on peut lire dans la circulaire des ministres de l'instruction publique, en Prusse, relative au plan des hautes écoles : « L'instruction religieuse comprendra : 1° l'histoire biblique de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament; 2° le catéchisme, avec les passages les plus nécessaires des versets sacrés et de la tradition servant à l'interpréter; 3° de l'année ecclésiastique, et connaissance de mémoire des principales hymnes; 4° connaissance des principales choses contenues dans l'Écriture, surtout le Nouveau Testament (lecture de divers passages choisis dans le *texte original*) ;

5° points fondamentaux de la dogmatique et de la morale; 6° connaissance des époques de l'histoire de l'Église, des personnages éminents et de la vie des plus grands saints [1]. »

Pas un mot de philosophie. Point d'apologétique. Point de discussion prématurée : de l'enseignement positif, élémentaire, déterminé, tel qu'il convient aux intelligences encore neuves qu'il faut raffermir dans la doctrine et non dissoudre, avant l'âge, par la critique.

La raison, en Allemagne, comme dans tous les pays du monde civilisé, a ouvert de grands débats publics contre les croyances; et il n'est peut-être pas de peuple où ces débats aient été conduits avec plus de profondeur et de ténacité. Mais il n'est pas même venu à l'esprit des hommes mûrs qui dirigent l'éducation na-

1. Lehrpläne für die höheren Schulen, nebst der darauf bezüglichen circularverfügung des Königlich. Preussischen Ministers der geistlichen. Unterrichts and Medicinal Angelegenheiten. Vom 17 März 1882.

tionale d'ouvrir à ces luttes terribles, réservées aux intelligences déjà capables d'une réflexion personnelle, la porte des gymnases. Toute la jeunesse est élevée dans la foi. Sans doute la docilité naturelle de la race allemande rend plus facile une telle formation. Que n'obtiendrait-on pas, cependant, d'une race impétueuse, spirituelle, critique, et même railleuse comme la nôtre, si on savait la discipliner religieusement, et si, au lieu de lui inspirer une incrédulité précoce, on lui enseignait, tout d'abord. le respect de la croyance ! Quelle méconnaissance de la nature de l'homme ! Quelle folie ! Dans ce pays du bon sens, n'est-il pas lamentable de voir la société laïque, en masse, la société des esprits dirigeants s'évertuer à fomenter partout, dans le peuple et dans la jeunesse libérale, l'incrédulité et le scepticisme, et — ce qui est plus effrayant — à organiser l'instruction publique de telle sorte que la foi religieuse soit vouée, si elle pouvait jamais périr, à une décadence, à une mort fatale?

Qu'espère-t-on obtenir d'une race sans foi? et quelle foi pourra jamais remplacer l'Évangile dans nos sociétés élevées par lui à un idéal de justice que nulle autre religion, — sans en excepter la juive — ne saurait satisfaire?

Lorsque l'homme, dans sa maturité d'esprit, s'éloigne du dogme, il garde la morale de sa foi détruite; il emporte, malgré lui, dans sa critique implacable sa conscience encore palpitante telle que l'éducation et l'instruction religieuse l'ont faites : il coupe l'arbre, il garde le fruit. Mais si l'arbre même n'a pas eu le temps de grandir, si on l'a tué dans son germe, que reste-t-il?

On le verra, tôt ou tard, quand aura grandi et multiplié, sous nos yeux, la race des êtres sans conscience et sans idéal.

La science peut nous enseigner ce qui est terrestrement utile, elle ne nous donnera pas l'habitude du sacrifice, ni l'inflexibilité du devoir. Nous pourrons encore faire des lois, nous

n'aurons pas la force d'obéir ; et les lois elles-mêmes pècheront toujours par défaut de justice ; car elles seront plutôt l'expression d'idées sectaires que la formule de l'intérêt général.

On se plaint partout de l'indiscipline qui signale le Français entre tous les peuples ; à entendre certains détracteurs, l'incapacité d'obéir serait en lui un vice constitutionnel. Pour ma part, je n'en crois rien. Je connais mon sang, le sang de mes compatriotes : il est généreux, capable de tous les élans et des plus mâles vertus ; mais il faut se garder de le vicier. Je n'ai rencontré nulle part, même dans cette Allemagne dont on vante l'obéissance passive, de plus dociles natures, et plus faciles à enrégimenter, nulle part une abdication plus complaisante, quelquefois plus totale de l'indépendance personnelle, en politique comme en religion. Mais cette docilité a ses racines dans le sentiment et le cœur plus que dans la tête et la raison ; or le sentiment est fragile, capricieux, la raison seule est ferme et conséquente.

Qu'on n'égare et qu'on n'énerve point notre raison française ; elle est le frein nécessaire d'une nature trop facile à s'enflammer et à se livrer. Or, s'est-on demandé si on ne la pervertissait pas, en l'empoisonnant, dès l'adolescence, du venin de la critique, du scepticisme, de l'irréligion ?

Qu'on me pardonne ces griefs à l'adresse de ceux qui mènent dans ces voies néfastes l'opinion du pays. Ce n'est pas seulement une foi blessée qui me les inspire, c'est l'ardeur d'un patriotisme clairvoyant. La violation, la seule méconnaissance des lois essentielles de la nature humaine dans la direction d'un peuple finit par le tuer. Quand la passion de secte arrive à diviser les citoyens, à inspirer les lois, à dominer les institutions mêmes, ce n'est plus seulement la guerre civile des esprits, c'est la prochaine, l'inévitable décomposition.

X

La culture intellectuelle d'un pays dépend de l'enseignement supérieur. — Universités allemandes, foyers de science universelle. — Leur nombre et leur vitalité. — La ville universitaire. — L'étudiant : le laborieux, le viveur. — Le maître. — La fête des corporations d'étudiants dans la ville universitaire. — Le mouvement intellectuel. — Lien des universités. — Débats des professeurs.

La valeur d'un pays se mesure au degré de culture intellectuelle où il est parvenu, et rien ne révèle mieux ce degré de culture que l'état de l'enseignement supérieur. Consulter les livres et les programmes, interroger quelques hommes du métier, quelque professeur ou rec-

teur, quelque jeune ou vieil étudiant, c'est peu pour apprécier avec justesse la vitalité de cet enseignement; il faut encore voir de ses yeux le jeu des institutions où il se cultive.

Ces institutions, en Allemagne, s'appellent les universités.

On ne connaîtra jamais ce pays, si l'on n'a pas vu ces puissants foyers de science universelle où se forme l'élite des penseurs et de la jeunesse lettrée, et d'où sortent les idées qui remuent l'opinion. C'est sous l'empire de ces préoccupations que j'ai parcouru l'Allemagne

J'ai visité la vénérable université saxonne de Leipzig, fondée en 1409, où le néo-luthérianisme a construit le boulevard de son orthodoxie. Tout près de Leipzig, l'université prussienne de Halle montre encore avec orgueil les écoles fondées par Francke et Lange. C'est là que le piétisme le plus ardent et le rationalisme engagèrent leurs luttes passionnées. Le rationalisme, malgré la popularité de Wolff, ne prévalut point. Halle a recueilli la succession

de l'université de Wittemberg où Luther et Mélancthon enseignèrent, et elle est aujourd'hui une grande école de théologie, où plus de quatre cents étudiants, chaque année, reçoivent l'enseignement classique du pasteur.

J'ai vu la jeune et puissante université de Berlin. Fondée au commencement du siècle, elle dépasse aujourd'hui, par le nombre et la célébrité des maîtres, par le renom qu'elle s'est, en peu d'années, acquis, toutes les universités de l'Allemagne. Il est peu d'étudiants qui ne tiennent à honneur de passer quelques semestres dans ce foyer célèbre et d'inscrire sur leur livret *(Anmeldungs Büche)* le nom de quelques-uns de ses maîtres. J'ai vu l'université hanovrienne de Göttingen, justement renommée par sa faculté de droit, et aujourd'hui bien fière d'avoir compté le grand-chancelier de l'empire au nombre de ses étudiants batailleurs. J'ai vu l'université bavaroise de Münich aux airs opulents. L'amour-propre d'un roi s'est complu à donner à ses édifices une majesté

plus que princière et à abriter cette reine qu'on nomme la Science sous un toit qui a les airs d'une royale demeure. J'ai vu l'université de Tübingen, dans le Würtemberg : les deux facultés de théologie catholique et protestante y vivent en paix, comme deux sœurs; cent cinquante étudiants en théologie catholique et trois cents étudiants protestants y donnent l'exemple d'une fraternité que la différence des doctrines n'altère en rien. Bel exemple à citer aux esprits sectaires de plus d'un pays !

L'Allemagne est aujourd'hui la terre classique des universités[1]. On trouve ailleurs des écoles élémentaires, des collèges, des lycées, des écoles professionnelles, des écoles spéciales, des cours de hautes études politiques, des facultés même que l'Allemagne peut envier, mais on ne montrera nulle part des universités

1. *Deutscher Universitäts-Kalender*. Berlin, 1882.

pareilles aux siennes. L'empire en compte aujourd'hui vingt-deux[1] : treize en Prusse et dans les duchés ou provinces qu'elle s'est annexés : Berlin, Bonn, Braunsberg, Breslau, Fribourg, Greiswald, Halle, Heidelberg, Kiel, Kœnigsberg, Marburg, Münster et Rostock ; une en Saxe : Leipzig ; une dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha : Iéna ; une dans le grand-duché de Hesse : Giessen ; trois en Bavière : Münich, Würtzburg, Erlangen ; une dans le Würtemberg : Tübingen ; une dans le Hanovre : Göttingen ; une en Alsace : Strasbourg.

Ces vingt-deux universités sont autant de centres actifs où la science est en perpétuel mouvement. Elles supposent un état-major de plus de deux mille maîtres et une armée de plus de vingt-cinq mille travailleurs. L'identité d'organisation et la fraternité qui règne entre toutes les universités de l'empire permettent aux étudiants de passer d'une université à l'autre,

1. Voir l'Appendice A.

de venir écouter à Berlin, à Leipzig, à Münich, à Halle ou à Tübingen les maîtres les plus renommés et de faire le tour de la patrie allemande, comme les compagnons du devoir, chez nous, s'en vont d'atelier en atelier, faisant ce qu'ils appellent leur *tour de France.*

Telle est en Allemagne la vitalité des institutions universitaires, tel est le culte du savoir, que l'université se suffit à elle-même et peut à elle seule, par la force des intérêts qu'elle groupe, créer une ville.

Comme il y a des villes industrielles et d'autres artistiques, des villes militaires et d'autres d'un caractère tout religieux, des villes maritimes, commerciales et d'autres manufacturières, il y a, au delà du Rhin — trait caractéristique — des villes uniquement universitaires: Göttingen, Iéna, Tübingen, par exemple.

C'est dans de telles villes qu'il faut séjourner, si l'on veut voir de près et sans mélange le tourbillon pacifique de la vie intelligente dans la jeunesse libérale de l'Allemagne. A Berlin,

à Vienne, comme à Paris, l'activité scientifique, quoique très puissante, se perd dans le bruit et l'agitation de la vie universelle, on entend mieux les éclats bruyants de ceux qui s'amusent, ou les efforts douloureux de ceux qui se consument pour vivre, que le profond murmure des pensées en travail; on est plus distrait par le jeu des intrigues mondaines ou des ambitions politiques que par le persévérant et savant labeur de l'homme aux prises avec l'inconnu, gagnant des victoires sur l'ignorance et l'erreur et formant, en silence, les disciples qui marcheront, après lui, dans le chemin de la lumière. L'esprit ne connaît bien que ce qu'il peut voir isolé et se détachant, en relief, dans un horizon tranquille.

Je n'ai jamais mieux compris la vraie activité scientifique que dans ces petites cités allemandes peuplées de professeurs et d'étudiants, et où l'université est tout.

Ce sont d'ordinaire de vieilles villes aux allures moyen âge, avec leur château fort, leurs

maisons à deux ou trois étages surplombant l'un sur l'autre et leurs toits escarpés, percés de vingt petites lucarnes. Les fossés des anciens remparts se sont comblés et transformés en jardins verts. Des arbres géants les recouvrent, et le chemin de ronde est aujourd'hui une promenade ombragée où les esprits méditatifs peuvent suivre longtemps leurs pensées silencieuses. La vieille forteresse est découronnée, elle a perdu ses airs barbares; elle n'est plus l'asile inaccessible du seigneur guerroyant et de ses gens d'armes; elle est devenue, comme à Tübingen, une bibliothèque, l'arsenal de la science. N'allez pas croire cependant que la force armée soit détruite : elle n'a fait que changer de siège et d'allure. Regardez dans la plaine, un peu en dehors de la petite ville, un immense édifice, aux airs de palais et de forteresse tout ensemble : c'est la caserne.

La ville universitaire est tranquille et gaie. Les Allemands ont su résister à la manie française de tout enrégimenter, de tout interner,

de tout cloîtrer. L'étudiant est resté libre ; sans se mêler, comme chez nous, au tourbillon mondain, il a gardé sa gaieté et le génie plein de fraîcheur de ses vingt ans. Il n'a pas le scepticisme railleur de ces esprits prématurément caducs qui n'ont jamais eu un idéal et une croyance. Ils sont à la fois rêveurs et réalistes, ne connaissant guère l'austérité et trouvant plus simple d'obéir à la nature que de la vaincre. Ils sont batailleurs et buveurs, incapables de garder rancune, un seul jour, à la bière : elle se venge sans pitié pourtant sur la tête alourdie de ceux qui abusent d'elle ; mais l'Allemand n'a rien du révolté.

Certaines villes universitaires, Heidelberg, Göttingen, par exemple, sont renommées pour la turbulence des étudiants. Le duel y est fréquent : on en compte plus de cent chaque année ; il est entré dans les mœurs comme une habitude guerrière, mais barbare. « Prenez garde, me disait, en souriant, un étudiant de Berlin, quand vous serez à Göttingen, de

coudoyer dans la rue, même par inadvertance, un *Burchentchafter :* c'est une provocation. » Les différends entre étudiants se règlent à la fin du semestre, avant le départ pour les vacances. Les dernières semaines sont des semaines de sang. Le mercredi et le vendredi, on voit, au point du jour, des voitures partir pour quelque village voisin, emmenant les champions et revenir les stores baissés, ramenant le blessé la tête enveloppée de linges ensanglantés.

Il est rare que la *Mensur* ordinaire mette en danger la vie des duellistes. Ils sont munis d'une cravate d'acier qui protège le cou, et d'une toile métallique qui protège les yeux. Ils ne manient pas la rapière la pointe en avant pour percer l'adversaire, mais ils lui font décrire de vastes cercles à hauteur d'homme, de façon à frapper au crâne et à tailler les joues. Le nez est le point le plus menacé. Pourvu qu'il reste intact, le combattant s'estime heureux.

Si large que soit l'estafilade — telle est la bizarrerie de l'opinion, — l'estafilade est une

beauté dont l'étudiant se glorifie. Il ne la dissimule pas, il la porte fièrement comme un signe de bravoure et la marque authentique qu'il a reçu le baptême de l'épée.

Dans la ville universitaire, le restaurant est partout. Les habitants semblent être à la dévotion du professeur et de l'étudiant et n'avoir d'autre raison d'être que de les loger, les nourrir ou les abreuver. Rien n'est intéressant pour l'observateur comme ces salles où la jeunesse et ses maîtres viennent, chaque jour, passer des heures. On y voit défiler tous les types; il y en a, parmi les étudiants, deux bien tranchés : le *viveur* et le *laborieux*. Le premier, bravache et duelliste, à la mine martiale, avec la joue balafrée, à la petite casquette de couleur, sans visière, rabaissée sur les yeux, s'en va fouettant l'air de sa badine, toujours accompagné de son chien-lion; le second, pauvre, économe et studieux, vêtu sans élégance, portant les cheveux longs, la barbe inculte, vit avec un franc cinquante centimes par jour ; il se lève de grand

matin, assiste à cinq ou six leçons et mérite, par son travail, de devenir le disciple préféré d'un maître célèbre. Le premier parle de ses aventures, de ses duels, de ses festins ; le second, de la science, de ses examens, de ses rêves.

Il y a aussi deux types de professeurs : l'un, taciturne, lit son journal et vide sa chope gravement, sans rien dire ; l'autre continue, au restaurant, devant un petit cercle de disciples, son cours de philologie, d'arabe, de vieux français ou d'histoire. Quelques-uns vivent retirés dans une maison écartée ; on les voit passer chaque matin, à la même heure, par la même rue, allant à l'université, et chaque soir se promener, leur femme au bras, sous les grands arbres hospitaliers qui semblent plantés là exprès pour eux.

Ainsi vivait Kant, il y a un siècle, dans une petite rue de Kœnigsberg.

« Je ne crois pas, dit Henri Heine, que la » grande horloge de la cathédrale ait accompli » sa tâche visible avec moins de passion et

» plus de régularité que son compatriote
» Emmanuel Kant. Se lever, boire le café,
» écrire, faire son cours, aller à la promenade,
» tout avait son heure fixe, et les voisins
» savaient exactement qu'il était deux heures
» et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de
» son habit gris, son jonc d'Espagne à la main,
» sortait de chez lui et se dirigeait vers la
» petite allée de tilleuls, qu'on nomme encore
» à présent, en souvenir de lui, l'allée du phi-
» losophe [1]. »

Une vie adonnée à la science a besoin d'une régularité presque monastique. Rien ne ressemble plus à un bénédictin, à un moine, qu'un vrai savant. La science est comme Dieu dont elle émane : elle absorbe, elle isole ceux qui l'aiment.

Un beau matin, la petite ville s'anime. Toutes les maisons sont pavoisées; de toutes les fenêtres sortent des bannières aux couleurs

1. *De l'Allemagne.*

diverses. L'étranger, surpris, se demande quel est le personnage officiel qui va se montrer. Des voitures de gala traversent au grand galop les rues d'ordinaire tranquilles, emportant des étudiants sérieux et silencieux comme des ministres : c'est une fête de quelque corporation universitaire. Ce jour-là, on boit, on mange, on chante, on festoie sans fin, depuis la dixième heure, jusqu'au lendemain au lever du soleil. Les anciens étudiants sont invités, ils arrivent de tous les points de l'Allemagne, et on voit, pendant les deux jours de la fête, de vieilles barbes grises, coiffées, comme à vingt ans, de la toque rouge, verte ou bleue, fraternisant avec le jeune *Fuchs*.

Rien ne brise les liens de la camaraderie entre les étudiants allemands. Ceux que la richesse ou le talent élève au-dessus des autres se souviennent de leurs compagnons moins heureux. Combien parmi les jeunes collègues du prince de Bismarck ont à s'applaudir de porter la même casquette rouge brique qui

ornait la tête du chancelier, alors qu'à Göttingen, il signalait déjà par vingt duels heureux sa fortune et son humeur batailleuse!

Les étudiants devenus *quelqu'un* ne sont pas oubliés dans la ville universitaire. On se montre la maison qu'ils habitaient, et leur mémoire survit de génération en génération. Le propriétaire a soin de sceller au mur une petite plaque de marbre où le voyageur aime à lire le nom du grand homme avec la date de ses années d'étude. Pas une illustration de l'Allemagne, depuis un siècle — les Gœthe, les Heine, les Müller, les Humboldt, les Fichte, les Hegel, les Bismarck — qui ne possède ainsi sa pierre commémorative.

Ces cités ouvrières, au grand sens du mot, semblent aider au travail de la pensée. On y trouve le calme de la solitude et une atmosphère intellectuelle fortifiante : là aiment à vivre les étudiants laborieux; là s'élaborent lentement, patiemment, loin de l'agitation de cette opinion publique si oppressive en maint

pays, ces œuvres de critique, de philosophie, de philologie ou de science qui ne résolvent pas toujours les questions, mais qui les posent souvent avec une singulière puissance; œuvres franchement indépendantes, ne portant que l'empreinte du libre génie de l'auteur ou de son indomptable patience.

L'art du vulgarisateur, si développé chez nous, est peu cultivé au delà du Rhin. Il exige à la fois des natures communicatives et un esprit lucide; or, ces qualités sont rares chez le Germain. Nous écrivons, en France, pour le plus grand nombre; les lettrés, en Allemagne, écrivent pour le public restreint qui veut s'intéresser à leurs travaux et les juger avec compétence. Leurs livres, plus riches par le fond qu'élégants de forme, sont, d'ordinaire, le fruit d'un long professorat : témoins les ouvrages des philosophes comme Wolff, Kant, Jacobi, Fichte, Schelling, Hegel, Herbart; des théologiens et des critiques comme Paulus, de Wette, Schleiermacher,

Sertorius, Neander, Bruno, Bauer, Ewald, Moehler, et des historiens comme Müller, de Ranke, de Preller et Mommsen. L'écrit, le volume, n'est que le rayonnement de la parole du maître, un moyen de fixer ou d'étendre son enseignement et de conquérir, dans d'autres universités rivales, des disciples nouveaux. Lorsqu'un maître se révèle par l'éclat de sa parole, et surtout par l'originalité et la nouveauté de ses conceptions, il ne tarde pas à rallier à lui les esprits jeunes et impétueux. Si la doctrine nouvelle heurte les idées régnantes en religion, en philosophie, en critique : voilà la guerre allumée, guerre féconde des esprits dans laquelle les passions entravent souvent les progrès de la vérité, mais où la vérité finit par briser à la longue le règne obstiné de la routine, des fausses traditions et la tyrannie des systèmes personnels, étroits toujours, même dans un penseur de génie.

Le champ de bataille est tantôt une seule université, tantôt plusieurs universités émules.

quelquefois l'Allemagne entière. Les professeurs rivaux se mesurent de loin, et les nombreuses revues savantes sont à leur service pour la défense comme pour l'attaque. L'Allemand — à moins d'être de la race idéale de ses grands poètes ou de ses grands penseurs — ne connaît guère la finesse des formes, l'ironie délicate et les sous-entendus. Lorsque son lourd tempérament entre en lice, les mots violents accompagnent les arguments, et ils tombent dru dans la polémique, comme de lourds pavés. Les champions ne ressemblent plus qu'à des lutteurs forains. Le génie même ne les préserve pas toujours de ces violences, et trois siècles de civilisation et de culture n'enlèvent rien de leur actualité et de leur verdeur aux *Propos de table* d'un Luther, restés classiques dans la patrie de celui que les Allemands appellent leur *grand réformateur.*

XI

L'édifice universitaire. — L'étudiant à l'université. — La leçon du maître. — Le retardataire. — La discipline universitaire. — Organisation administrative de l'université allemande. — Considération dont jouissent les universités; elles sont le cerveau du pays. — Ce sont elles surtout qui révèlent l'âme de l'Allemagne. — Les étudiants de Berlin à l'inauguration du monument d'Albrecht von Gräfe, en 1882.

Les édifices consacrés à la science, en Allemagne, depuis la *Volksschule* où l'enfant du peuple vient apprendre à lire, jusqu'à l'université elle-même, arrêtent le regard.

L'université est quelquefois un vieux cou-

vent, comme à Leipzig; un palais de prince qui a l'aspect d'une forteresse ou d'un vaste mausolée, comme à Berlin; un monument moderne de grand style, comme à Göttingen, à Tübingen, à Münich. Sous ces formes diverses, elle garde toujours un air seigneurial. Elle a le calme du couvent, et ne perd jamais ce silence religieux qui convient si bien à tous ceux qui se réunissent pour penser ou pour prier.

Mille étudiants se pressent dans les grands corridors, à l'heure des leçons; ils n'en troublent pas plus la paix que les essaims laborieux ne troublent l'ordre et l'activité de la ruche. Autour de l'édifice, on voit des parterres réservés, des bosquets de lilas et de lauriers-thyms, de grands marronniers et des tilleuls. On dirait les jardins d'Académus. En sortant du cours, l'étudiant n'est pas dans la rue, il peut se promener dans des allées gardées pour lui, et discuter avec ses camarades la leçon entendue et les problèmes qu'elle soulève. A Berlin,

à Leipzig, et pendant le *quart d'heure académique* (*akademische Viertel*), entre deux cours, vers neuf ou dix heures, il peut reprendre haleine, pour achever sa matinée de travail.

La loge du portier est une sorte de restaurant silencieux ; l'étudiant y joue, à voix basse, une partie de dés, écrit ses lettres, surtout à la fin du semestre, quand la bourse se fait légère, et mange un morceau de pain et de jambon, qu'il arrose d'une chope de bière matinale. Les plus laborieux, qui veulent prendre place à la leçon au plus près de la chaire, emportent bravement leur déjeuner, et ils le mangent sans étonner personne, en attendant le maître, tant il paraît simple à des Allemands de manger et de boire, quand ils ont faim ou soif. Ceci est un trait, entre mille, où s'accuse, dans la race germaine, le manque complet du sens de la forme, de ce que nous appelons, en France, les *convenances*. Le Germain gagne en liberté individuelle, c'est-à-dire en respect d'autrui, ce qu'il perd en civilité. Il s'inquiète peu du voisin, et ne s'offusque

pas d'un sans-gêne dont il est le premier à user.

Je n'ai trouvé cet esprit en défaut qu'envers les étudiants retardataires. Le cours une fois commencé, il n'est plus admis que la porte s'ouvre. Celui qui la franchit n'enfreint aucune défense écrite, mais il semble braver l'opinion et s'expose à être accueilli par des murmures. La plupart reculent, timides ou respectueux, devant cette réprobation. La parole du maître et l'attention du disciple ont quelque chose d'inviolable comme le sacrifice dans un temple. La salle du cours se remplit peu à peu. Les étudiants arrivent, le portefeuille sous le bras. Ils s'installent toujours à la même place numérotée, enjambent les tables et les bancs pour y parvenir, déploient leur cahier et se préparent à écrire sous la dictée du professeur. Celui-ci entre, le dernier, sans apparat. Il suspend son chapeau et son pardessus au même clou que ses disciples. Point d'appariteur à la chaînette brillante. La chaire est une simple estrade. Point de verre d'eau sucrée ou pure;

le morceau de craie blanche seulement, pour servir aux démonstrations sur le tableau noir, toujours dressé à côté ou en arrière du maître. Pas de phrases. Il aborde son sujet où il l'a laissé la veille, préoccupé de l'unique souci d'instruire, de répondre à l'avidité de ceux qui l'écoutent et qui lui demandent non pas de les amuser, mais de les enseigner.

L'étudiant allemand veut des choses et non des mots. Il n'a rien de l'Athénien aux oreilles curieuses. Lui, si musicien, lui qui s'enivre de l'harmonie de ses grands compositeurs, semble ne pas se douter que la parole est une mélodie. La science est pour lui une algèbre muette; elle se compose d'équations, et il ne demande au maître que de dégager l'inconnue. Il applaudit quelquefois, en frappant violemment des deux pieds sur le plancher. On dirait un roulement de tambour. J'aime mieux nos battements de mains, plus éclatants et plus nobles. A voir ces jeunes hommes, par cen-

taines, courbés sur leur cahier, on reconnaît bien vite qu'ils écoutent plutôt qu'ils ne jugent, qu'ils croient à leur maître plutôt qu'ils ne le discutent. Leur esprit est docile; ils pratiquent le mot d'Aristote :

Oportet addiscentem credere.

Il faut être du pays de Voltaire pour relever ces traits et en mesurer la valeur. Je n'ai jamais surpris sur leurs lèvres ou dans leurs yeux le moindre sourire sceptique ou railleur. Il est vrai que l'organisation des universités, en Allemagne, permet à l'étudiant de suivre les leçons du maître de son choix. Il est l'élève libre d'un maître libre, de la science libre. Rien ne l'entrave dans cet apprentissage de la haute culture : ni les règlements, ni les coutumes, ni même l'argent. Il va, à bon marché, faire son stage universitaire où bon lui semble, dans l'une des villes de l'empire, depuis Breslau jusqu'à Münich ou à Vienne, depuis Heidelberg jusqu'à Leipzig, et il s'assoit au pied de la chaire qui lui plaît.

Les partisans du régime de tutelle universitaire ne comprennent guère cette école de la liberté germaine, et pourtant on y voit grandir les plus dociles étudiants que j'aie jamais rencontrés.

Autant j'aime et admire l'indépendance de l'esprit et du caractère dans l'homme qui, à force de travail et de maturité, de lumière et de vertu, s'en est rendu digne, autant je trouve sot et funeste ce voltairianisme précoce qui fait les critiques et les révoltés de vingt ans. Ces affranchis de la première heure, ardents à tout juger et à briser tous les jougs, ont bien vite jeté leur gourme ; il n'est pas rare alors de les voir, allanguis, tourner à la fausse sagesse de ces croyants sans sève, qui ont peur de penser, et de ces citoyens sans courage qui appellent l'ordre l'abdication aux mains d'un pouvoir absolu.

Tous les grands savants ont été d'abord disciples ; ils ont su croire à un maître que leur génie parfois a dépassé. Tous les grands carac-

tères ont mis leur fermeté et leur fidélité au service d'une noble et sainte cause ; ils ont su obéir.

L'étudiant est chatouilleux quelquefois sur le chapitre du patriotisme. Un jour, à Berlin, un professeur de philosophie faisait sa leçon sur l'histoire de l'instruction en Prusse. Il parlait, avec l'impartialité qui est le premier devoir de l'historien, de la parcimonie d'un roi de Prusse, et il le blâmait d'avoir, pendant son règne, trop allégé le budget de l'instruction publique. Quelques rumeurs s'élevèrent, discrètes. Le professeur, ralentissant sa parole, les yeux tournés vers les mécontents, continua d'un ton impassible. La leçon finie, la masse des étudiants — ils étaient plus de deux cents — lui fit une ovation bruyante pour protester par ses applaudissements contre l'intolérance et le chauvinisme, en faveur de la liberté et de la science impartiale.

Le maître, à l'université, ne se contente pas

de ses leçons publiques; il a soin encore de réunir autour de lui les étudiants les plus laborieux, en société plus intime. Ces groupes d'élite n'ont plus seulement pour objet l'enseignement de la science, mais la méthode de la science même. Il ne s'agit plus de connaître les résultats acquis, mais de se former à l'investigation scientifique et à la pratique de l'enseignement. Dans ces groupes de travailleurs, qui prennent ordinairement le nom de séminaires (*seminar*), le maître laisse parler l'élève; il lui apprend, s'il s'agit d'histoire, à déchiffrer lui-même les anciens documents et, s'il s'agit de vieux français ou de vieil allemand, à interpréter lui-même les textes. C'est, on le voit, l'application à toutes les branches du savoir de ce qui se passe chez nous pour la physiologie, l'anatomie ou la chimie; c'est le maître ouvrant son laboratoire ou son hôpital à quelques disciples préférés, et les initiant de plus près à ses méthodes de recherche, et aux procédés de son génie personnel.

L'étudiant relève non seulement pour sa formation intellectuelle, mais pour sa conduite publique, de l'université. Il est plus que le citoyen de la patrie allemande, il est le fils de l'*Alma Mater*. Il reçoit avec le titre d'étudiant son code de discipline scolaire. S'il forligne, s'il déshonore par ses mœurs la dignité de son rang, s'il insulte ses compagnons ou ses maîtres, s'il a, en état d'ivresse, occasionné un scandale public, si, pendant le semestre d'étude, il s'est éloigné longtemps, sans la permission du recteur, de la ville universitaire, il est responsable devant le recteur, le syndic et le sénat de l'université.

Les punitions varient : depuis le simple avertissement jusqu'à l'exclusion formelle. Entre ces deux extrêmes, il y a place pour une amende s'élevant jusqu'à vingt-cinq francs, pour l'incarcération, pour la menace d'exclusion momentanée.

Dans le vestibule et la salle des pas-perdus de l'université, on voit appendus aux murs

quatre grands tableaux noirs (*Schwarzes Brett*). L'un sert à recevoir les affiches du public intéressant les étudiants, et celles des étudiants eux-mêmes. L'autre contient les noms des maîtres et la salle où ils professent; le troisième, le sujet des cours de chaque professeur; le quatrième sert aux communications officielles, émanant des autorités universitaires. C'est sur ce dernier qu'on peut lire les arrêts juridiques qui frappent et stigmatisent l'étudiant coupable. Chaque matin, lorsque le flot des étudiants remplit à nouveau l'université, on se presse autour du tableau noir; on y lit les nouvelles, la date des élections pour les associations diverses, les invitations adressées d'une université à une autre; l'heure, le jour, le nom de la salle où doit avoir lieu ce que les étudiants appellent leur *Commers* ou réunion. Le tableau noir est le moniteur officiel, la gazette, la petite correspondance de l'université.

Toute université allemande, on le reconnaît à ces détails, forme, dans l'État, une corporation

douée d'une vraie autonomie. Ce n'est pas une grande machine dont les professeurs, à la merci d'un ministre autocrate et asservis à des programmes qui enchaînent le vol de la pensée et qui creusent lentement l'ornière de la routine, sont réduits à n'être que des rouages dociles, c'est une personne morale. Elle a le droit de propriété, le pouvoir de recruter ses membres, de s'administrer elle-même, sous la haute garde de l'État ; et elle peut, comme nous venons de le dire, exercer sur l'étudiant une action disciplinaire fort étendue.

L'organisation administrative de l'université est de forme républicaine, élective et aristocratique. La plus haute autorité est le sénat académique, ayant à sa tête un recteur qui en est la représentation et le pouvoir exécutif. Sénat et recteur sont élus par le suffrage universel des maîtres. Toutefois, l'administration des finances et de la justice ordinaire est confiée, sous la juridiction majeure du sénat et du recteur, à trois fonctionnaires spéciaux, nommés

à vie : le juge, le secrétaire et le questeur; c'est à ces agents secondaires qu'il appartient de recueillir les frais de l'immatriculation, de faire rentrer le montant des inscriptions, des droits d'examen, et de les distribuer parmi les professeurs[1].

On se tromperait cependant sur l'autonomie réelle de ces républiques, comme les appelait Herder, si l'on ne reconnaissait les liens positifs de dépendance, de subordination qui les rattachent à l'État.

L'université au fond est un établissement de l'État. L'ombre impériale plane au-dessus d'elle. Chaque université a son curateur, son chancelier, son commissaire, haut personnage ordinairement choisi parmi les notabilités de la province. Le curateur n'intervient guère dans l'administration intérieure, il se contente de plaider auprès de l'État la cause de l'université et d'attirer sur elle la libéralité du

1. Cf. *De la réforme de l'enseignement supérieur* K. Hildebrand. Paris, 1868.

[illegible]

[illegible] les rois

[illegible] leur patro-

[illegible] S. A. R. le

[illegible] recteur

[illegible] de l'em-

[illegible] Prusse, rec-

[illegible] S. M. le

[illegible] de Leipzig.

[illegible] missent les

[illegible] aux docteurs

[illegible]

[illegible]

[illegible] nomme

[illegible] publique.

[illegible]

[illegible] la Lumière

[illegible] l'empire, et

[illegible] jeunes [illegible]

[illegible] quatre-

[illegible]

[illegible]

[illegible] représentant

l'aristocratie du sol, de la naissance, de la fortune et des affaires.

On retrouve là un exemple de la tendance évolutionniste des Allemands. A mesure que les forces sociales entrent en jeu dans le pays, elles n'ambitionnent pas de tout absorber. La manie, la fureur centralisatrice — cette maladie des peuples jeunes, comme les Slaves, et des peuples vieillis, comme les races orientales — ne prévaut pas encore en Allemagne. Les mœurs n'ont point livré le pouvoir à l'intempérance de ses rêves; et jamais l'État ne s'aviserait de violer l'autonomie traditionnelle des corporations savantes, d'exercer sur elles son droit de surveillance, de destitution, de suspension ou de nomination aux chaires. La vie intérieure de notre Académie française dans ses rapports avec l'État donne une idée assez exacte de la vie des universités allemandes. On dirait que ce peuple les regarde comme le cerveau du pays. Chez nous, on ose dire : le cerveau de la France, c'est une ville, Paris, sans se demander

gouvernement central. Les princes, les rois eux-mêmes, ne dédaignent pas le haut patronage de l'une des universités : S. A. R. le grand-duc Charles-Alexandre est recteur d'Iéna; S. A. I. et R. le prince héritier de l'empire allemand et du royaume de Prusse, recteur très magnifique de Königsberg; S. M. le roi de Saxe, recteur très magnifique de Leipzig.

La considération publique dont jouissent les universités, en Allemagne, s'étend aux docteurs qu'elles ont créés. Rien n'égale le respect dont on entoure le *docteur* et surtout le *Herr Professor*. Et ce sentiment ne reste pas dans le domaine idéal; il se traduit jusque dans la vie publique. L'opinion voit en eux la lumière du pays : elle les introduit en grand nombre à la Chambre haute, parmi les représentants de l'empire, et si l'on prend le catalogue des députés au Reichstag, on peut y compter plus de quatre-vingts docteurs sur quatre cents membres. Ils forment ainsi, au Parlement, l'aristocratie de l'intelligence, comme les autres représentent

l'aristocratie du sol, de la naissance, de la fortune et des affaires.

On retrouve là un exemple de la tendance évolutionniste des Allemands. A mesure que les forces sociales entrent en jeu dans le pays, elles n'ambitionnent pas de tout absorber. La manie, la fureur centralisatrice — cette maladie des peuples jeunes, comme les Slaves, et des peuples vieillis, comme les races orientales — ne prévaut pas encore en Allemagne. Les mœurs n'ont point livré le pouvoir à l'intempérance de ses rêves; et jamais l'État ne s'aviserait de violer l'autonomie traditionnelle des corporations savantes, d'exercer sur elles son droit de surveillance, de destitution, de suspension ou de nomination aux chaires. La vie intérieure de notre Académie française dans ses rapports avec l'État donne une idée assez exacte de la vie des universités allemandes. On dirait que ce peuple les regarde comme le cerveau du pays. Chez nous, on ose dire : le cerveau de la France, c'est une ville, Paris, sans se demander

qui sont les bras et le cœur de la patrie ; Paris est plus que le cerveau, il est le moteur universel ; en Allemagne, le cerveau du pays, ce sont les universités. Le cœur est partout, partout où bat le patriotisme. Quant au bras, il est de fer, c'est l'autorité administrative et armée, ne se posant point en lutte avec les diverses forces sociales pour les absorber ou les exclure. Aucune force ne doit être détruite. Toutes sont sacrées, la loi suprême de la vie veut qu'elles s'harmonisent et concourent, indissolublement unies, au progrès universel des nations et del'h u manité. En Allemagne, cette loi a reçu son application pratique. L'éclosion puissante des forces qui mènent la civilisation moderne et l'humanité, la science, la liberté, les affaires, ne lui a pas donné la fièvre ; elle n'en a d'autre que celle de ses ambitions nationales.

Les universités n'en sont pas le foyer le moins ardent.

Aussi, pour connaître l'âme de l'Allemagne,

il faut regarder vivre ce peuple remuant que l'université attire, qu'elle recrute dans toutes les classes de la nation, qu'elle met en rapport d'égalité fraternelle absolue. Le culte supérieur de la science, sans détruire les distinctions naturelles de la naissance ou de la fortune, crée au-dessus d'elles une unité plus haute, où les plus intelligents et les plus laborieux occupent la première place. Et quand, au jour de quelque fête universitaire, cette jeunesse, à l'air martial, défile en rangs pressés sous les bannières de ses vingt corporations, escortant ses maîtres, le peuple se met aux fenêtres, comme au jour des parades, des grandes revues militaires, et il n'est pas moins fier de contempler sa jeunesse d'élite que son empereur, ses princes et ses soldats.

J'ai vu cela à Leipzig, pour l'anniversaire du roi de Saxe, et à Berlin, en 1882, pour l'érection d'une statue à une des gloires universitaires et médicales de l'Allemagne[1].

1. Le docteur Albrecht von Gräff.

J'ai encore sous les yeux ce dernier spectacle.

Ils étaient là plus de quatre mille, s'avançant en colonne, bannières déployées. Les chefs de chaque association ouvraient la marche, montés sur des chevaux blancs, l'épée nue au poing. Les fanfares emplissaient l'air d'une harmonie guerrière. Après avoir assisté à l'inauguration de la statue, le cortège, en silence, s'est dirigé vers Königsplatz. C'est là que s'élève la colonne commémorative des victoires de la Prusse en 1864, en 1866, en 1870. Les fanfares avaient cessé. Un chant national retentit tout à coup [1] grave et profond, jaillissant de mille poitrines. Sur un signe de l'épée, au chant national succéda le chant de la jeunesse, avec le gai refrain :

Gaudeamus, juvenes dum sumus.

1. Hab und Leben	Nos biens et nos vies
Dir zu geben	A te donner
Sind vir allesammt bereit.	Nous sommes prêts.
Sterben gern zu jeder Stunde,	Nous mourons à toute heure,
Achten nicht des Todes Wunde,	Nous dédaignons la mort,
Wenn das Vaterland gebeut.	Si la Patrie le demande.

(*Allgemeines Deutsches Commers Buch.* Lahr, 1882.

. . . .

Aussitôt après, la foule s'écoula silencieuse.

Ce spectacle me serrait le cœur d'une angoisse intraduisible. Dans mon patriotisme attristé, je songeais à la jeunesse de mon pays; je me demandais pourquoi elle ne se montrait pas, elle aussi, à la façon de la jeunesse allemande, rangée en bataille, sous le drapeau de la vraie science, autour des monuments de nos gloires, ou au pied de quelque statue en deuil de nos provinces perdues, et je cherchais en moi-même ce qui pourrait, dans un prochain avenir, en faire une grande famille dans le large culte de la vérité, de la liberté et de la patrie.

XII

Les associations d'étudiants dans l'université. — Elles reposent sur la religion, la science, le patriotisme et l'esprit guerrier. — Type de ces diverses corporations. — La *Allgemeine deutsche Burschenschaft.* — Ses principes. — Ses statuts. — La scène de l'incorporation. — Avantages patriotiques de ces associations — Les hommes supérieurs de l'Allemagne y ont grandi.

Le groupement des étudiants en associations diverses est un des phénomènes caractéristiques les plus intéressants de la vie universitaire. C'est dans ces sociétés qu'une telle vie s'accuse, et c'est en pénétrant dans le secret de leur organi-

sation qu'on peut se faire une idée vraie de l'esprit qui anime la jeunesse allemande[1].

J'en ai compté un grand nombre dans chaque université : vingt-cinq à Gœttingen, vingt à Halle, plus de trente-quatre à Berlin, plus de quarante à Leipzig. Elles sont à l'ensemble des universités ce que les différentes armes sont à l'armée d'un pays. Leur variété ne nuit point à l'unité, elle la féconde ; du reste la religion, la science, la patrie, voilà le trépied sacré sur lequel toutes reposent.

L'idée et le sentiment de la patrie allemande dominent dans les *Burschenschaften* et dans les *Corps* qui se recrutent parmi les étudiants riches et nobles. Le particularisme a trouvé ses plus fermes adeptes dans les *Landsmannschaften*, aujourd'hui en pleine décadence. Leur étoile a pâli, à mesure que le soleil de l'empire s'est levé.

Le culte de la science a formé les associations

1. *Geschichte der Pädagogik* Karl von Raumer, 4 Band. Gütersloh. 1874.

littéraires, mathématiques, philologiques, médicales et autres, qui se composent surtout des étudiants travailleurs, des futurs savants et des professeurs de l'avenir. L'idée religieuse, enfin, a inspiré les associations théologiques et chrétiennes, comme celle de *Wingolf*, celle des *Missions*, comme la *Suevia* et l'*Ascania*, qui rallient les étudiants catholiques de l'Allemagne.

Loin de décroître avec le temps comme des institutions surannées, ces associations se sont multipliées. Celles dont la science est l'âme ont pris entre toutes un incroyable essor, et, bien que les dernières nées, elles occupent certainement, aujourd'hui, le premier rang dans toutes les universités.

J'ai eu la curiosité de rechercher les statuts de celle qui a joué un des plus grands rôles, dès le commencement de ce siècle, je veux dire l'*Allgemeine deutsche Burschenschaft*, qui se traduirait bien par le compagnonnage allemand universel. Sa constitution, qui remonte à l'année 1818, donne une idée de toutes les autres

l'esprit patriotique, religieux et martial s'y accuse en traits énergiques.

En voici les principes fondamentaux :

§ 1[er]. Le compagnonnage allemand universel est la libre alliance de la jeunesse allemande qui a été formée à la science dans les écoles supérieures du pays; il a pour base le rapport de la jeunesse allemande avec l'*unité future* du peuple allemand.

§ 2. Le compagnonnage allemand universel, en tant que libre corporation, pose comme point central de son action collective les bases suivantes universellement reconnues :

a. Unité, liberté, égalité de tous les compagnons entre eux; égalité de tous les droits et devoirs.

b. Formation allemande et chrétienne (*christliche, deutsche*) de toute puissance d'esprit et de corps pour le service de la patrie.

§ 3. La communion de tous les compagnons (*Bursche*) dans l'esprit de ses principes présente l'idée la plus haute du compagnonnage allemand

universel, savoir, l'union de tous les membres allemands dans un même esprit et une même vie.

§ 4. L'association vivra seulement, lorsqu'elle apparaîtra, de mieux en mieux, comme l'image de la patrie *libre et une*, lorsqu'elle formera ses membres dans une alliance libre, égalitaire et ordonnée pour la vie nationale, de sorte que chacun d'eux arrive à un tel degré de conscience de cette vie qu'il en réalise la majesté, dans sa beauté originale.

La corporation est régie par un président qui a pour assesseur, dans la gestion des affaires : un orateur (*Sprecher*), dont le rôle principal est de parler au nom de l'association, de convoquer les assemblées et de pourvoir au calme et à l'ordre des sessions ; un secrétaire (*Schreiber*) ; un président de la salle d'armes, chargé de veiller à l'ordre dans les exercices d'escrime, aux armes, aux drapeaux de l'association ; un président de salle qui choisit les lieux de réunion pour les *Commers* ou les banquets ; un trésorier

qui a l'administration des fonds ; et un économe (*Pfleger*) qui a pour fonction d'accueillir les compagnons étrangers, de leur donner l'hospitalité, et de veiller sur les compagnons malades.

L'incorporation a un air de solennité antique.

Le candidat doit être de nationalité allemande, chrétien, homme d'honneur, sans forfaiture aux yeux de la loi civile, comme de celle du compagnonnage. Il ne doit appartenir à aucune association dont les lois et le but seraient en contradiction avec les lois et le but de la *Burschenschaft*. Il adresse une demande écrite au secrétaire. Celui-ci la communique en assemblée générale à tous les membres, et, afin que nul n'en ignore, il l'affiche dans la salle des réunions. Tout compagnon a le devoir et le droit de communiquer au président les motifs qui s'opposeraient à l'acceptation du candidat. Si, après quinze jours, aucune opposition ne se produit, on procède à l'incorporation.

La scène mérite d'être décrite.

Les compagnons sont assis à une table en fer

à cheval. Le livre de la constitution, le *Commers Buch* est déposé, fermé, devant chaque membre. Un coup d'épée commande le silence. L'orateur de la corporation se lève et adresse une parole de bienvenue au nouveau membre, qui se tient debout devant l'assemblée.

Le secrétaire se lève à son tour, et, d'une voix loix lente et claire, il lit les paroles consacrées de la réception : « Vous voici en présence de l'honorable réunion pour prononcer le vœu qui vous introduit au milieu de nous. Moi, secrétaire, je vous demande, au nom de l'association, solennellement et publiquement : « Reconnaissez-vous la pensée et l'esprit qui animent notre charte constitutionnelle? Reconnaissez-vous la pensée et l'esprit qui animent nos lois fondamentales et leur donnent puissance et crédit? Appartenez-vous au peuple allemand et reconnaissez-vous que, sans une vie patriotique, sans une participation personnelle au bien et au mal de la patrie, notre association ne saurait atteindre son but? Vous déclarez-

vous prêt à défendre corps et âme, au dedans et au dehors, le principe et la vie du compagnonnage, de telle sorte que vous n'hésitiez pas à vous dresser ou à tomber avec le compagnonnage comme avec le peuple allemand?... Alors, donnez votre parole d'honneur dans la main du *Sprecher*. »

Le récipiendaire répond : « Oui, » en tendant lamain au représentant de la corporation. Il est désormais le membre de la société des *Burschenschaften*.

L'égalité entre les titulaires est absolue. Ils sont frères. Ils se disent : *tu*. Ils s'assistent comme témoins en cas de duel. La seule différence entre eux c'est l'expérience et l'ancienneté. Après un an et demi, leur acceptation est définitive ; à la deuxième année, ils peuvent être élus membres du bureau ; à la troisième, président. Cette différence ne doit point amener la sujétion des jeunes sous les anciens : c'est la valeur de l'individu et non l'ancienneté qui compte.

Tout membre est tenu de prendre deux fois

par semaine, à la salle d'armes, des leçons d'escrime.

Le duel est le mode de trancher toutes les questions d'honneur pendantes entre les étudiants et les corporations qui n'ont point renoncé à se battre. Dès lors, c'est un devoir pour chaque membre d'être en mesure de se défendre lui-même, de défendre ses camarades, de se battre au besoin pour eux et pour l'association.

La corporation a ses fêtes : elles sont destinées à rapprocher au moins une fois par an tous les membres épars et à réchauffer les sentiments patriotiques, religieux et fraternels du compagnonnage.

Ces usages et l'esprit qui les a créés vivent encore au sein des universités allemandes comme au lendemain d'Iéna. Certaines coutumes ont vieilli; mais l'esprit est resté jeune. La nouvelle *Burschenschaft,* qui s'est récemment fondée, a tout gardé de l'ancienne; elle

n'a en vue que la réforme des abus : le duel, l'oppression des jeunes sous la tyrannie des anciens, et certains désordres de la vie d'étudiant.

J'ai sous les yeux une brochure récente [1] et divers numéros de la *Gazette universelle* du compagnonnage allemand : j'y retrouve les mêmes principes patriotiques et moraux, scientifiques et guerriers qui ont présidé à la fondation de la première *Burschenschaft*. Les voici, dans leur sobriété éloquente :

1° Culte de l'esprit national, sans parti politique ;

2° Culture de l'histoire des étudiants ;

3° Esprit scientifique ;

4° Principes de conduite morale ;

5° Vivre selon ses moyens, et ne point violer sa parole d'honneur ;

6° Développement des exercices corporels : gymnase, escrime, natation, etc.

1. *Die neue Burschenschaft*, von Eug. Wolff. Berlin, 1883.

7° Travailler autant que possible à supprimer le duel.

Le patriotisme, on le voit, n'a rien perdu de sa flamme ni le goût des armes de sa vivacité; la religion demeure en honneur; et la science ne s'est fait une plus grande place que pour inspirer de nouvelles ardeurs et un culte nouveau.

D'aucuns, peut-être, trouveront cela naïf et archaïque ; mais avec quoi remplacera-t-on jamais la patrie, la religion, la science, l'esprit martial? Lorsque la religion s'en va, les négations, l'indifférence et le scepticisme la remplacent ; la science peut grandir encore, mais ses lumières terrestres ne sauraient éclairer le vide laissé par la disparition de Dieu. Au patriotisme énervé succèdent les passions politiques dissolvantes, et à l'esprit martial, les mœurs efféminées.

Les hommes qui ont travaillé à l'unité allemande, qui ont mis au service de cette cause toute leur âme, toutes leurs forces, tout leur

génie, furent membres du compagnonnage allemand universel.

Il m'a semblé utile de l'apprendre à mes concitoyens, et de décrire le berceau dans lequel ont grandi nos ennemis, les hommes supérieurs de l'Allemagne — et dans lequel grandissent encore ceux qui aspirent à recueillir leur héritage.

XIII

Pour comprendre la haute puissance des universités, en Allemagne, il faut savoir ce qu'est l'enseignement supérieur. — L'enseignement supérieur implique la science universelle. — Ce qu'il était au moyen âge, ce qu'il est dans le monde moderne. — Institutions modernes de l'enseignement supérieur : hautes écoles et universités. — Prédominance des hautes écoles. — Leur double caractère : *spécialisme et utilitarisme.* — Les universités, asiles de science *universelle* et *désintéressée.* — Nécessité des deux institutions. — Exemple de l'Angleterre. — Danger pour les pays où les écoles spéciales prospèrent et où les universités déclinent.

On ne comprendra bien la haute puissance civilisatrice des universités, en Allemagne, qu'à la condition de se faire une idée exacte de

l'enseignement supérieur, dans le monde moderne, et des institutions où il se forme et se communique.

L'enseignement supérieur embrasse l'universalité de la science; il s'étend à tout le savoir humain, quel qu'en soit l'objet: aussi bien à la nature, dont la raison expérimentale observe les phénomènes et formule les lois, qu'à l'homme intelligent, libre, actif, et à Dieu même, que la raison métaphysique et le sens intime nous révèlent et nous démontrent. La théologie et la philosophie, la métaphysique et les sciences positives, les systèmes et les faits, la doctrine et l'histoire, la littérature et les langues, les individus et les sociétés : tout entre dans son domaine essentiellement encyclopédique. Il y a mieux; certains arts d'ordre plus idéal ou plus nécessaires à la vie humaine et dont l'exercice suppose souvent des esprits de premier ordre : la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, l'agronomie, la

guerre sont encore compris dans le royaume sans limites de l'enseignement supérieur, tel qu'il est cultivé dans nos sociétés civilisées. A vrai dire, ce royaume renferme tout ce qui sert à former les grands cerveaux.

Il est l'atmosphère de clarté d'où sort l'élite de l'humanité pensante : le travailleur qui remue la terre et la féconde, endigue les fleuves et les mers, creuse les tunnels ou perce les isthmes, crée des mers intérieures ou couvre le désert de palmiers, supprime les distances et rapproche les peuples ; le savant qui sait calculer, mesurer, peser les forces, qui fouille le sol ou dévoile le mystère des cieux, formule la grande loi de l'évolution de l'univers, surprend les secrets de la vie et le moyen d'en guérir les misères; l'historien qui fait revivre le passé et en décrit la figure oubliée; le philosophe qui connaît de mieux en mieux les lois immanentes de l'esprit et du vrai, de la liberté et du bien, de l'esthétique et du beau, interprète les croyances de l'humanité et les arcanes de Dieu; le légiste qui

cherche la justice éternelle dans les rapports humains; les grands artistes eux-mêmes, qui, par l'harmonie et la lumière, traduisent à l'oreille ou à l'œil de l'homme les émotions dont l'idéal l'enivre et l'exalte.

Le moyen âge, dont la culture était beaucoup plus restreinte, parce qu'il n'avait qu'une faible conscience de l'immensité de l'univers et de la puissance donnée à l'homme pour le maîtriser, le moyen âge avait entrevu le caractère universel de l'enseignement supérieur. Le programme, l'organisation des universités en fait foi.

Tout, pour lui, se résumait dans lés quatre facultés dont la synthèse formait le grand univers de la science : la faculté des arts, la faculté de théologie, la faculté de droit, la faculté de médecine. La première avec son fameux *trivium* et *quadrivium* [1] est une loin-

1. Le *trivium* comprenait : la grammaire, la rhétorique, la dialectique.

Le *quadrivium :* l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie.

taine esquisse de toutes ces sciences multiples, variées, complexes, qui ont germé peu à peu dans le champ fécond et toujours plus vaste de l'intelligence. La grammaire est devenue la philologie grecque, latine, sanscrite, zende, persane, arabe, hébraïque, chaldéenne, éthiopienne, égyptienne, française, allemande, anglaise, etc... L'arithmétique est devenue l'algèbre, le calcul différentiel et intégral; la géométrie s'est complétée par la trigonométrie; et l'astronomie, élevée à la fonction superbe de mécanique céleste, ne se contente plus de voir passer les astres au méridien, elle les pèse et détermine leur trajectoire à travers l'immensité. La musique s'est complétée par tous les grands arts qui sont du domaine de l'esthétique et auxquels l'humanité cultivée demande les plus nobles émotions. La médecine, depuis les grandes découvertes de la vie, est devenue tout un monde encore inexploré que nos pères ne soupçonnaient pas; la théologie elle-même, qu'on serait tenté de croire

immobile, s'est élargie en des proportions presque surhumaines. Essentiellement dogmatique au moyen âge, elle a dû devenir d'abord exégétique, depuis la naissance de la philologie qui a éclairé d'un jour tout nouveau la lettre des Écritures sacrées, et ensuite historique, depuis la rénovation de l'histoire qui, en pénétrant la vie des peuples et de l'humanité, a mis en lumière le phénomène universel et perpétuel de la religion.

Rien ne montre mieux le progrès de la culture des esprits que ce simple coup d'œil comparatif de l'enseignement supérieur chez les anciens et chez les modernes. Ici et là, il se donne comme universel; mais quelle différence dans l'universalité! Ici, c'est comme un lac dont les rivages délimités peuvent être aisément explorés; là, c'est un océan sans rives: plus on s'y enfonce, plus son étendue se révèle. Le génie n'est plus un phare allumé sur les bords; c'est une étoile, au-dessus des écueils, en plein ciel: il ne dit plus où il faut aborder et jeter

l'ancre : on n'aborde plus. Il trace la voie dans les flots mouvants et orageux. Le savoir est infini ; l'homme qui le poursuit meurt en pleine immensité. Ce qu'il a exploré n'est rien : il le mesure. Ce qui lui reste à découvrir est illimité : l'imagination et la raison, en le sondant, reculent confondues. Mais l'humanité va sans trêve. Un attrait irrésistible l'emporte vers la vérité Elle ne vit que pour savoir et elle n'apprend que pour dominer ce monde, livré par Dieu en pâture à sa dévorante et sublime curiosité.

Il existe aujourd'hui, parmi les nations éclairées, deux sortes d'institutions publiques destinées à l'enseignement supérieur, à sa culture, à sa diffusion et à ses progrès : les hautes écoles et les universités[1].

Les hautes écoles présentent partout un double caractère : elles sont spéciales, c'est-à-dire exclusivement limitées à une partie du

1. Voir l'Appendice F.

savoir général; utilitaires, c'est-à-dire ordonnées plus ou moins immédiatement à un but pratique. Elles tendent à prendre dans la civilisation moderne une place toujours plus grande. Leur nombre s'accroît d'année en année, à mesure que le domaine du savoir recule ses limites, que le besoin d'apprendre stimule plus énergiquement les hommes, et que l'utilité de la science se démontre par un surcroît de richesse, de force et de bien-être. L'agriculture et le commerce, les forêts et les mines, les mathématiques et l'histoire, la littérature et l'économie politique, les beaux-arts et la guerre inspirent chez tous les peuples un intérêt grandissant. De toutes parts s'élèvent des écoles spéciales, afin de former des esprits capables de conduire et de maîtriser les forces en jeu dans le domaine ouvert à leur activité.

Les universités se distinguent des écoles supérieures précisément sur ces deux points: au lieu de n'étudier qu'un trait du savoir, elles

ont l'ambition d'en rapprocher toutes les parties, et d'en constituer la synthèse; au lieu d'imprimer à l'étude un caractère professionnel, elles aspirent à la science pure, et, au lieu de la cultiver pour l'utilité d'une application pratique, elles la cultivent pour elle-même.

Savoir et pouvoir : ces deux mots résument tout l'homme. On pourrait graver l'un au frontispice de l'*Alma Mater* et écrire l'autre sur le seuil de toutes les écoles supérieures. Dans l'université se forment les grands spéculatifs; dans les écoles supérieures, les grands ouvriers. Ici, on va aux découvertes; là, on cherche à les utiliser. Ici, le règne de la lumière; là, le règne de l'action.

La perfection idéale de l'organisation de l'enseignement supérieur dans les nations cultivées dépend de la prospérité des universités et des hautes écoles. Les universités seules ne sauraient suffire à achever la formation pratique; mais elles excellent à élever l'homme au niveau de connaissance générale sans laquelle le spé-

cialiste le plus habile manquera toujours, même dans son propre domaine, d'envergure et de pondération.

L'exemple de l'Angleterre prouve les inconvénients du défaut d'équilibre entre l'enseignement professionnel donné dans les hautes écoles et l'enseignement plus théorique des universités.

Ce pays de traditionnelle et inexorable aristocratie, où l'égalité démocratique est inconnue, a deux universités célèbres dans lesquelles l'enseignement, dépouillé de tout caractère professionnel, se restreint à la haute littérature, aux mathématiques pures, à la philosophie, l'histoire et la théologie. Oxford et Cambridge sont des écoles aristocratiques, fréquentées surtout par les étudiants riches et nobles, qui reçoivent là une culture générale, une sorte de science universelle et désintéressée. La classe moyenne, faute d'argent, est contrainte de passer à côté de l'université et d'entrer directement dans les écoles où se forment aux

professions libérales avocats, médecins, ingénieurs. L'esprit positif de la race anglo-saxonne se trouve ainsi sans contrepoids dans des classes où l'idéal reste comme une terre en friche. On y voit des gens habiles dans leur profession; mais quelle absence de tendance philosophique, quel terre-à-terre et, par là même, quelle médiocrité!

La faveur, aujourd'hui, est aux écoles spéciales et professionnelles. Il n'y a pas une nation qui n'y obéisse presque sans restriction, l'Allemagne exceptée. En Angleterre, en Amérique, en Italie, en France, en Russie, de toutes parts, les hautes écoles se fondent et se multiplient. Évidemment, l'homme moderne sent la nécessité de diviser le travail pour le mieux exécuter. Il a conscience de la tâche immense dévolue à son activité; il sait que par lui-même il ne peut rien, mais qu'en appliquant avec intelligence les forces sans limites de l'univers à la terre où elles se manifestent pour lui,

il peut transformer la terre et la dominer.

C'est dans ce but que s'élèvent les écoles agricoles et que tous les états s'évertuent à former, sous le nom d'ingénieur, le grand ouvrier, le vrai Titan, armé non plus d'un bras ou d'un outil, mais des forces mêmes de la nature, l'électricité, la vapeur, le mouvement.

A mesure que la vie livre ses secrets et que le génie en pénètre les conditions mécaniques, physico-chimiques, tout ce domaine veut des spécialistes, et on voit apparaître, pour les former, les écoles de botanique, de zoologie, de physiologie générale, de chimie organique, d'histologie. La médecine elle-même est contrainte de se décomposer en vingt spécialités diverses. Même nécessité pour la littérature, l'histoire, la philosophie, l'économie politique. Une seule langue, prise à un point de sa formation, absorbe la vie d'un travailleur opiniâtre. Le savoir ne s'étend pas seulement : il se creuse. Chaque point exige pour être exploité une phalange de chercheurs.

Telle est, selon nous, la cause première de l'essor des hautes écoles spéciales.

Or, si l'on observe ce mouvement intellectuel des sociétés contemporaines, on ne tarde pas à reconnaître qu'il aboutit fatalement à briser la vaste unité du savoir général. et qu'en poussant avec trop d'énergie aux applications pratiques de la science, il tarit peu à peu les inspirations du génie auquel seule la science théorique donne des ailes et de l'envergure.

Les grandes découvertes ne sont que l'œuvre des théoriciens hardis qui frayent la voie aux hommes d'action. Les mathématiciens comme Leibnitz et Descartes, les géomètres comme Pascal, les *à prioristes*, les forgeurs d'hypothèses audacieuses comme les Lavoisier, les Lamarck, les Geoffroy, les Ampère, les Claude Bernard, n'ont point été des spécialistes. Sans doute, il serait naïf de croire qu'on peut avoir une pépinière de grands hommes et les semer à volonté; mais il est du devoir de ceux qui organisent l'enseignement de pré-

parer le terrain d'éclosion à ces germes que Dieu tient en réserve. Or le meilleur sol pour assurer le développement de l'esprit, c'est une instruction universelle.

Ne restreignons pas prématurément l'horizon de l'intelligence : si grandement doué qu'un homme puisse être, il aura toujours une tendance à se limiter. L'œuvre qu'il est destiné à créer par son génie est comme les pyramides : large à la base, étroite au sommet : en s'achevant, elle se resserre. Rien ne supplée à une vaste culture première ; et c'est pourquoi, à côté des écoles spéciales, il faut des universités.

J'ai essayé, dans mon voyage à travers l'Allemagne, de voir comment ce pays avait su résoudre le problème de la culture intellectuelle universelle.

Voici, en résumé, le résultat d'impartiales bservations.

XIV

L'universalité du savoir dans les universités d'Allemagne. — Conservation de la vieille division du savoir en quatre facultés : théologie, jurisprudence, médecine, philosophie. — Modification de l'ordonnance et de l'esprit du plan antique. — Caractère universaliste de la faculté de philosophie. — Graves inconvénients de notre division superficielle de lettres et de sciences. — Lacune dans les universités allemandes. — Nécessité d'une cinquième faculté, *economique.*

Il faut le reconnaître sans détour : en aucun peuple du monde, parmi les plus intelligents et les plus instruits, l'universalité du savoir n'est cultivée comme en Allemagne, et n'est armée pour son développement pratique d'institutions

mieux organisées et plus puissantes. Nulle part, les universités ne justifient mieux leur tradition séculaire, leur grand nom de *Studium generale*, d'*Alma Mater*.

Ces œuvres d'un siècle plein d'aspirations, ces cathédrales vivantes de la science chrétienne, d'un style plus audacieux et plus grandiose encore que les chefs-d'œuvre gothiques, le dôme de Cologne. Westminster et Notre-Dame de Paris; cette organisation de l'*omnis rei scibilis*, qui avait fait de Paris même l'école du monde, sont restées debout de l'autre côté du Rhin.

La chute du moyen âge, où elles avaient pris naissance, ne les a pas entraînées dans la ruine; et l'avènement du monde moderne les a rajeunies et agrandies. Rien n'a pu agir contre elles : ni les luttes religieuses, ni la réforme du seizième siècle, ni l'incrédulité des rois philosophes, ni le rationalisme, ni la libre pensée, ni les progrès de géant de la science moderne, ni les transformations politiques.

Elles ont prospéré malgré tout, et, lorsqu'on examine la vie intellectuelle de l'Allemagne, les vingt-deux universités de l'empire se montrent à l'observateur comme les points culminants de son organisation savante. Ces vingt-deux sommets forment, dans la région de l'esprit, la haute chaîne des monts qui domine au loin la plaine, vrai château d'eau, où s'emplissent les réservoirs supérieurs de la pensée moderne, et qui, par des canaux bien endigués, distribuent à tous les plans inférieurs l'eau vive de la science universelle.

L'ensemble du savoir humain dans les universités allemandes se décompose, comme au moyen âge, en quatre facultés principales : la théologie, la jurisprudence, la médecine et la philosophie.

A première vue, on se demande comment ces simples titres spéciaux peuvent contenir le monde entier des connaissances supérieures. Il est évident que, dociles à l'in-

stinct de conservation prédominant dans leur génie, les Allemands ont tenu à rester fidèles à la tradition des aïeux. Cette classification me fait l'effet de ces œuvres d'art gothique, moins correctes qu'expressives, et qui traduisent de grandes idées et des sentiments divins à travers la gaucherie des attitudes et l'incertitude des lignes. Au moyen âge, la théologie représentait dans l'université toute la science divine et humaine en sévère harmonie; la jurisprudence n'était que le droit romain transporté dans l'Église et épuré par le droit canonique; la médecine s'imposait plus encore qu'aujourd'hui à la pauvre humanité toujours tremblante devant la douleur et la mort; la faculté des arts résumait toute science : on concevait, dès lors, que de tels linéaments pouvaient suffire; mais, aujourd'hui, ces linéaments sont un cadre bien restreint. Ils ne dessinent plus que l'étroit berceau où l'esprit humain a pu dormir ses premiers sommeils et essayer se premiers mouvements. Devenu adulte, il lui faut

désormais de l'espace et une demeure agrandie.

Les Allemands l'ont bien compris : aussi ont-ils profondément modifié et élargi le cadre antique. Là où d'autres eussent porté la sape et la hache, ils ont amassé les matériaux; au lieu de détruire, ils ont complété le vieil édifice ; au lieu de le refaire à neuf, ils l'ont étendu.

Faut-il voir en cela le culte intelligent du passé ou l'instinct irréfléchi de conservation? Je ne sais. Les Allemands ont traité avec un égal respect leurs institutions et leurs monuments d'autrefois. Transformer lentement, ne rien détruire : telle paraît être leur formule. Parcourez l'Allemagne, vous rencontrerez encore presque partout le vieil hôtel de ville avec son beffroi, la vieille église avec sa tour. Et si la fantaisie vous attire au sommet, vous retrouverez encore là le vieux guetteur dans sa lanterne ouverte sur tous les horizons ; il sonne encore les heures, il crie au feu; mais il n'use plus du porte-voix, il sait se servir du téléphone et du fil électrique.

Ces procédés tranquilles de transformation ne conviendraient guère à notre génie entreprenant et impatient ; aussi, en les signalant, je ne les présente pas comme un modèle à suivre. Je ne suis pas un critique, je suis un peintre fidèle et sincère ; je m'abstiens d'exhorter comme de blâmer ; je me contente de montrer le tableau tel que je l'ai vu. Les choses portent avec elles leur enseignement.

De l'organisation ancienne les universités allemandes ont gardé les éléments numériques, les titres, l'étiquette, tout en modifiant assez profondément l'ordonnance et l'esprit.

Ainsi, la faculté de philosophie, qui correspond à la faculté des arts, n'est point, comme cette dernière, une sorte de faculté préparatoire aux trois grandes facultés professionnelles de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine. Elle est entrée avec elles sur un pied d'égalité. Elle a même revêtu un caractère encyclopédique. La grande hiérarchie des sciences ayant

pour base les mathématiques et se développant comme le monde lui-même par voie de complexité croissante, depuis le règne inorganique assujetti au nombre, au poids, à la mesure, jusqu'au règne de la vie la plus haute, telle qu'elle se produit dans les sociétés intelligentes et dans l'humanité même, depuis la physique et la chimie jusqu'à l'anthropologie et la sociologie : toute cette synthèse immense vient se ranger sous la philosophie proprement dite et constitue cette quatrième faculté qui contribue le plus à donner aux universités allemandes leur caractère d'universalisme.

En Italie, comme en France, on a adopté la distinction toute matérielle de *sciences* et de *lettres :* on a groupé les mathématiques pures, les sciences physiques et naturelles, ou mieux expérimentales et positives, sous l'étiquette de *sciences*, et la philosophie, l'histoire, la littérature et les langues, sous celle de *lettres*.

On chercherait vainement une signification, une idée quelque peu profonde sous cette clas-

sification sans portée. Elle n'a fait, selon nous, que briser la grande unité logique du savoir, et contribué à répandre dans l'opinion ce préjugé que la science vraie est tout expérimentale, et que le reste est du domaine de l'idéologie et de la chimère.

Il y a, au contraire, une vérité profonde à faire de tout le savoir supérieur un arbre unique, aux rameaux indéfiniment multiples, se rattachant au tronc même de la philosophie.

Toute science poussée à un degré de profondeur, tel qu'il convient de la cultiver et de la traiter dans le haut enseignement, ne se ramène-t-elle pas à la philosophie?

Qu'est-ce que philosopher, sinon voir de haut et voir loin, saisir le principe premier et la conclusion éloignée? Comme il y a une philosophie universelle, abstraite, métaphysique, il y a une philosophie pour chaque science en particulier et pour toute science en général. La philosophie se mêle à tout; et une science n'est parfaite qu'autant que la philosophie l'éclaire.

Laissée à ses procédés techniques, toute science peut suffire à devenir l'objet d'une haute école ; en se mêlant à la grande unité universitaire, elle doit revêtir le caractère supérieur d'une philosophie[1].

Qu'est-ce qu'une littérature qui se contenterait d'admirer ce qu'on appelait autrefois les beautés littéraires d'un ouvrage? Je veux qu'on la vante comme un art, une branche de l'esthétique, mais non comme une science ; elle est une question de goût, de sentiment artistique ; or le goût se cultive et se forme par l'éducation, il ne s'enseigne pas plus que le génie.

D'ailleurs, nous avons expérimenté tout ce qu'il y a parfois de conventionnel, d'arbitraire, de vide dans ce travail qui, n'ayant rien de scientifique et de philosophique, pouvait aisément s'égarer; aussi avons-nous imprimé aux

1. Voir l'Appendice E.

belles-lettres et à leur étude une direction plus positive, vraiment scientifique et instructive, qui enlève jusqu'à son apparence de justesse à la fausse classification de *sciences* et de *lettres*. La littérature est devenue plus qu'une question de goût, elle s'est transformée en critique savante. Au lieu d'admirer purement le produit, le chef-d'œuvre d'un siècle, on a essayé d'expliquer philosophiquement les conditions et les lois de sa genèse ; et au lieu de prêter aux anciens des sentiments modernes ou des idées contemporaines, on a su découvrir leur physionomie vraie, sans mélange de traits surajoutés, et reconnaître en eux l'homme éternel.

Les trois facultés professionnelles de théologie, de jurisprudence et de médecine ont été simplement conservées dans les universités allemandes. Elles répondent à trois grandes fonctions de la vie sociale, dans tous les temps et chez tous les peuples. Partout, il faut des prêtres, des légistes, des médecins.

Dans les sociétés naissantes et illettrées, le prêtre ne préside qu'au culte, le légiste se confond avec le juge arbitraire tranchant les nœuds gordiens d'un coup d'épée, et le médecin n'est qu'un guérisseur empirique, ignorant ce qu'est le mal et comment il le guérit. Dans les peuples civilisés, le prêtre se double du docteur sachant ce qu'il croit, pourquoi il croit, et capable de persuader ou de réfuter l'ignorant ; le légiste a la science du droit et de la justice ; le médecin devient un vrai savant, initié au mécanisme de la vie ; il sait de quelle façon l'horloge se détraque et de quelle façon elle se répare, si le ressort n'est pas brisé.

Le monde moderne s'est élargi : il ne subsiste plus seulement sous la haute direction des prêtres, des médecins et des légistes, il obéit encore à l'impulsion de toute cette classe de grands travailleurs qui ont pour objet d'améliorer la terre et de l'adapter scientifiquement à tous les besoins de l'humanité civilisée.

Comment les Allemands, qui ont avec tant

de sagesse pratique conservé et perfectionné, raffermi et étendu le vieux cadre du moyen âge, n'ont-ils pas ajouté aux trois facultés professionnelles une quatrième faculté?

Leibnitz, par une vraie intuition du génie, en avait entrevu la nécessité; il rêvait devant ses contemporains, peu faits pour le comprendre, une faculté nouvelle. Il la nommait *faculté économique,* et elle devait embrasser dans son domaine tout le programme de nos écoles polytechnique et centrale, les arts mécaniques et mathématiques dans leurs généralités, et tout ce qui regarde la subsistance des hommes et les commodités de la vie [1].

Le rêve de Leibnitz attend encore sa réalisation. La routine a prévalu sur ce point dans l'organisation de l'instruction publique, chez tous les peuples.

Puisque l'Allemagne elle-même n'a pas suivi l'inspiration d'un de ses meilleurs génies, je

1. *Nouveaux essais sur l'entendement humain.*

souhaite que la France, dans une heure de cette initiative dont elle a quelquefois le secret, ajoute à ses facultés des sciences et des lettres une *faculté économique*, telle que la demandait le grand penseur allemand.

XV

Isolement de la théologie dans l'enseignement supérieur en Amérique, en Russie, en Italie, en France. — Recherches sur les causes de ce phénomène. — Elles tiennent à la lutte de l'Église et de l'État. — Conséquences funestes. — L'abaissement de la théologie en France date de loin. — Talleyrand-Périgord et Diderot. — Avantage d'incorporer la théologie dans l'organisation de l'université. — Discussion nécessaire des questions philosophique et religieuse. — Comment se forme le clergé dans le diocèse de Rottenbourg en Würtemberg.

Si l'Allemagne a eu le tort de ne point compléter la vieille organisation universitaire, les autres nations modernes ont commis une faute plus grave : elles l'ont diminuée.

En Russie comme en Amérique, en France comme en Italie, on a supprimé presque partout, dans les universités, les facultés de théologie, de l'encyclopédique organisation du savoir. Je me trompe : on n'a pas supprimé la théologie, on en a fait, comme de l'art militaire, une *spécialité professionnelle ;* on ne l'a pas détruite, on l'a internée, isolée dans des écoles fermées à la grande vie publique.

Ce phénomène, qu'il serait délicat de mettre en pleine lumière, a eu des causes multiples et souvent très opposées. D'une part, en voyant la vie moderne monter comme un déluge, l'Église a fait comme Noé, elle a essayé de construire son arche, pour y enfermer la race élue, ses phalanges de combat, son livre divin, tous les trésors de la Tradition. D'autre part, l'incrédulité croissante a méconnu de plus en plus le caractère hautement scientifique de la doctrine chrétienne et du catholicisme ; elle a, par un instinct secret, deviné que le moyen le plus sûr de déconsidérer la religion et de lui

ravir, dans la civilisation nouvelle, le respect qui ne s'attache qu'à tout ce qui est intelligent, était de réduire le prêtre à être plutôt le ministre du culte que le docteur des vérités éternelles.

Au fond, c'est la lutte de l'Église et de l'État qui a le plus contribué à la séparation de la théologie et des sciences humaines. Ici, l'esprit de préservation joint à un sentiment de dignité méconnue ou froissée, là, l'incrédulité et l'absolutisme ont toujours amené les mêmes résultats.

Partout où le régime de l'union des deux puissances subsiste, où l'État et l'Église soumise ou maîtresse sont restés unis, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, la science religieuse est restée partie intégrante du savoir supérieur et la théologie tient la première place dans l'organisation universelle. Dans les nations où la lutte a été la plus vive, elle tend à disparaître. En Italie, la théologie a été exclue des vingt et une universités nouvelles du jeune royaume, et elle a dû se réfugier dans

un rameau de moins dans l'arbre de la science universelle.

Les nouvelles chaires créées sous le nom d'*Histoire des Religions* ne sauraient combler le vide, pas plus que l'histoire de la médecine ne pourrait suppléer à l'étude de la médecine même.

La décadence de la théologie dans l'organisation des universités ne date pas d'hier. Pour en suivre la marche, il faut remonter à un siècle en arrière; et pour voir quelle étroite idée on se faisait, en France, dès la Révolution, de la science religieuse, dans les régions gouvernementales, il faut étudier les *Discours* et *Rapports sur l'instruction publique*, prononcés à l'Assemblée nationale de 1791 et de 1792, et à la Convention[1]. Nous citerons notamment le passage du rapport de Talleyrand-Périgord sur les écoles pour les ministres de la religion[2].

1. *L'Instruction publique en France, pendant la Révolution*, par C. Hippeau.

2. Même ouvrage, page 73.

Isolement de la théologie, réduction de cette science divine à une vulgaire science professionnelle, abaissement du prêtre au rôle tout politique de simple fonctionnaire : rien ne manque à l'exposé du sceptique évêque. « La théologie, selon lui, ne doit point être regardée comme une science. Les sciences sont susceptibles de progrès, d'expériences, de découvertes; la théologie, qui ne peut être que la connaissance de la religion, est étrangère à tout cela : immuable comme elle, elle est, comme elle, ennemie de toute innovation. On doit s'occuper non pas à l'étendre, mais à la renfermer dans ses limites, que trop souvent d'ambitieuses subtilités s'efforcèrent de lui faire franchir dans des siècles d'ignorance. »

Diderot est allé plus loin : « Un pays, a-t-il dit, dans l'égarement de ses préjugés philosophiques, est menacé des plus grands désastres, où la théologie n'est pas réduite à deux pages[1]. »

1. *Pensées inédites.*

Ce. idées étranges n'ont fait que se propager. Elles ont grandi au détriment de la vérité et de la paix; et, grâce au patronage d'une politique et d'une science de sectaires, elles ont réussi à persuader au grand nombre que la religion était un obstacle à l'évolution libre et intellectuelle de l'humanité.

Si impérieux que soit, aujourd'hui, leur règne, je n'en saurais subir la tyrannie. Ce que j'ai observé en Allemagne me permet d'entrevoir ce qui devrait être dans une société équilibrée.

La liberté demeure la solution vraie des plus grandes difficultés qui nous entravent.

C'est elle qui domine tout dans les universités d'outre-Rhin.

L'État n'a point la prétention d'y faire enseigner une théologie à lui, une philosophie à lui, une science à lui, une politique à lui. Il y laisse enseigner ce qui est exigé par l'opinion ou par les besoins de la population dont il a la

sauvegarde. Les catholiques sont-ils les plus nombreux? ils possèdent, comme à Breslau, une faculté de théologie catholique. Les protestants sont-ils la presque totalité? ils ont, à leur tour, leur faculté protestante. Y a-t-il équilibre? alors, protestants et catholiques possèdent, comme à Tübingen, chacun leur faculté.

Quant à la liberté scientifique et philosophique, elle se donne libre carrière dans la faculté de philosophie. Tous les intérêts pratiques sont ainsi ménagés. Les doctrines peuvent, à leur gré, s'entre-choquer et se combattre.

Faut-il donc s'en plaindre? Non, si les hommes se respectent. La discussion des vérités philosophiques ou religieuses est devenue, dans nos mœurs, une nécessité sociale; or, les universités sont le vrai champ clos de ce débat.

Si l'on n'ouvre pas cette noble arène où l'élévation des esprits assure l'élévation de la

lutte, la discussion s'en cherchera d'autres; elle descendra dans le tumulte de la presse et de la rue. Envenimée bientôt au souffle des passions et des haines de partis, elle perdra vite, avec la sérénité, sa considération et sa grandeur. Nous le voyons en France: nulle question élevée ne s'éclaircit plus. Les violents sont seuls écoutés. L'injure et le sarcasme ayant le dernier mot, la raison n'a plus qu'à se taire.

Le meilleur, le sûr moyen d'arracher les questions religieuses au débat de la rue, c'est de leur ouvrir l'asile des universités.

Est-ce à dire qu'on devrait, dans notre pays, supprimer les séminaires? Nous ne le pensons pas; mais il y aurait un profit inappréciable à les compléter par de vraies facultés de théologie où les futurs prêtres, envoyés par leurs évêques, viendraient étudier. La science divine se retrouverait en contact vivifiant avec toutes les sciences humaines. Comme elles, elle doit vivre; or, elle ne le peut qu'en se mêlant à la vie progressive des choses humaines. Isolée, elle s'immobi-

lise dans ses formules rigides, elle se cristallise. Jetée en terre, la formule devient graine vivante, elle s'épanouit, grandit, se transforme, assimile son milieu. Ce simple mot de *Fils de Dieu*, théologiquement commenté, que n'a-t-il pas produit, en passant à travers les idées de la philosophie grecque, et quelles richesses n'a pas accumulées la philosophie chrétienne, au seul contact de la métaphysique orientale et par le seul développement d'une raison cultivée qui a su tirer des principes révélés les conclusions logiques?

Les Allemands ont tenu compte de cette nécessité.

Rien ne m'a plus intéressé, à ce point de vue, que le système adopté pour l'instruction et l'éducation du clergé dans le diocèse de Rottenbourg, en Würtemberg.

L'enfant qui se destine à la carrière ecclésiastique fait ses études classiques, soit au gymnase, soit à l'école épiscopale qui porte le nom de *Nieder Convict* et correspond à nos petits séminaires français. En sortant de là, l'adolescent

est mûr pour l'université; il est inscrit à la faculté de théologie, et vient à Tübingen, pour recevoir la haute instruction théologique. Il y trouve une maison commune, fondée et rentée par l'ancien roi de Würtemberg, où les jeunes théologiens pauvres reçoivent pour rien le logement et le couvert et vivent en commun sous la garde d'un directeur et de plusieurs répétiteurs (*Repetent*) qui veillent à leur travail et à leur conduite. Ce n'est ni l'internat avec sa clôture et son isolement sévère, ni l'externat avec sa liberté sans garantie, mais un juste milieu où le jeune homme peut, sans péril, faire l'apprentissage de sa liberté, vivre fraternellement avec ses collègues des autres facultés, et nouer avec eux des relations intellectuelles et cordiales qui, plus tard, faciliteront l'exercice de son ministère pastoral.

Après ses huit semestres, soit quatre années de fortes études, le théologien qui veut entrer dans le clergé vient à la haute école épiscopale, à Rottenbourg. Il y passe seulement une

année sous une discipline plus stricte, et dans la retraite. C'est son grand séminaire. Le juge-t-on digne, on lui confère tous les ordres; il est instruit de la science professionnelle des prêtres, de la liturgie et de l'administration des sacrements; et, à sa vingt-cinquième année, le voilà prêt à exercer les fonctions du pasteur. Reconnaît-on en lui des dispositions à une culture intellectuelle plus élevée, on le renvoie à l'université comme répétiteur, et il y subit les examens du doctorat qui lui ouvriront la carrière de l'enseignement universitaire. Le prêtre jouit ainsi de la considération qui, partout, en Allemagne, est attachée au titre de docteur, et même à quiconque a reçu le baptême de la science académique.

Il faut voir là une des causes les plus actives de la supériorité du clergé allemand, au point de vue de l'érudition et de la science, entre les divers clergés du monde. Ces mêmes conditions produiraient partout des effets identiques,

et on ne saurait trop espérer de l'avenir, si l'organisation du haut enseignement universitaire venait redonner à l'Espagne, à l'Italie et à la France les grands esprits qui furent à la fois les lumières de leur Église et l'honneur de la littérature de leur pays.

XVI

Liberté des universités allemandes. — Absence de programmes. — Grandeur démocratique du titre de docteur. — Comment les universités, en Allemagne, maintiennent l'unité du savoir. — En France, l'unité du savoir purement administrative. — Obligation pour tout étudiant, en Allemagne, de suivre les cours d'histoire et de philosophie qui forment l'unité logique et pratique des sciences. — Importance de notre école normale et ses lacunes.

Revenons sur l'un des caractères les plus importants à signaler dans le système pédagogique des universités allemandes : la liberté.

Autant le soldat est discipliné, en Allemagne, autant l'étudiant y est affranchi. Autant l'indi-

vidualité est écrasée dans l'organisation militaire, autant elle est libre et respectée dans l'organisation universitaire. Ici, l'obéissance passive, aveugle, automatique, inflexible; là, l'esprit d'initiative sous un règlement large, au profit du dernier venu des étudiants, comme du premier des maîtres. Si l'armée peut se comparer à une machine colossale dont tous les mouvements sont réglés géométriquement, l'université est un être organisé et vivant qui se meut lui-même.

Nul programme. La science est libre, les méthodes sont libres, le choix du sujet est libre, le professeur est libre, l'étudiant même est libre. La liberté anime, vivifie, affranchit tout.

Avant chaque semestre, le sénat de l'université arrête et approuve les sujets que chaque professeur doit traiter, ainsi que les heures des leçons. Le maître en informe les étudiants par une simple affiche écrite de sa main, signée de son nom et placardée sur le *tableau noir*.

Les étudiants avertis ont à choisir les cours qu'ils veulent suivre ; ils viennent à la questure se faire inscrire et payent de leurs deniers le maître qu'ils ont préféré. Ils n'ont plus qu'à se présenter à lui, au moins une fois, pour faire signer leur livret. Il ne tient qu'à eux désormais d'être infidèles ou assidus.

Les huit semestres du stage universitaire ont pour couronnement la thèse, l'examen et le titre de docteur. Ceux qu'une telle gloire tente trouvent dans cet attrait le stimulant d'un travail d'autant plus louable et fécond qu'il est plus libre.

Le doctorat n'a qu'une valeur scolaire; mais ce qui ajoute à l'éclat de ce titre, c'est justement qu'il est facultatif. S'il facilite l'entrée dans la plupart des carrières professionnelles, il n'est pas une condition nécessaire. Purement honorifique de sa nature, il n'est de rigueur que pour la médecine ou le professorat. Il est simplement le grand signe dont l'université marque ceux qui, initiés par elle au savoir supérieur,

appartiendront désormais à l'aristocratie intellectuelle du pays. Vrai titre nobiliaire, le moindre des fils du peuple peut le porter aussi fièrement que le fils d'un baron, d'un comte ou d'un duc porte le sien.

Voilà un trait de saine et grande démocratie. Nul ne pourra se défendre de l'admirer, pour peu qu'il répudie les castes fermées, et sache placer l'intelligence à son vrai rang, au-dessous de la vertu, sans doute, mais au niveau et bien au-dessus de la naissance, de la fortune, et des choses les plus vantées parmi les hommes.

C'est un des meilleurs fruits de la civilisation moderne en Allemagne que la considération accordée par l'opinion publique à tous les serviteurs reconnus de la vérité et de la science. Ils ne sont plus seulement le luxe des cours, les Mécènes d'un Auguste, une sorte de mandarinat chinois · ils appartiennent au pays même, ils sont les membres indépendants d'une classe indépendante et populaire.

Une telle liberté serait-elle un péril pour la

jeunesse française? On pourrait le craindre. La vivacité, l'ardeur fiévreuse de notre sang a peut-être besoin du joug des programmes, et le travail gagne à être stimulé dans des examens répétés, par l'amour-propre et l'émulation.

Si, du moins, en bridant l'étudiant on n'asservissait pas le maître; si on ne le condamnait pas à se mouvoir dans le cercle fermé du programme, à faire son cours, sans sortir de l'ornière tracée! Mais non, il lui est interdit de choisir le sujet qui correspond le mieux à ses goûts, de fouiller sans souci étranger à la science, le champ où son inspiration l'appelle. Une telle liberté n'est permise qu'aux professeurs des facultés; et pourquoi? parce que, n'ayant pas d'élèves, ils n'ont pas de programme à suivre, pas d'examens à préparer. Et, comme une servitude en amène une autre, il en résulte que la science même est asservie.

Où sera-t-elle libre, en effet, si elle est enchaînée sur les lèvres et dans l'esprit même du maître, de ceux-là mêmes qui ont pour fonction

de la livrer toute vive à la jeunesse d'un pays?

A quelles difficultés les mœurs libérales ne se heurtent-elles pas, pour s'acclimater parmi nous! Tant que la science sera captive, rien ne sera affranchi. Or, la liberté de la science ne consiste pas essentiellement dans la destruction du monopole de l'État, elle consiste pratiquement dans la liberté du maître. Dans tout pays où les universités sont des institutions ouvertes à tous et dans lesquelles le professeur peut enseigner ce qu'il veut, comme il le veut, quand il le veut, sans que nul ne vienne lui commander ni son plan, ni son programme, ni ses méthodes, ni ses manuels,— la science est libre.

Il importe peu que l'État considère ces institutions comme relevant de lui, si, en revendiquant ce monopole, il n'intervient pas pour faire prévaloir les idées, les doctrines d'un ministre ou d'un parti; et si l'étudiant n'est pas contraint de subir un enseignement choquant ses goûts, ses convictions ou ses croyances.

Tel est le cas en Allemagne.

Je n'ai vu nulle part, dans l'université, l'ombre d'une oppression des intelligences ou des consciences. Affranchi de tout programme, l'esprit du jeune homme peut respirer et se mouvoir en pleine liberté. L'enseignement qu'il vient recevoir est un enseignement libre lui-même ; il n'est pas, pour l'élève, un dernier mot. La science ne connaît point de dernier mot. Le plus grand génie ne fait que planter un jalon dans la grande voie de la vérité.

A mesure que le savoir s'étend, et que l'immensité de la science se découvre, l'esprit cherche plus impérieusement l'unité. Il poursuit la Cause unique et souveraine, nœud caché des phénomènes sans nombre qui passent devant lui ; mais cette Cause inaccessible ne peut être pénétrée, et l'homme doit se résigner à ne connaître que l'harmonie des phénomènes, à ne saisir que la loi toujours plus simple selon laquelle ils se déroulent ; or, telle est la longueur de la chaîne, qu'il n'est donné à aucun

bras d'en tenir, seul, le commencement, le milieu et la fin. Toutefois, il est possible à un groupe d'hommes de se concerter pour cette œuvre de géant. Les universités sont nées de cette entente, de ce besoin supérieur de l'unité intellectuelle. Comme les circonvolutions du cerveau se replient sur elles-mêmes et arrivent à former l'organe de la pensée, les diverses sciences doivent aussi se rapprocher en un seul faisceau qu'on nomme les facultés, lesquelles, à leur tour, se resserreront dans l'université même, pour former le grand organe de la science collective et nationale.

Cette unité largement compréhensive est un phénomène qui m'a singulièrement frappé dans chacune des universités allemandes. Nul pays ne la présente au même degré de perfection.

L'unité du savoir, en France, est purement administrative : elle n'implique pas la corrélation vivante, organique de toutes les branches de la science générale. L'Université de

France est tout uniment le bataillon hiérarchique des enseigneurs, depuis le ministre, qui tient le commandement absolu, jusqu'aux maîtres d'école qui sont comme les caporaux. Mais en quoi ces agents subordonnés, éparpillés à la surface du pays, peuvent-ils contribuer à l'unité de la science? Notre organisation par *facultés* peut tout au plus rapprocher les quelques professeurs qui sont chargés des divers cours de la faculté.

Quant aux élèves, il n'en faut pas parler. Ces amateurs qui fréquentent les cours de la faculté des lettres, surtout, sont plus avides, d'ordinaire, de beau langage et d'éloquence que de science et d'érudition. Il ne se forme aucun lien de camaraderie entre ces étudiants de convention ou d'aventure, qui ont passé l'âge de l'enthousiasme et que nulle rivalité ne rapproche dans un même examen ou un même concours. Aucun échange d'idées; ils se coudoient et ne se connaissent même pas.

niversité allemande, au contraire, coopère

efficacement à l'unité de la science universelle. La vaste organisation matérielle qui réunit sous le même toit, aux mêmes heures, tous les cours des quatre facultés dans lesquelles se renferme la culture universelle, fournit aux professeurs l'occasion de se connaître, d'échanger leurs idées et de se prêter l'appui mutuel de la science dans laquelle chacun excelle. Ces rapports se resserrent encore par cet autre fait que tout maître, dans l'université, est appelé à s'entendre avec ses collègues pour élire le recteur, et peut appartenir au sénat académique, à l'autorité judiciaire intellectuelle de la corporation. Il est vraiment le membre vivant d'une association vivante; ses collègues ne sont point pour lui des inconnus à côté desquels il peut passer, sans les voir; ils sont des coopérateurs nécessaires de la grande œuvre de l'instruction supérieure.

Si les maîtres se trouvent ainsi mis en relation nécessaire, il en faut dire autant des étudiants. On ne voit pas en Allemagne comme en

France ces barrières presque infranchissables qui isolent les étudiants des facultés différentes. Médecins, juristes, philologues, théologiens, mathématiciens, fraternisent sans distinction; ils viennent s'asseoir dans le même *Kneipe*, au jour des *Commers*, et il se fait ainsi entre eux non seulement échange de gais propos, dans une franche camaraderie, mais un rapprochement d'idées qui enrichit le savoir de chacun. J'ai été maintes fois témoin de ces causeries libres et joviales entre théologiens, philologues, mathématiciens et juristes, et j'ai toujours constaté que, dans ce commerce d'esprits soumis à des cultures différentes, les idées s'élargissent, les horizons s'ouvrent, les cerveaux se fécondent.

D'ailleurs la concentration en un même point de tous les enseignements permet à l'étudiant laborieux et avide de connaître la fréquentation des facultés les plus diverses : depuis le cours de théologie dogmatique, de morale chrétienne ou d'exégèse, jusqu'au cours de droit

romain, d'histoire, de philologie ancienne ou moderne, de physiologie ou de mathématiques.

Que de jeunes gens trouvent ainsi leur véritable vocation !

Le vœu des parents, une influence maladroite, le lieu d'origine, le caprice souvent engagent un jeune homme dans un genre d'études, un état auquel la nature ne l'a point destiné. S'il se trouve dans une école spéciale où il n'est question que d'une science, ou d'un groupe de sciences homogènes, il ne peut marcher que dans une seule voie. Voilà une intelligence égarée peut-être pour jamais, et son avenir compromis.

Dans l'université, au contraire, où toutes les sciences sont réunies, tous les états divers représentés, le jeune homme incertain pourra deviner plus aisément sa vocation et il n'aura pour y obéir qu'à changer son plan d'études.

Et afin que cette grande idée de l'unité de la science supérieure ne reste pas un vain mot, mais se traduise sûrement en acte, tout

étudiant doit se faire inscrire à un cours de philosophie et d'histoire.

La philosophie et l'histoire représentent, en effet, le nœud indissoluble de toutes les sciences. Dès qu'on peut, dans n'importe quelle spécialité, droit ou philologie, médecine ou mathématiques, s'élever jusqu'à la philosophie de ces sciences particulières, dès que, sortant des limites étroites du point de vue purement actuel, on s'étend dans le passé, pour faire l'histoire d'une science, on pénètre par là même dans la région où toutes les spécialités se touchent. La philosophie nous fait descendre dans l'esprit de l'homme, où toutes les sciences prennent leur première origine, et l'histoire nous montre le vaste théâtre de l'humanité où les sciences n'apparaissent plus que comme une partie de la culture générale. Les sciences trouvent ainsi dans la philosophie leur unité logique, psychologique, idéale [1], comme elles

1. Voir l'Appendice F.

montrent dans l'histoire leur unité d'action pratique et réelle.

Nous possédons, en France, une école supérieure où, malgré de sérieuses lacunes, apparaît dans l'unité de la même institution cette belle universalité de la science telle qu'on la rencontre dans les vingt-deux universités allemandes.

L'École normale est sans contredit le sol le plus riche de la culture intellectuelle française, la pépinière où se forment les esprits les mieux cultivés : c'est elle qui fournit aux facultés leurs professeurs, à la littérature des écrivains, à la science des chercheurs, à l'histoire des érudits et à la philosophie ses penseurs. Elle doit cela moins encore à l'excellence de ses maîtres, à l'application et à l'intelligence de ses élèves, qu'à un trait de sa propre organisation.

De toutes les écoles françaises, il n'en est aucune qui ait réuni dans un même centre plus de sciences diverses. Or, une telle concentration crée une sorte d'atmosphère lumi-

neuse où les esprits respirent plus largement et qui décuple leur vitalité originelle.

L'École normale supérieure française néanmoins, comparée aux universités allemandes, présente une double infériorité : d'une part, elle n'a point, comme elles, une faculté de théologie, et, d'autre part, elle est un internat ouvert seulement à quelques privilégiés.

Les sciences religieuses, dès lors, ne sont plus représentées dans le cénacle des lettrés français, et dès lors aussi les élèves de l'école à la porte étroite arrivent aisément à former une petite église. Il est difficile aux esprits les plus ouverts d'échapper aux résultats de l'ignorance d'une partie essentielle du savoir, et à la faiblesse de se croire une race à part par le seul fait qu'on possède une seule circonvolution cérébrale plus développée.

XVII

Obligation, pour une société démocratique, de maintenir l'unité du savoir, et de développer l'enseignement supérieur dans les classes dirigeantes. — Essais tentés en France pour la réforme de l'enseignement supérieur. — Ils concordent toujours avec des changements politiques. — Étroitesse des systèmes proposés. — Spécialisation et intolérance. — Stérilité et danger d'une politique de parti dans l'organisation de l'enseignement. — Influence de l'enseignement public sur le caractère d'un peuple. — Les trois principes qui dominent, en France, tout le problème de l'instruction publique.

Dans un pays de démocratie grandissante comme la France, où l'opinion tend à devenir de plus en plus souveraine, on ne saurait attacher trop d'importance à l'organisation

de la science totale, et à l'éducation large des esprits en pleine lumière de la raison, sans préjugé contre la croyance ni contre la raison elle-même.

Les erreurs qui prévalent dans le mouvement d'un siècle et les passions que ces erreurs allument parfois dans la vie publique d'un peuple n'ont souvent d'autre origine que les ignorances et les faux systèmes de la classe dirigeante. Et comme rien ne favorise plus cette ignorance *savante* et ces faux systèmes que l'étroitesse de l'instruction supérieure, il faut s'efforcer, quand on aime son pays, non pas seulement d'étendre le savoir vulgaire, mais surtout d'organiser le vrai savoir supérieur dans sa liberté, son universalité et son unité. Dussions-nous en cela emprunter à l'Allemagne, qu'importe ! La vertu d'un patriote énergique ne doit point hésiter, car l'amour-propre doit se taire devant l'intérêt national.

Il y a bientôt un siècle que les débats diffi-

ciles sur l'instruction publique ont été ouverts et soulevés soit dans les parlements soit dans l'opinion de notre pays, un siècle que des essais d'organisation ont été tentés. Toutes les fois qu'une commotion politique ou sociale a ébranlé la France, on a vu surgir à nouveau la question de l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur, et, partout, se multiplier les plans de réforme. C'est sur ce terrain que les partis ont engagé la lutte la plus acharnée, comme si une intuition secrète les eût avertis que le triomphe sur ce domaine entraînait leur victoire définitive.

L'Assemblée nationale de 1789, la Convention, le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la deuxième République, le second Empire, la troisième République ont vu tour à tour reparaître ce problème : aucune solution proposée n'a pleinement satisfait l'opinion.

Après un siècle d'efforts, de tâtonnements et de progrès, la question de l'instruction publique

reste toujours pendante. Aujourd'hui encore il n'est pas un homme soucieux des intérêts supérieurs du pays qui n'ait au moins une vague conscience des mille *desiderata* que la solution actuelle inspire.

On manquerait de justice envers le pays, si on méconnaissait l'essor de l'enseignement public, en France, depuis un siècle.

L'instruction populaire est en puissante diffusion. L'école est partout ; elle est de plus en plus la table servie à tous et à laquelle le fils du pauvre lui-même a sa place marquée, obligée.

Deux classes d'êtres, autrefois, vivaient en dehors de la culture de l'esprit : le peuple et la femme. Le peuple, à cause de sa pauvreté, la femme, à cause de sa faiblesse ; l'un et l'autre à cause de leur servitude. Le peuple est resté pauvre, mais l'instruction ne coûte plus rien. La femme est restée faible ; mais la vérité la relève de l'asservissement, et il dépend d'elle désormais, des efforts de son esprit, combinés avec sa vertu, de devenir, dans une égalité

croissante, la compagne éclairée de l'homme

La culture générale a étendu ses limites au delà des bornes rêvées.

Quelle distance entre le programme que le grand Alcuin traçait à Charlemagne et celui qu'on impose au moindre bachelier! Dans le laps de onze siècles, quel espace parcouru! quel élargissement de la pensée! quel envahissement de clartés dans notre monde livré à tant d'ignorance et de ténèbres! Quelle activité dans toutes les branches de l'enseignement supérieur! Que de foyers nouveaux allumés! — Quelle savante division du travail à mesure que l'œuvre grandissante de la science a demandé des ouvriers plus nombreux et plus spéciaux!

On pourrait sans doute faire plus d'une réserve sur les mobiles complexes qui ont stimulé la diffusion de l'instruction, provoqué l'extension indéfinie des programmes, et nécessité l'institution de chaires nouvelles et d'écoles spéciales; il n'en restera pas moins ce fait : la lumièrè est plus grande sur les esprits. Notre

ciel s'éclaire. La science est en évolution superbe. L'homme est pris de la passion de connaître : il a l'œil grand ouvert sur tous les horizons ; son travail, pour pénétrer le secret de tout ce qui est, de tout ce qui vit, est prodigieux. Il est armé de la vraie méthode, et pas un effort dans sa guerre contre l'inconnu n'est désormais stérile.

On voit que je suis loin de méconnaître les mérites de notre enseignement public en France. Toutefois, je mentirais à mes convictions, si je ne signalais ses vices. Je regarde comme un devoir douloureux de les dénoncer.

L'enseignement primaire est sans religion.

L'enseignement secondaire est follement encyclopédique.

L'enseignement supérieur est livré au morcellement indéfini.

Ce sont là des aberrations graves. Elles produiront, et déjà elles produisent, comme tout ce qui est faux, des fruits empoisonnés. L'enfant sans Dieu ne deviendra jamais un homme.

L'adolescent, écrasé par un enseignement sans limites, restera le plus souvent un esprit superficiel; et le spécialiste, sorti des écoles où il aura été parqué, manquera toujours de l'envergure sans laquelle on ne conçoit pas une raison mâle et supérieure

Et la servitude qui fait ployer tout notre système d'enseignement sous le joug d'inexorables programmes, que de regrets, que de plaintes n'arrache-t-elle pas à tout esprit libre! Qu'on veuille bien y songer : le programme, en France, est une chaîne qui saisit l'enfant presque au berceau, et qui grandit avec lui, sans l'abandonner un instant, jusqu'au jour où, devenu homme, il est jugé apte à exercer une profession publique. Depuis l'école de village jusqu'à la licence, le programme est là, rigoureux, pressant, implacable. Si encore il n'enchaînait que l'élève; mais il tient dans ses serres le maître. Or, tant que le maître n'est pas libre, l'enseignement est esclave. Plus de science désintéressée; plus d'initiative. Est-il étonnant

dès lors que, dans ce pays où les natures ont tant de ressort et de vivacité, on arrive à perdre peu à peu le sens même de la spontanéité et de l'originalité. Penser par soi, agir par soi, ce sont là des facultés maîtresses qui s'atrophient tôt ou tard, si on ne les soumet à une délicate culture.

Nous vivons encore de l'organisation universitaire créée de toutes pièces par Napoléon Ier. Tout le génie de cet homme s'est incarné dans son œuvre, avec ses lacunes et ses excès, son militarisme et son absolutisme.

Le corps professoral n'est plus qu'une branche de la grande administration du pays : une sorte d'armée avec ses commandants en chef, ses généraux, ses colonels, ses capitaines et ses sergents, sous la haute autorité du ministre. Les programmes officiels en forment le code de guerre. Point d'initiative pour le professeur, point pour l'élève. L'un n'a qu'à enseigner conformément aux programmes officiels ce que l'autre n'a qu'à apprendre. Nulle autonomie

dans les cadres de cette armée de travailleurs. Ils se recrutent par ordre d'en haut. Une place est-elle vacante? c'est au ministre de la remplir : il est le grand mécanicien. Une roue se brise-t-elle dans la machine? on en met une autre. Voilà où en est réduit le corps professoral dans ce pays où la liberté a tant de peine à passer du vocabulaire dans les mœurs, et semble n'être qu'un thème à discours, ou une arme aux mains des minorités ou des partis affamés de tyrannie et d'absolutisme.

Chose étrange! ce pays passionné pour la liberté n'a réussi qu'à produire une organisation asservie à l'État, au pouvoir, sans la moindre indépendance. Ces législateurs, qui rêvaient de former l'homme moderne en lui donnant une culture universelle, n'ont guère abouti qu'à créer des spécialités de plus en plus étroites. Cette nation, qui a, la première, exalté la tolérance comme une vertu civique et inscrit dans le code de ses principes la liberté de conscience, n'a pas pu s'élever à voir autre chose dans l'instruc-

tion nationale qu'un moyen de faire prévaloir telle ou telle doctrine, et surtout de déraciner l'ancienne foi religieuse.

Il n'est pas possible de relever des contradictions plus choquantes. En les voyant se perpétuer, on se demande avec angoisse s'il ne faut pas désespérer d'un pays où le sens pratique reçoit de tels affronts, et où les errements, loin d'être corrigés par l'expérience, ne font que s'enraciner pour devenir une routine indestructible.

Pour peu qu'on soit habitué à rechercher les causes des phénomènes que présente la vie d'un peuple, on n'hésite jamais à les demander aux institutions nationales.

Voulez-vous savoir pourquoi l'esprit français est aujourd'hui ce qu'il est? Étudiez le mode d'organisation de l'enseignement public. L'homme est ce qu'on le fait; or, comment se façonne l'esprit de la jeunesse française, si ce n'est par le régime de notre instruction natio-

nale? Ses qualités comme ses défauts n'ont pas d'autre origine. Les doctrines qui dominent toute une génération sortent des écoles publiques. Celui qui veut savoir pourquoi telle génération pense ceci ou cela n'a qu'à prêter l'oreille à ce que lui ont enseigné ses maîtres.

Depuis près d'un demi-siècle, la jeunesse française a été nourrie d'une philosophie spiritualiste et rationaliste : la France est demeurée spiritualiste et déiste.

La science religieuse a été supprimée des programmes officiels de l'enseignement public : la France est devenue ignorante, indifférente en religion.

Voilà plus de trente ans que la grande moitié de la jeunesse, soumise au système de la *bifurcation,* a été sevrée des études philosophiques : la masse des Français cultivés est tombée peu à peu dans l'indifférence philosophique ; et le positivisme a pu prétendre un instant dominer

l'opinion, et remplacer les hautes doctrines métaphysiques qui ont été toujours l'honneur de la pensée française.

Nous avons imaginé la célèbre distinction de *sciences* et de *lettres*, devenue parmi nous la division fondamentale du domaine de l'instruction publique, comme si une littérature sans la science et une science sans la littérature pouvaient se concevoir : alors est apparue dans notre pays toute une catégorie d'individus dont la prétention est de savoir écrire. Écrire quoi? Ils ne s'en inquiètent guère. Comme les anciens sophistes se donnaient pour maîtres dans l'art d'agencer les arguments, ils posent pour artistes dans celui d'aligner des mots. Les premiers discutaient pour discuter, les seconds écrivent pour écrire. Le style est sonore, éclatant; la pensée, vide et terne. Le vêtement est superbe; le corps, un mannequin difforme. On ne voit nulle part plus qu'en France de ces stylistes creux, écrivant et parlant d'autant plus qu'ils n'ont rien à dire.

On a donné à la jeunesse, depuis quelques années, un enseignement toujours plus étendu qui a fini par devenir universel, encyclopédique : la conséquence n'a pas tardé à se produire. Le nombre des hommes superficiels va augmentant tous les jours, et il n'y eut jamais autant d'esprits ayant appris plus de choses et en ignorant davantage.

Le sentiment de la liberté a été absolument méconnu dans l'organisation de l'enseignement public. Voyez le résultat : l'initiative de l'esprit a été bientôt frappée de paralysie; et rien n'est devenu plus rare parmi nous qu'une intelligence personnelle, capable de vouloir et de penser par elle-même.

Enfin, les diverses branches de l'enseignement supérieur se sont de plus en plus divisées, isolées, quelquefois opposées, en facultés spéciales, en hautes écoles, en internats : les intelligences se sont bientôt à leur tour divisées, isolées, groupées en sectes, en partis politiques et religieux.

Il semble à l'observateur que notre pays soit atteint d'une sorte d'épilepsie, ce mal mystérieux et terrible qui se traduit par d'affreuses convulsions et dont la cause secrète est dans le défaut de coordination cérébrale.

Ce n'est point sans douleur que nous constatons de telles plaies. Une des souffrances les plus cruelles pour le patriotisme est celle de l'homme qui voit sans illusion les maux de la patrie, et qui a conscience de ne pouvoir les guérir. Si la vérité austère n'était préférable à tout, mieux vaudrait le chauvinisme aveugle qui se refuse à voir le mal ou la naïveté de l'esprit crédule, persuadé qu'un discours ou un livre suffit à tout guérir.

Quand on jette un regard d'ensemble sur l'histoire de l'instruction publique en France, on la voit se partager naturellement en deux époques.

La première est celle de l'ancien régime : elle se termine à la Révolution, avec l'ancien

régime lui-même, après une durée de près de douze siècles. Elle est essentiellement caractérisée, au point de vue du corps professoral, par la prédominance de l'Église et du clergé; la façon même dont l'enseignement est organisé trahit cette prédominance. L'ensemble et la synthèse des sciences est sous l'empire souverain de la théologie qui domine et inspire toutes les sciences inférieures. Quant à l'institution même, elle a le caractère de corporation; elle forme une sorte de puissance autonome, se recrutant elle-même sous la haute protection des rois, des évêques et des papes, et tenant quelquefois en échec leur autorité.

La seconde époque ne date, à vrai dire, que de la constitution de 1808, où le génie despotique et militaire de l'empereur change en milice la corporation universitaire, et en fait une administration de l'État, sous le nom d'Université impériale de France.

De 1789 à 1808, le génie ardent de la Révolution ne chôme pas; le problème de l'instruc-

tion publique et de son organisation nouvelle est constamment agité, soit dans l'Assemblée législative, soit dans la Convention nationale. Mais la théorie, les préjugés nouveaux, la méconnaissance des besoins et des nécessités pratiques égarent les esprits.

Ce sont des littérateurs et des écrivains : ce ne sont pas des politiques ni des hommes d'action. Ils ont édicté des lois, comme on écrit un livre ; ils ont été des Jean-Jacques, mais non des Lycurgues. Ils ont eu l'incroyable naïveté de croire qu'on fait un peuple à coups de lois. Ils ont agi comme si la France commençait avec eux, et comme si l'ancien régime avait été anéanti d'un coup de décret. Plus préoccupés de détruire que d'édifier, de prévenir un retour offensif du monde monarchiqne que de servir, sans préjugés, la vérité politique et la patrie, ils ont méconnu ce qui était éternel dans la nature humaine, et, en proclamant les droits de l'homme, ils n'ont pas même songé à lui rappeler ses devoirs; ils n'ont vu que

l'homme de leur fantaisie, et non l'homme réel, avec ses misères et ses vices, sa criminalité et son orgueil.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les trois rapports de MM. de Talleyrand, de Condorcet et Daunou [1]. Dans ces trois documents que l'esprit nouveau inspire et où l'on sent palpiter les passions tumultueuses dont le monde était et est encore bouleversé, il n'est pas difficile de reconnaître les principes qui dominent aujourd'hui même, en France, toute l'organisation de l'enseignement moderne : l'omnipotence de l'État, l'asservissement de l'enseignement, la rupture de la grande unité du savoir, la prédominance croissante de l'élément scientifique, dans l'instruction, sur l'élément littéraire et religieux.

Que de choses seraient changées si, au lieu de l'omnipotence de l'État, nous pouvions avoir la neutralité de l'État, non pas une neutralité

1. *L'Instruction publique en France pendant la Révolution*, par C. Hippeau.

qui serait synonyme d'indifférence, mais qui se confondrait avec la justice et qui assurera le règne vrai de la liberté et l'exercice du droit commun; si nous savions reconstituer la vaste synthèse de la science universelle et remettre en harmonie les sciences expérimentales, la philosophie et les lettres, la théologie et la foi.

Je nourris volontiers cette espérance, sans oser pourtant trop y croire. Je connais la fatale immobilité des institutions publiques une fois établies; et il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps vécu, pour savoir à quel point, en tout pays, peut-être en France plus qu'ailleurs, la routine exerce un règne tyrannique.

XVIII

Idées régnantes dans la jeunesse universitaire. — Pas de politique. — Amour du pays natal. — Passion de l'unité allemande. — Théologiens et soldats. — Anti-Slaves et Anti-Sémites. — Les maîtres en philosophie. — Les trois génies qui dominent la pensée allemande. — L'histoire de la philosophie. — L'histoire appliquée à toute science. — Géographie et patriotisme. — Philologie ancienne. — Les sciences religieuses. — Leur activité. — Les croyances religieuses dans la jeunesse allemande.

Il est du plus grand intérêt de savoir quelles sont, aujourd'hui, en Allemagne, et dans les universités spécialement, les idées politiques régnantes, les doctrines préférées en philosophie, les sciences de prédilection, les croyances reli-

gieuses. Un commerce assidu avec la jeunesse universitaire m'a permis de satisfaire une légitime curiosité.

Voici le résultat de mes observations.

La politique n'a aucune place dans le peuple des étudiants. On ne voit parmi eux ni socialiste ni conservateur, ni unitaire ni particulariste, ni libéral ni clérical. — N'y a-t-il pas de partis politiques parmi vous? ai-je souvent demandé à un grand nombre d'étudiants. Ma question n'a jamais provoqué que de l'étonnement. Mes interlocuteurs semblaient ne pas comprendre.

L'Allemagne est encore bien loin de connaître les politiciens de vingt ans. Au surplus, je n'ai jamais constaté dans ce pays cette précocité maladive qui est peut-être le fruit le plus déplorable de notre pédagogie française.

En revanche, j'ai trouvé, dans la jeunesse allemande, toujours très vivace l'amour du sol

natal. Je me souviens encore de l'enthousiasme avec lequel tel étudiant me parlait de sa ville de Meiningen, en Saxe, et tel autre de ses montagnes de Hartz, en Hanovre, avec quelle joie naïve tous les deux caressaient l'espérance de les revoir aux vacances prochaines.

Cet amour du sol natal ne retient pas leurs idées, n'enchaîne pas leur élan. Le pays n'est point pour eux, dans la vie, tout l'univers, mais un lieu de halte où ils se reposent des fatigues du voyage et reprennent des forces pour marcher plus avant. Je n'ai jamais vu que le rêve de la jeunesse allemande fût un petit coin de terre où la suprême félicité serait de planter ses choux et de s'endormir à l'ombre de ses chênes ou de ses sapins.

L'unité allemande, voilà une des passions ardentes qui agitent tout le peuple universitaire. C'est le patriotisme dans toute sa fierté, son ambition et sa fièvre. Le particularisme des États confédérés, bien que très vivant dans la nation, n'apporte aucun tempérament au

patriotisme de la jeunesse d'outre-Rhin qu'enflamme le seul nom de la patrie allemande. (*Deutsches Vaterland.*)

L'idée d'une sorte de cosmopolitisme humanitaire ne trouve près d'elle aucune faveur.

Les États-Unis d'Europe font, je ne dis pas sourire — les Teutons ne savent pas sourire, — mais éclater de rire ces natures positives. Ils envisagent l'avenir sans illusion. Ils voient des luttes menaçantes aux quatre coins du ciel. Ils savent que la force est un des éléments de triomphe, en ce monde, et ils cultivent la force.

Ce culte se traduit dans toute la jeunesse lettrée par les mœurs batailleuses, les innombrables duels, l'habitude des exercices physiques et violents, surtout par le goût militaire.

Tout étudiant se veut et se sent soldat.

Je ne crois pas qu'il y ait, à cette heure, une nation où le militarisme soit plus universel, plus vivace dans la jeunesse lettrée. Le sentiment religieux lui-même n'y met pas une

réserve. Les étudiants en théologie sont, comme les autres, incorporés à l'armée du pays. Je me rappelle avoir vu à Tübingen, dans les vacances de 1882, plus de vingt élèves de la faculté de théologie catholique prenant part aux grandes manœuvres d'automne, et sacrifiant ainsi le temps du repos à un devoir patriotique qui ne souffre pas d'exception, en Allemagne.

Le régiment, de passage à Tübingen s'est reposé, le dimanche, dans la petite ville universitaire. Les vingt étudiants sont venus voir leurs maîtres, et ils ont fêté avec eux ce dimanche sous l'habit et le casque militaires, comme ils le faisaient sous la redingote et la casquette de l'étudiant.

Est-ce habitude d'obéir? Est-ce amour de la patrie et goût des armes? Est-ce réserve de caractère? Je ne saurais le dire; mais je n'ai entendu aucune plainte sur cette loi rigoureuse qui enchaîne tous les Allemands sous les drapeaux.

La passion patriotique inspire, dans la jeunesse comme dans le peuple, certaines sympathies ou antipathies ardentes. A ce point de vue, le monde des étudiants est l'image fidèle de la nation tout entière. On y sent déjà gronder la haine du Slave; et la question juive, le sémitisme et l'antisémitisme, y trouve un écho retentissant.

L'Allemand se considère à la fois comme une race et comme un peuple. S'il regarde avec répulsion le Juif et le Slave, et avec jalousie le Latin, c'est qu'il voit en eux des races différentes et rivales.

L'hostilité particulière que provoque le Juif jusque dans la jeunesse lettrée paraît avoir sa racine dans le patriotisme et le sentiment religieux. L'Israélite est, par sa nature, mêlé à tout, et cependant distinct de tout. Il me semble d'essence parasitaire. Il aura toujours pour ennemis les êtres organisés sur lesquels il s'implante; et l'opposition qu'il soulèvera sera d'autant plus vive que ces êtres collec-

tifs auront une conscience plus énergique de leur unité. C'est ce qui explique l'importance du mouvement antisémitique en Russie, en Hongrie, en Allemagne, et l'indifférence qu'il rencontre dans notre propre pays.

Les idées philosophiques ne m'ont point paru passionner les esprits. L'ère des maîtres est close. Aucun ne fait école ; aucun ne domine toute une génération, comme aux jours d'un Kant, d'un Wolff, d'un Hegel, d'un Fichte ou d'un Schelling. Dans le monde entier, d'ailleurs, sans en excepter aucun peuple, la philosophie traverse une période de déclin. Où est la tête puissante qui ouvre à la pensée de ce siècle des perspectives nouvelles, dans la création de systèmes nouveaux ?

Les croyants regardent vers le moyen âge ; et ils sont contraints de franchir cinq siècles en arrière pour trouver un maître. Ils essayent avec peine de rajeunir la scholastique et de la féconder à la clarté des sciences modernes. En

Italie, de grands esprits comme Rosmini et Gioberti n'ont guère réussi à renouveler la philosophie ancienne; en Espagne, Balmès n'a pas fait école; en France, les hautes traditions du spiritualisme cartésien se maintiennent laborieusement; en Angleterre, le positivisme a résolument fermé la porte aux recherches métaphysiques ayant pour objet Celui qu'il nomme l'*Incognoscible*, et la philosophie se limite au domaine de l'*Expérimental*. En Allemagne, Lotze est le dernier des philosophes qui ait exercé dans les universités une certaine maîtrise. La plupart des professeurs, actuellement, se rallient à Herbart.

Trois grands génies dominent, à mon avis, toute la pensée philosophique allemande et en déterminent la direction : Spinoza, Leibnitz, Kant.

Les tendances panthéistes, qui recherchent l'unité à outrance et qui aiment à se formuler en système, relèvent de Spinoza. Le goût de l'érudition vaste et de l'éclectisme conciliant

prévaut-il? c'est Leibnitz qui devient l'inspirateur et le modèle. Les problèmes psychologiques et critiques s'emparent-ils des esprits? Kant pèse, alors, de tout le poids de ses puissants travaux sur les intelligences, et il les partage en deux écoles contraires : les idéalistes, qui, dédaignant l'expérience, font, comme Hegel, de leurs théories superbes, la mesure absolue des choses; les réalistes, qui, subordonnant le *subjectif* à *l'objectif,* demandent à la réalité la règle de leurs spéculations.

Il m'a semblé qu'aujourd'hui la jeunesse des universités, qui formera demain l'opinion dirigeante du pays, obéit au réalisme, à un certain panthéisme inconscient dont l'esprit allemand ne s'affranchit guère, et surtout à un grand éclectisme fondé sur une sérieuse érudition.

La philosophie subit en Allemagne, comme en France, l'influence du développement des sciences expérimentales.

La psychologie aime à emprunter à la physiologie; et l'antagonisme créé par Kant entre

l'Idéal et le Réel, la science subjective et les sciences objectives, ne déchire plus les esprits; mais le matérialisme scientifique a trouvé plus d'un interprète bruyant [1]. Toutefois, ces esprits dévoyés ont moins réussi à entraîner la jeunesse allemande qu'à fournir des armes aux lettrés matérialistes français, alors qu'il était de mode de croire, chez nous, à l'infaillibilité de la science allemande.

L'histoire de la philosophie tient la plus grande place : ce qui prouve bien que l'exposition des systèmes divers préoccupe plus les maîtres que l'enseignement d'un système personnel. J'ai observé cela à Leipzig, à Berlin, à Göttingen.

Les doctrines matérialistes ou positivistes n'ont aucun représentant dans les hautes chaires universitaires. La faveur n'entoure pas aujourd'hui les hardies spéculations de la pen-

1. Büchner, Karl Vogt, Molescott, Fischer.

sée, mais la tradition philosophique se perpétue avec fidélité.

Les génies supérieurs ne sont pas toujours donnés à un peuple, à un siècle, à une science. Quand ils se lèvent, tout se rallie à leur lumière et à leur voix ; et la vérité progresse. Eux disparus, tout semble s'obscurcir. L'honneur de l'homme, alors, est de garder la tradition vivante de leurs inspirations, en préparant, à force de travail et d'efforts, l'éclosion et la genèse d'un maître.

J'ai été frappé de l'importance extrême donnée à l'histoire dans toutes les sciences particulières, et même dans toutes les questions : littérature, droit, philosophie, théologie, philologie ou exégèse.

L'érudition est pour l'Allemand un point d'honneur, presque une coquetterie scientifique. Il ne veut pas seulement, dans la solution d'un problème, satisfaire sa conviction personnelle, il veut connaître encore depuis quand et par qui le problème a été posé, quelles réponses

diverses ont été données : il fait ainsi l'histoire de la question, celle même des solutions ; et ce n'est qu'après ce double travail préliminaire qu'il propose son idée personnelle.

Une telle méthode m'a paru singulièrement sage et apte à élargir les esprits, à les préserver de l'enivrement de leurs propres pensées, et à les enrichir de la pensée des autres.

Formés à ce procédé intellectuel, les étudiants prennent de bonne heure l'habitude de l'appliquer à tout. J'ai eu souvent occasion d'admirer en eux une largeur et une modération de jugement qui tenaient, je n'en doute point, à la part largement faite à l'histoire, dans la méthode de l'enseignement public.

Les habitudes sédentaires de l'esprit ne valent pas mieux pour son développement que les mœurs casanières pour le développement des peuples ; or, c'est l'histoire qui fait voyager l'esprit, en l'obligeant à sortir de lui-même pour se mettre en contact avec les autres intelli-

gences, dans d'autres pays, d'autres siècles et d'autres civilisations.

Aussi avec quelle abondance et quelle richesse l'histoire n'est-elle pas enseignée!

Voici les sujets traités, dans le semestre d'été de 1882, à Berlin :

L'histoire grecque, à partir du quatrième siècle avant Jésus-Christ;

L'histoire moderne, à partir du seizième siècle à la paix d'Utrecht, en 1648;

Explication de certains monuments avec retour sur l'histoire et l'art;

Histoire romaine et épigraphie latine;

Histoire et topographie de la Grèce et du Péloponèse;

Mythologie grecque avec l'interprétation des œuvres d'art du musée royal;

Paléographie latine et paléographie grecque;

Histoire des Babyloniens et des Assyriens;

Interprétation des inscriptions assyriennes;

Histoire de l'Allemagne depuis l'interrègne jusqu'à la Réforme;

De la forme des alliances internationales;

Histoire de l'Europe depuis 1789 à 1815;

Histoire de l'art allemand depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours;

Histoire géographique de l'Allemagne;

Histoire de Prusse de 1786 à 1815;

Histoire moderne.

Ces seuls énoncés se passent de tout commentaire.

Une des sciences cultivées avec le plus de prédilection, c'est la géographie supérieure.

Plus de deux cents étudiants, à Göttingen, — pour ne citer que ce fait, — se pressaient, en l'année 1882, au cours du professeur Wagner. Il traitait de la formation du sol allemand, dans les côtes de la mer du Nord. La méthode du maître me parut très digne de remarque. Il enseigne autant par le dessin et les cartes que par la parole. Tout ce qu'il dit, il le reproduit à la craie multicolore. On assiste ainsi à la constitution des diverses couches du terrain, à l'ori-

gine des cours d'eau, au boisement du sol, à son peuplement. Toute la loi géologique passe en raccourci sur un point de la planète, à la grande admiration de ce jeune auditoire, qui suit cet exposé scientifique comme les péripéties d'un drame.

Quelle saine nourriture pour le patriotisme dans ces cours d'une science approfondie, où la jeunesse apprend par quelles voies providentielles le territoire de la patrie s'est peu à peu constitué!

Le patriotisme est encore, en secret, l'âme d'une autre science fort en honneur, la philologie.

On ne se fait pas d'idée de l'ardeur avec laquelle les universités cultivent le vieil allemand. L'érudition n'est pas l'unique mobile, le seul fruit de ces études d'archéologie. Le commerce avec les vieux auteurs conserve la fraîcheur et la jeunesse du patriotisme. Le génie national s'accuse déjà tout entier dans ces écri

vains qui furent les pères de la langue et qui dans un style immortel, ont raconté l'histoire et les légendes d'un peuple, ses victoires et ses revers, chanté ses rêves et ses ambitions, traduit ses sentiments et ses hautes pensées.

Les sciences religieuses tiennent un rang distingué dans la plupart des universités, non seulement parce qu'elles occupent la première place sur les programmes, mais encore et surtout parce que, sous l'influence de maîtres considérés et souvent célèbres, elles rallient autour d'elles une jeunesse nombreuse et ardente.

Il existe, disséminés dans les vingt-deux universités de l'empire, plus de quatre mille étudiants en théologie, qui forment dans la masse des étudiants le groupe le plus grave, le plus appliqué. C'est parmi eux que se forme l'*Association chrétienne,* dont les membres se laissent reconnaître à leur casquette blanche, avec filets noir, blanc, or.

L'activité des sciences théologiques est in

contestable. Chaque professeur traite au moins deux sujets différents. Et comme la plus petite faculté de théologie ne possède pas moins de six professeurs, il y a, dès lors, plus de douze cours. A Leipzig, où la faculté de théologie comptait quatorze professeurs, plus de vingt-cinq sujets différents étaient traités dans le même semestre.

Voici, d'ailleurs, le titre des sujets étudiés pendant le semestre d'été de 1882 :

Histoire de l'Église;
L'Épître aux Hébreux;
La Théologie morale;
L'Épître de saint Jacques;
La Symbolique comparée;
Les Psaumes;
Les Prophéties messianiques;
L'Épître aux Romains;
Vie et doctrine de Schleiermacher;
Introduction de l'Ancien Testament;
Système de théologie pratique;
Théologie biblique du Nouveau Testament;

Les Prophéties messianiques de l'Ancien Testament et leur accomplissement dans le Nouveau;

Le Prophète Isaïe;

L'Idée de l'Alliance dans le Nouveau Testament;

Les Petits prophètes d'avant l'exil;

La Poésie hébraïque;

L'Histoire du culte des Hébreux et de sa signification pour la critique du Pentateuque;

L'Histoire de l'architecture chrétienne en regard des besoins du temps présent;

L'Évangile de saint Jean.

Qu'on ajoute à cela le travail pratique accompli dans les diverses sociétés d'étudiants de la faculté de théologie : l'Association théologique, celle des Prêcheurs, celle des Missions, le Séminaire homilétique, les Associations catéchétique et exégétique, la Société d'histoire ecclésiastique et archéologique, et l'on se fera une idée du

1. *Verzeichniss* der im Sommer-Halbjahre 1882 auf der *Universität Leipzig* zu haltenden Vorlesungen.

prodigieux mouvement intellectuel dont toute faculté de théologie, en Allemagne, est le foyer.

L'encyclopédie des sciences religieuses est ainsi abordée par tous les côtés ; et les étudiants que l'ardeur de l'étude entraîne vivent sous le feu croisé des mille rayons d'une même science.

Les sciences spéciales les plus cultivées, dans le domaine religieux, sont sans contredit l'exégèse et l'histoire.

Le dogme dans les facultés protestantes m'a paru livré à mille fluctuations et à des indécisions sans fin. Il varie d'université à université, et souvent même de chaire à chaire. Les consistoires divers s'efforcent, mais en vain, de maintenir leur orthodoxie réciproque ; le professeur garde sa liberté, à la seule condition de ne point irriter l'opinion publique : ce à quoi il réussit toujours, pour peu qu'il sache trouver une formule où les bases mêmes de la foi chrétienne soient ménagées.

Un seul fait donnera une idée de l'activité

théologique extraordinaire des facultés allemandes. Depuis un siècle le problème de la vie de Jésus a suscité plus de soixante ouvrages importants, soit parmi les protestants, soit parmi les catholiques.

Les principales *Vies de Jésus* publiées en Allemagne sont les suivantes :

J.-G. Herder. — Le Sauveur des hommes d'après nos trois premiers Évangiles. *Riga,* 1796.

Le Fils de Dieu, Sauveur du monde, d'après l'Évangile de saint Jean. 1797.

J.-J. Hess. — Histoire de la vie de Jésus. *Zurich,* 1822.

J.-V. Reinhard. — Recherches sur le plan que le fondateur de la religion chrétienne a conçu pour le bien de l'humanité. *Wittemberg,* 1830.

A. Bodent. — La première et la plus sainte histoire de l'humanité : Jésus de Nazareth. Traité historique et critique en regard de la religion grecque, romaine et juive. *Gemund,* 1818.

H.-E.-G. Paulus. — La vie de Jésus, comme

base de l'histoire des origines du christianisme. *Heidelberg,* 1828.

K. Hase. — La Vie de Jésus. *Leipzig,* 1875.

Dr.-Fr. Strauss. — La Vie de Jésus. *Tübingen,* 1835.

La Vie de Jésus pour le peuple allemand. *Leipzig,* 1874.

A. Neander. — La Vie de Jésus dans son enchaînement et dans son développement historique. *Hambourg,* 1837.

J. Kuhn. — La Vie de Jésus au point de vue scientifique. *Mainz,* 1838.

C.-H. Weisse. — L'Histoire évangélique au point de vue critique et philosophique. *Leipzig,* 1838.

Jn. Hartmann. — La Vie de Jésus. Traité historique d'après les Évangiles. *Stuttgart,* 1837-39.

A. Riegler. — La Vie de Jésus. Exposé critique, historique et pratique. *Bamberg,* 1843.

J.-N. Sepp. — La Vie de Jésus. *Ratisbonne,* 1843. *Augsbourg,* 1862-65.

J.-P. LANGE. — La vie de Jésus d'après les Évangiles. *Heidelberg,* 1844-47.

J.-A.-H. ÉBRARD. — Critique scientifique de l'histoire évangélique. *Frankfurt,* 1842.

H. ÉWALD. — Histoire du Christ et de son temps. *Göttingen,* 1867.

CH.-J. BIGGENBARCH. — Leçons sur la vie du Seigneur Jésus. *Bâle,* 1858.

D. SCHENKEL. — Le Portrait de Jésus. *Wiesbaden,* 1873.

Le Portrait de Jésus selon les apôtres et les temps postapostoliques. *Leipzig,* 1879.

FR. SCHLEIERMACHER. — La Vie de Jésus.

J. LANGEN. — Le Dernier jour de la vie de Jésus. *Fribourg,* 1864.

TH. KEIM. — La Vie de Jésus d'après les résultats de la science actuelle. *Zurich,* 1882.

F. CLEMENS. — Jésus le Nazaréen. *Berlin,* 1874.

P. SCHEGG. — La Vie de Jésus. *Fribourg,* 1874.

NAUMANN. — La Vie de Jésus, notre Seigneur et Sauveur. *Prag,* 1875.

E. MARIUS. — La Personnalité de Jésus en

rapport avec la mythologie et les mystères de
anciens peuples. *Leipzig,* 1879.

B. Weiss. — La Vie de Jésus. *Berlin,* 1882-8

Nous pourrions allonger encore cette liste, si cette énumération, déjà étendue, ne suffisait amplement à justifier ce que nous avons dit de l'incroyable vitalité de la pensée religieuse en Allemagne.

Que pouvons-nous offrir en parallèle, avec nos cinq facultés de théologie et nos quatre-vingt-neuf grands séminaires?

La philosophie n'est pas traitée avec moins d'abondance et de richesse que les sciences religieuses.

Qu'on lise l'énoncé des cours, pendant le semestre d'été de 1882, à la faculté de philosophie de Berlin, par exemple. Ils comprennent plus de vingt sujets variés et intéressants :

Histoire critique et littéraire;

Philosophie du droit;

Logique et Théorie de la connaissance;

Histoire et Encyclopédie des Études philosophiques;

Système de la philosophie, en tant que science exacte;

Critique des principes de la philosophie d'Hegel;

Histoire générale de la philosophie;

Mythologie comparée;

Histoire de l'instruction publique en Allemagne;

Histoire de la philosophie nouvelle en regard de tout le développement de la civilisation moderne;

Explication du monde de Schoppenauer, en tant que volonté et idée;

Principes de l'éthique des anciens d'après Aristote;

Politique et Esthétique de Hegel;

La philosophie morale anglaise du temps présent;

Explication de la critique de la Raison pure de Kant;

La Psychologie.

Quelle accumulation ! Quel riche entassement de clartés ! et quel pays du monde, Espagne, Italie, Angleterre, Amérique, pourrait rien présenter d'équivalent?

En essayant de lire au fond dans les esprits jeunes, en Allemagne, pour apprécier l'état de leurs croyances religieuses, j'ai trouvé debout le grand problème du conflit de la science et de la foi : de la foi représentée par la Bible, de la science représentée par la critique.

C'est le fameux dilemme de Strauss : ou les choses divines ne se sont point opérées comme la Bible les raconte, et alors la Bible n'est point un livre divin ; ou les choses se sont opérées comme la Bible les raconte, et alors elles ne sont point divines[1].

Le problème reçoit des solutions relatives, grâce à l'intelligence et au zèle de maîtres culti-

1. Strauss. *Vie de Jésus*, préface.

vés ; et c'est à leur influence publique qu'il faut, selon moi, attribuer la persistance de la foi chrétienne dans la jeunesse lettrée d'Allemagne, et l'honneur dont jouit encore la théologie, dans l'opinion intelligente. Ce fait mérite d'être relevé, si l'on songe que l'Allemagne est non seulement, comme les pays latins, sous le coup des attaques du rationalisme, mais encore dénuée du principe d'autorité religieuse et livrée au génie dissolvant du protestantisme.

Voilà, en quelques traits, ce qui nous a paru constituer la vie et les tendances intellectuelles des universités d'outre-Rhin.

XIX

L'organisation : trait caractéristique de l'Allemagne contemporaine. — Ses obstacles. — Ses causes. — Rôle des universités dans l'unité allemande. — Nécessité de rétablir en France l'harmonie des esprits. — La condition de cette harmonie et le rapprochement des esprits. — Création d'un collège universel au faîte de l'enseignement supérieur.

Revenu en France, j'ai souvent jeté les yeux en arrière, vers l'Allemagne, pour la mieux juger, en la regardant de plus loin, à travers des souvenirs plus calmes et des impressions plus réfléchies. La proximité est utile à qui veut bien voir les détails; mais un certain éloi-

gnement est nécessaire à qui veut embrasser l'ensemble.

Si l'on me demandait quel est, à mon avis, le trait le plus saillant de l'Allemagne contemporaine, je répondrais : l'organisation.

Or, l'organisation, pour un peuple, c'est la puissance et la vitalité ; tandis que le défaut d'organisation, c'est la faiblesse, quelquefois la décomposition et la mort. Toutes les forces sociales en Allemagne, religion, science, armée, fortune, noblesse, paraissent coordonnées en vue de la grandeur de la patrie. Les partis sont nombreux, en religion comme en politique, dans les écoles de théologie ou de philosophie comme au Reichstag ; mais leurs mouvements et leurs luttes n'ébranlent en rien l'ordre public : la forme du gouvernement s'impose à tous les respects, échappe à toute discussion, et l'amour de la patrie allemande domine et au besoin fait taire toutes les discordes.

Quelle vitalité indomptable ne faut-il pas, pour subsister, à un pays en proie, comme le

nôtre, à l'antagonisme des partis irréconciliables se disputant le pouvoir! Comment ne se décompose-t-il pas, pièce à pièce, sous les coups de l'étranger ou victime de ses propres dissensions?

Le phénomène de l'organisation en Allemagne est d'autant plus digne d'être remarqué, que ce pays est par nature moins prédisposé à l'unité.

Le territoire, au sud et à l'est, n'est pas strictement délimité : il n'a pas, comme le nôtre, pour frontières deux mers, deux grandes chaînes de montagnes; il est ouvert pour les invasions et les conquêtes. Les conquérants s'y forment, et les envahisseurs y peuvent pénétrer.

Eût-on jamais dépecé la Pologne, si elle eût été, comme la Suisse, entourée de fières cimes? La montagne n'est pas seulement le berceau des races libres, elle est le rempart de leur indépendance.

La race germaine n'a pas plus d'unité que le sol où elle se propage; elle est groupée en

nationalités très variées comme types et comme aptitudes et d'un esprit très particulariste. Ceux qui ont parlé d'unité de race ont-ils donc oublié que le sol allemand, ouvert aux quatre points de l'horizon, a subi l'infiltration des races les plus diverses : des Latins au Sud, des Slaves à l'Est et des Tartares au Nord?

Malgré la prépondérance du protestantisme sur le catholicisme, il s'en faut que la religion, en Allemagne, prédispose à l'harmonie et à l'organisation. Les Allemands, sous ce rapport, sont moins bien partagés que toutes les autres nations de l'Europe. Ils n'ont pas, comme l'Angleterre ou la Russie, d'Église officielle, d'Église d'État, et le protestantisme luthérien qui, sous le nom d'Église évangélique, est la religion du plus grand nombre, est divisé en maintes confessions qui sont loin de l'unité.

Les juifs sont plus nombreux en Allemagne que dans n'importe quel pays du monde : ils ont trouvé là une seconde patrie et ils forment un élément de division puissant. Leurs progrès

inquiètent plus d'un Germain. L'antisémitisme déchire, d'une façon sanglante parfois, les populations germaines ou slaves, et l'empire allemand ne réussit à modérer ces dissensions qu'à force d'habileté et de fermeté politiques. Il laisse aux juifs leur libre développement dans la finance et dans la presse, mais il leur ferme la carrière militaire. Plus d'un Français apprendra peut-être avec étonnement que le corps des officiers prussiens ne compte pas un seul israélite.

La langue seule est une en Allemagne ; et tandis que, dans notre pays, la puissance politique a peu à peu, de siècle en siècle, fondu les idiomes et créé l'unité de langage, le contraire s'est produit au delà du Rhin : c'est l'unité de langage qui a été la base des ambitions nationales et le prétexte de l'unité politique tardive et — je le crois — fragile.

En dépit de toutes ces causes qui entravaient son organisation et son unité, l'Allemagne s'est unifiée, organisée.

Qui donc a produit cette œuvre dont on ne saurait méconnaître la puissance?

Ne faut-il voir là que le résultat de grandes victoires et de savantes intrigues? Non. Le militarisme de la Prusse et sa diplomatie expliquent seulement le mode d'après lequel s'est accomplie l'unité nationale; ils expliquent seulement pourquoi une telle unité s'est réalisée sous l'hégémonie de la Prusse et non de l'Autriche, sous la forme impériale et non républicaine; mais ils ne révèlent pas l'âme de cette unité, — cette âme qu'on sent palpiter dans l'Allemagne entière, lorsqu'on vit, dans le pays même, observateur indépendant.

En étudiant de près la jeunesse allemande, j'ai bien vite acquis la conviction que l'amour de la patrie, la conscience de ses destinées et l'ambition de ses gloires futures ont été cultivés surtout dans les universités.

Les universités, à mon avis, ont été la pierre angulaire de l'empire allemand.

C'est là que, malgré le défaut d'unité du territoire, de la race, des doctrines et des religions, malgré le particularisme des petits États, le patriotisme allemand a germé et grandi; c'est là que les audacieux ouvriers de l'œuvre glorieuse mais sanglante se sont formés; c'est là que tous les hommes de valeur du peuple allemand, à l'âge où l'Idéal inspire tous les enthousiasmes, se sont rencontrés et ont tressailli sous la parole des mêmes maîtres.

L'œuvre du chancelier pourra crouler, car elle n'a pas le sceau immortel de la justice; mais l'œuvre profonde des universités a un grand avenir. Quelques désastres qui viennent fondre un jour sur l'Allemagne, les universités seront pour elle l'arche où se réfugiera son génie, pendant la tourmente. Au surplus, il est vrai de le dire, ni la forme impériale, ni l'Alsace et la Lorraine ne sont nécessaires à l'unité de l'Allemagne : envisagée ainsi, cette unité n'a rien qui puisse offenser, indigner notre patriotisme.

A mesure que l'étude de la savante organisation intellectuelle de l'Allemagne m'a initié au secret profond de son unité nationale, je me suis convaincu que nul pays au monde n'égalerait le nôtre, s'il avait le courage, la vertu, la science de s'organiser.

Prenez un à un tous les éléments de la civilisation moderne, travail, richesse, science, génie militaire, justice, religion; comparez ce qu'ils sont chez nous et chez nos voisins : un esprit impartial reconnaîtra sans peine que nous n'avons à craindre aucune comparaison.

Nul peuple n'est, au même degré, prédestiné à l'harmonie.

Le dessin géographique de notre territoire accuse cette prédestination, et quiconque regarde au fond de l'âme française y découvre une puissance d'expansion sans égale, un besoin d'entente fraternelle qui va jusqu'à la passion Toute notre histoire en rend témoignage, et prouve combien nous sommes faits pour l'unité. L'harmonie nationale existe-t-elle

en un point, nous devenons sur ce point sans rivaux, irrésistibles. Nos grands triomphes militaires, politiques, sociaux, intellectuels, littéraires ou scientifiques, sans exception, concordent avec les heures de puissante unité, tandis que les heures de division et de discorde sonnent toujours le glas de nos revers, de nos désastres, de notre décadence. Il y a, certes, de la vigueur dans notre tempérament : elle s'accuse jusque dans nos excès mêmes et dans nos luttes intestines; il ne faudrait pas néanmoins jouer trop longtemps avec cette énergie. Les plus forts finissent, à ce jeu, par succomber.

Or, il semble que le temps est venu de songer à notre pacification et de travailler à la rétablir.

C'est un devoir patriotique. L'Allemagne en fait sentir l'urgence à tout Français qui l'a étudiée de près et pris conscience, comme j'ai essayé de le faire, au cœur même du pays, de sa force et de ses ambitions.

La première condition pour travailler effica-

cement à l'harmonie nationale, c'est de la réaliser dans les esprits dirigeants. Et comme les vrais dirigeants d'un peuple sont ceux qui possèdent la plus haute culture, c'est entre eux qu'il faut essayer de mettre l'accord. La masse toujours passive et docile suivra ses guides. Mais comment accorder ceux qui ne se connaissent pas? Or, chose étrange, les Français ne se connaissent pas. Partagés en petites Églises, parqués en sectes fermées, ils se font une guerre acharnée, et le plus souvent ils ne se sont jamais vus. S'ils se rencontrent, c'est trop tard, à l'âge où les formes se sont pour ainsi dire ossifiées, où les sentiments sont refroidis, où, enrôlés dans des partis, ils ne s'appartiennent plus. Je suis persuadé que, pour nous rapprocher, nous respecter toujours, et souvent nous entendre, il suffirait de nous mieux connaître.

Où donc se fera le rapprochement des esprits cultivés, destinés, par leur culture même, à la direction du pays?

Dans la religion?

L'unité religieuse est brisée.

Dans un système de morale, de philosophie?

L'unité de la philosophie est plus atteinte encore que l'unité religieuse.

Dans la politique?

Il serait naïf de l'espérer : les partis politiques font rage.

Il faut se résoudre à se replier dans le respect du droit commun, garanti par la loi et libéralement pratiqué par l'État lui-même dans quelque haute institution d'enseignement supérieur.

Or, dans l'organisation de l'enseignement supérieur en France, on cherchera vainement ce qui peut répondre à cette mise en rapport des esprits. L'étude générale que nous en avons faite le prouve jusqu'à l'évidence. L'organisation est telle qu'elle isole, au lieu de rapprocher les esprits.

Je demande un complément à cette organisation.

Le but suprême de la réforme serait de réunir dans un même foyer les branches aujourd'hui séparées de la science supérieure, les étudiants d'élite qui les cultivent, les maîtres qui les enseignent.

L'institution nouvelle aurait un double avantage : sans apporter aucun trouble au système d'instruction publique en vigueur, elle préparerait, j'en suis sûr, dans un prochain avenir, l'harmonie, la pacification des esprits, l'unité nationale.

Quoi de plus simple, par exemple, que de prendre le Collège de France pour base, de l'élargir, de le transformer en *Collège universel de France?* Pourquoi toutes les sciences composant l'enseignement supérieur n'y seraient-elles pas enseignées? On les grouperait en cinq facultés :

Faculté des sciences religieuses,

Faculté de droit,

Faculté de médecine,

Faculté de philosophie embrassant la litté-

rature et les sciences naturelles et mathématiques,

Faculté économique et politique, comprenant toutes les sciences appliquées au développement des intérêts matériels et sociaux[1].

Le cours durerait quatre ans; il se terminerait par la composition d'un travail original sous forme de thèse et par une soutenance orale.

Afin de pourvoir au recrutement du Collège, pourquoi ne décréterait-on pas que nul ne pourra être promu aux fonctions supérieures de l'administration, occuper une des chaires du haut enseignement parisien, s'il n'est muni du diplôme de docteur délivré par le Collège universel de France?

Afin d'admettre le pays entier au bénéfice de l'institution nouvelle, tout étudiant qui justi-

1. Nous sommes heureux de constater, par des documents officiels, que la réforme de l'enseignement supérieur, dans le sens de la *liberté* et de *l'unité*, préoccupe le gouvernement et le conseil supérieur de l'instruction publique Voir à l'Appendice G. H.

fierait de quatre années passées dans une faculté quelconque pourrait, après un an d'étude au Collège universel de France, présenter et soutenir sa thèse.

Pour assurer la liberté de l'enseignement et du maître, pour stimuler le progrès de la science, on créerait, à côté des chaires officielles, des cours libres qui pourraient être confiés, sous la surveillance des administrateurs du Collège, à tout demandeur jugé apte par eux, ne fût-il pourvu d'aucun grade académique.

L'unité administrative du système de l'instruction publique en France subsisterait tout entière, car l'administration du Collège universel serait confiée à un conseil recruté parmi les professeurs en titre, sous la haute présidence du ministre.

Ces simples et rapides indications suffisent à préciser notre pensée et à marquer le degré de perfectionnement que réclame notre système d'instruction publique.

Quelle fortune pour le pays, si un tel projet venait à éclore dans le cerveau de quelque ministre et tentait l'ambition d'un homme ayant en main la puissance de transformer les projets en décrets !

Il n'aurait rien à détruire, et il pourrait tout compléter.

XX

Participation de l'Église de France au Collège universel de France. — Ses avantages. — Rôle de l'État. — Devoir de neutralité. — Le besoin de pacification des esprits : garantie de succès pour l'institution nouvelle. — Craintes et espérances. — La logique immanente des choses. — Le triomphe éphémère du mal. — Le mâle patriotisme.

C'est à l'État (car il dispose en maître de la puissance pour modifier, transformer, compléter notre système d'instruction publique) que nous présentons ce programme et nos vœux. Nous voudrions aussi en saisir l'opinion publique, car l'État sans elle est un pouvoir sans autorité.

Combien il serait à souhaiter que la hiérarchie catholique acceptât d'avoir sa place libre dans le Collège universel de France et une représentation éclatante de sa doctrine! Ce qui manque le plus à la vérité, c'est d'être connue. Sans doute la vérité religieuse ne reste pas sans témoignage dans notre pays : elle a ses catéchismes populaires qui la traduisent à l'enfance, ses apôtres éloquents qui la font aimer du peuple, et d'ardents apologistes qui la défendent avec éclat contre les sophismes et les préjugés; mais, considérée comme science supérieure, elle manque de rayonnement et de publicité.

Elle reste isolée dans ses écoles spéciales, ses séminaires. Ur telle situation procure à la théologie certains avantages, notamment celui d'être conservée plus intacte; mais elle ne saurait lui fournir les conditions d'un développement normal. Tant que durera ce régime, le catholicisme ne pourra guère montrer au monde la splendeur de sa doctrine On le con-

naîtra dans son culte, ses œuvres de charité, sa hiérarchie, ses vertus mêmes; mais non dans sa philosophie supérieure. Il réussira difficilement à imposer le respect à cette opinion moderne que la science fascine et à rallier à lui les esprits d'une haute culture que la splendeur doctrinale seule peut réduire. Il n'acquerra pas non plus ces développements puissants qui ne sont stimulés que par les grandes luttes et qu'il n'a obtenus qu'aux jours déjà loin où, dans les universités du moyen âge et de la renaissance, il s'est vu en contact intime, et quelquefois en conflit, avec les sciences humaines, toujours en mouvement.

Il ne suffirait point que l'Église de France eût ses chaires nominales au Collège universel, elle aurait encore besoin de chaires entourées d'étudiants nombreux.

C'est aux évêques qu'il appartiendrait de les choisir, dans chaque diocèse. Cette élite des aspirants au sacerdoce formerait, au Collège universel de France, l'École normale supérieure

du clergé. C'est ainsi que se ferait le rapprochement si nécessaire entre les hommes de la science terrestre et les hommes de la science divine, destinés les uns et les autres à être les guides de l'humanité.

Rien n'empêcherait d'ailleurs de réunir ces jeunes gens dans un internat pour leur donner un refuge contre le tourbillon de la grande Ville, et leur permettre de puiser aux sources de toute science, sans danger pour la vie morale.

Nous exprimons ces vœux, nous esquissons ces pensées avec discrétion et respect, nous souvenant que notre rôle doit se limiter à émettre les vœux dont la réalisation n'appartient qu'à l'Église et à sa hiérarchie.

Le jour où nous verrons en France, au-dessus de nos facultés et des hautes écoles spéciales, un grand foyer de science universelle, nous n'aurons plus rien à envier à la docte

Allemagne. Mais l'institution projetée serait une lettre morte si, comprenant enfin sa haute fonction, l'État ne renonçait une fois pour toutes à l'attitude doctrinale qu'il a toujours gardée jusqu'ici. Son devoir, dans nos sociétés si divisées d'opinions, est de se maintenir dans une sage et équitable neutralité, et d'assurer ainsi la libre exposition des doctrines. L'État n'a pas de compétence pour juger les doctrines; mais il a la mission directe de protéger les personnes.

L'Université de France a fait du rationalisme spiritualiste une sorte d'orthodoxie, et elle s'est vue peu à peu battue en brèche : à droite par l'Église, à gauche par les partisans de doctrines plus radicales. De là, incontestablement, la guerre sans trêve qui a sévi longtemps et sévit encore entre l'Eglise et l'Université. De là, cette déconsidération qui, dans le public,a fini par frapper les doctrines spiritualistes régnantes au sein de l'Université. Qu'est devenu l'éclectisme de Cousin, le rationalisme déiste des philoso

d'il y a vingt ans? L'enseignement public n'a été trop souvent qu'un outillage que les partis et les sectes ont réussi à s'approprier. Ce n'est pas le progrès de la science universelle qui a été le stimulant des réformes ministérielles, c'est plutôt le progrès d'une science de parti. Si les idées de la neutralité de l'État ne prévalent pas, les institutions d'enseignement public, au lieu de préparer l'union des esprits, seront à tout instant menacées de devenir l'instrument de triomphe d'une opinion privée et d'une coterie politique.

Je veux nourrir de meilleures espérances.

Une sorte de logique immanente préside à l'évolution des forces dans les peuples comme dans les individus. Tout lui obéit à son heure : la politique, les intérêts matériels, l'âme même des nations. Et puisque la patrie réclame la pacification, elle trouvera bien l'organe nécessaire pour la préparer.

Quand on considère, du reste, les progrès

de l'enseignement public en France, on voit qu'ils ont toujours été inspirés par un sentiment, une passion, une idée nouvelle.

Qui a donné l'essor à l'instruction populaire? — La passion démocratique.

Qui a déterminé la bifurcation des études secondaires, et multiplié les grands établissements où l'élément scientifique prédomine?

— L'attrait de la science allumé en notre siècle par de prodigieuses découvertes.

Qui a provoqué les grandes luttes dont l'enseignement à tous les degrés était l'objet?

— L'idée religieuse et la passion de la liberté.

Qui a contribué à donner dans nos programmes une part si privilégiée à l'élément littéraire?

— Le culte du Français pour la forme et l'éloquence.

Qui a imprimé à tout l'enseignement public, depuis plus de soixante ans, un caractère si franchement spiritualiste?

— L'attrait naturel de notre race pour la grande philosophie qui proclame la liberté humaine et la personnalité de Dieu.

Or, un immense besoin de paix et de fraternité travaille aujourd'hui les consciences. On est las des luttes fratricides ; après un siècle de divisions et de haines, on aspire à une trêve, à un armistice, au respect mutuel des droits. Voir la science et la foi vivre en harmonie, l'État et les Églises ne plus s'entre-déchirer, les opinions se tolérer : voilà le souhait ardent des âmes honnêtes. Les partis politiques, je le sais, s'agiteront longtemps encore ; mais, en dehors et au-dessus d'eux, est-il donc si difficile à un gouvernement de fermer l'oreille aux clameurs des sectaires, d'écouter la voix de la conscience nationale, de devenir le gardien jaloux des droits de tous?

Or, il s'élèverait à ce rôle sublime, en instituant au faîte de notre enseignement supérieur le Collège universel de France.

On criera peut-être à une Babel des esprits,

à la vue de ce collège, asile de toutes les doctrines : j'y verrais plutôt un des triomphes de l'esprit évangélique de liberté et de fraternité.

Rêver ic-ibas l'unité absolüe des esprits est une chimère. Notre terre est un champ clos tout rempli du bruit formidable des disputes humaines. Tout ce qu'on peut attendre, c'est le respect mutuel des caractères, dominant de son calme et de sa justice ce combat sans trêve des doctrines. A qui donc demander cette mâle vertu, si ce n'est aux hommes d'élite d'un pays dont la liberté est le premier souci, et d'une Église dont la charité est le précepte souverain ?

Et si les partis ne voulaient désarmer, si les violents s'obstinaient à poursuivre à outrance leur guerre fratricide, je demanderais encore la création du Collège universel de France, comme un refuge pour les esprits désireux de trouver dans la science universelle une région sereine.

au-dessus des terres orageuses où les fanatiques et les sectaires s'entre-dévorent. Ils prépareraient, de là, l'harmonie de la patrie et ses grands jours.

Concluons.

L'organisation de notre haut enseignement est vicieuse. Elle produit fatalement la division dans l'ordre intellectuel et, par voie de conséquence, dans l'ordre politique et social. Tant que cette organisation ne sera pas réformée, nul progrès, nul essor puissant n'entraînera le pays dans des voies nouvelles et meilleures. Ballotté, en proie aux sectes et aux partis étroits, il perdra ses forces dans des luttes intestines, et les grandes ambitions nationales avec les vertus qu'elles engendrent. La médiocrité envahira tout, et nous verrons s'étendre parmi nous une génération prosaïque et positive pour laquelle le *Moi* est l'univers; les affaires, le seul ressort de l'activité; la science appliquée, utilitaire, le dernier mot de la culture; le

bien-être et le plaisir, la chose suprê de la vie.

Je ne puis me résigner à ces perspectives désolées, ni croire à la persistance sans fin de l'erreur et du mal. Dans la religion comme dans la politique, dans la pratique et dans la théorie, leur règne est limité. Il peut quelquefois mesurer des siècles : le paganisme, le mahométisme, les hérésies et les schismes le prouvent; mais, un jour ou l'autre, ce règne prend fin. Les institutions dans lesquelles l'erreur s'incarne vieillissent : le vrai, seul, a le privilège de la jeunesse et de l'éternité.

Ces convictions nous raffermissent et nous consolent dans notre vie éphémère, nous qui mourons trop tôt et qui, aux prises avec le mal, témoins de son triomphe, n'assistons pas à sa défaite.

On comprendrait mal son devoir, cependant, si l'on s'endormait sur cette lointaine espérance. Il faut encore avoir le courage de dire

ce qui est à faire, — quand on n'a à son service que la plume ou la parole, — et il faut avoir l'énergie de l'accomplir envers et contre tout, — lorsqu'on a l'autorité et le pouvoir.

XXI

Le patriotisme, âme des peuples. — Ce qu'il est en Allemagne. — Il subsiste malgré la division religieuse. — L'État du Würtemberg. — Le patriotisme et les *Lois de Mai*. — Le but du patriotisme : l'unité allemande. — La conscience de la destinée nationale : elle cause la grandeur des peuples, elle explique leur histoire, elle constitue l'esprit national. — L'esprit national en Allemagne. — Premier élément : le militarisme ; deuxième élément : l'intérêt exclusif. — Les foyers où se forme l'esprit national : l'école ; l'université ; l'armée ; les associations ; les fêtes patriotiques.

Le patriotisme est plus qu'une passion, plus qu'une vertu, c'est l'âme même d'un peuple.

Lorsque cette âme est en vitalité pleine,

les peuples grandissent. Souffre-t-elle ou s'étiole-t-elle? ils sont frappés. C'est la mort qui vient : on pourrait prédire l'heure.

Pourquoi, dans certaines nations, le patriotisme s'énerve et s'égare; comment le guérir et le raviver: il n'est pas un Français aujourd'hui qui ne se préoccupe de tels problèmes, et ne les médite avec une angoisse poignante.

Lorsqu'on s'éloigne de la patrie, pour voir vivre d'autres peuples, ces problèmes deviennent plus émouvants encore. Pendant tout mon séjour en Allemagne, je n'ai cessé de rechercher l'état vrai du patriotisme, chez nos voisins, convaincu que je ne me ferais une idée exacte de la vie nationale qu'à la condition de surprendre leur âme même.

Le premier effet du patriotisme, dans un peuple, c'est son unité morale.

Le patriotisme doit nous apprendre à nous préférer, selon la justice, à l'étranger quel,

qu'il soit, à mettre la patrie au-dessus de nous-mêmes et à tout sacrifier, pour qu'elle devienne forte, prospère, glorieuse.

Lorsqu'à Rome les consuls et les généraux, les triumvirs et les duumvirs consacraient leur génie à saisir le pouvoir, ils plaçaient assurément la République au-dessus de tout; mais ils se plaçaient eux-mêmes au-dessus de la République; et la République est morte, non pour avoir manqué d'individus, mais pour n'avoir plus rencontré d'hommes capables de s'oublier et de se sacrifier à son service.

J'ai moins été frappé, en Allemagne, de l'orgueil épais avec lequel le Germain se vante d'appartenir à la première race et au premier peuple du monde, que de l'abnégation avec laquelle il se dévoue à la gloire et au développement de la patrie allemande.

Dieu sait pourtant si cette rude mère exige de ses fils de cruels sacrifices! Le plus terrible est sans contredit le service militaire sans exception. — Beaucoup d'Allemands émigrent pour y

échapper. Soit! J'aime mieux ces émigrants qui fuient la maison maternelle que ces insurgés qui, dans d'autres pays, y demeurent, fomentant les divisions et les haines. En se retirant, on n'accuse que sa propre lâcheté, et l'on peut emporter avec soi le respect du foyer; en y restant, révolté, on est toujours, dans la patrie, un élément de discorde et de dissolution. C'est là qu'il faut appliquer le fameux dilemme : se soumettre ou se démettre.

Je me trouvais à Rottweil, en Würtemberg, au mois de septembre 1882, dans une famille de bourgeois.

C'était l'époque des manœuvres d'automne.

Un régiment de cavalerie badoise passait par la petite ville, où il devait se reposer un jour. Un cavalier vint prendre gîte dans la famille même où j'habitais. Rien de plus simple, de plus respectueux, de plus cordial que l'hospitalité qu'il y reçut. On lui avait préparé, comme à l'enfant du foyer, l'eau fraîche et le

linge blanc — ce qui ne laissa pas que de me surprendre dans un pays où ne fleurit pas toujours le luxe de la propreté, — et il s'assit à la table de famille, comme l'un des fils.

J'observai le soldat et les hôtes.

Pas un mot, pas un signe de mécontentement de la part des hôtes. Nulle plainte sur les lèvres du soldat. Arrivé sous une pluie battante, il nous dit, de l'air le plus naturel, qu'il n'avait rien mangé depuis vingt heures. Il fit seulement observer qu'étant cavalier, cela ne tirait pas à conséquence.

— « Les cavaliers, disait-il, mangent deux fois moins que le fantassin. Il n'est pas rare que dans les manœuvres nous ne touchions rien avant deux heures de l'après-midi. Le fantassin n'a qu'à songer à lui; chez nous, le cheval d'abord... »

Ce simple fait emprunté à la vie vulgaire ne saurait être sans intérêt pour l'observateur.

Ce qui m'a le plus donné à réfléchir, en Alle-

magne, c'est la persistance d'un patriotisme ardent, malgré la division religieuse.

Je m étais souvent demandé, théoriquement, si un pays partagé en croyances opposées pouvait conserver intact son patriotisme : le petit État du Würtemberg, composé de catholiques et de protestants, m'a prouvé que cela était possible. Comme cette Souabe est tranquille et patriarcale ! A Tübingen, les deux facultés de théologie, catholique et protestante, vivent en paix côte à côte ; les habitants sont en rapport de vraie fraternité. J'interrogeais un brave Würtembergeois sur les difficultés que pouvait faire naître la diversité des croyances. « — Il n'en existe aucune, me dit-il, nous sommes tous les fils de la patrie allemande. En voulez-vous la preuve? Les catholiques, il y a quelques années, n'avaient pas d'église : ils ont quêté dans le monde entier afin de recueillir les fonds nécessaires ; les protestants ont donné. Aujourd'hui les protestants réparent leur temple, notre ancienne

église : ils quêtent à leur tour ; nous leur donnons, comme ils ont donné. »

Ce n'était là ni indifférence ni faiblesse ; mais plutôt la pratique d'une tolérance sage et d'un respect fraternel des croyances.

Que deviendrait ce petit royaume tranquille, si les protestants n'usaient du pouvoir que dans le but d'opprimer les catholiques, si les catholiques, devenant une minorité turbulente, ne songeaient qu'à saisir le pouvoir pour proscrire les dissidents, et si les francs-maçons militants organisaient quelque ligue de l'enseignement pour combattre, comme une superstition, la foi des chrétiens?

Ce serait le règne de la discorde et la mort du patriotisme.

Un phénomène extraordinaire s'est manifesté, en Prusse, à propos des fameuses *Lois de Mai*. La persécution qui a sévi si rudement sur les catholiques, en frappant sans merci leurs chefs, n'a pas atteint leur patriotisme. Ils sont

restés Allemands, Allemands jusqu'à l'âpreté; et j'ai cru observer, en diverses circonstances, que les catholiques allemands nourrissaient contre la France une plus violente animosité. A quoi tenait-elle? Évidemment, à l'attitude antireligieuse et intolérante que le gouvernement de notre pays s'obstine à garder et dont il se fait, parmi tous les peuples, une triste vanité.

On sent du reste que tous, en Allemagne, rois et empereurs, chancelier et ministres, hommes de guerre et hommes de lettres, étudiants et ouvriers, tous ne songent qu'à travailler à la patrie allemande. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : la patrie avant tout; sa richesse avant tout; sa primauté avant tout. Leur patriotisme est au-dessus de la discussion. On ne s'en prévaut point comme d'un titre de gloire. Aucun Allemand, que je sache, n'est suspect de nourrir ses ambitions avec la fortune ou le sang du pays.

Cette vertu sociale n'est point chez eux

un sentiment vague, c'est une force en mouvement vers un but grandiose et précis. Un tel but ne laisse indifférent personne, il ne choque aucune croyance; il demande le sacrifice de certains particularismes, l'abdication de l'autonomie militaire et douanière de plusieurs petits États; mais il attire par sa lumière et sa puissance magnétique, sans distinction de foi et de race, tous les Germains.

Voilà où est la grande unité allemande.

Une énergie attractive pousse les Allemands les uns vers les autres et travaille lentement à agglomérer autour d'un même sceptre, sous une même constitution, dans les mêmes intérêts, États, peuples, races de langue allemande. Comme la féodalité, en France, s'est peu à peu transformée en monarchie par l'ascendant que sut conquérir le plus puissant des seigneurs, la Confédération germanique a été métamorphosée en empire par la prééminence que la Prusse a su acquérir à force de persévérance, d'habileté, d'intelligence politique et de violence.

Cette aspiration vers l'unité remue au plus profond la conscience populaire. Elle est le nerf du patriotisme.

Nulle vie nationale n'est possible pour un peuple, s'il ne s'éprend, un jour, de quelque grand idéal à poursuivre.

Pourquoi l'Angleterre est-elle si vivace, si puissante?

— Elle veut la colonisation du monde et l'empire des mers.

Pourquoi la Russie elle-même, malgré tant de causes de ruine, marche-t-elle vers un si grand avenir?

— Elle rêve l'unité d'une race vigoureuse, les Slaves.

Pourquoi l'Italie a-t-elle grandi jusqu'à la taille d'un royaume de premier ordre, malgré la révolution qui gronde en elle?

— Elle a la passion de son unité

Pourquoi la grande République d'outre-mer, l'Amérique, étonne-t-elle l'ancien monde par une activité indomptable?

— Elle a tout un continent à remplir et à féconder.

Pourquoi l'Autriche, malgré l'autorité de ses traditions, est-elle si inquiète, si incertaine de son avenir?

— Un grand but lui manque. Elle a perdu l'hégémonie de l'Allemagne, et elle hésite à devenir une puissance orientale.

Pourquoi l'Espagne se débat-elle vainement dans des convulsions intestines?

— Elle n'a plus une conscience nette de son rôle, comme peuple, dans le concert européen.

Pourquoi la France est-elle livrée aux agitations sans fin?

— Sans doute il faut l'attribuer en partie aux transformations politiques, sociales et religieuses dont elle est le théâtre ardent; mais plus encore à l'absence d'un grand but national qui rallierait dans l'unité tous les Français, quels que pussent être la diversité de leurs opinions et l'antagonisme de leurs intérêts.

L'hégémonie dans la fédération des puis-

sances européennes a été ravie à la France avec l'intégrité de son territoire : depuis lors, son activité turbulente se dépense follement, à l'intérieur, en luttes de partis et de sectes. La volonté de reconquérir nos provinces n'a pu prévaloir contre nos discordes ; et nous consumons le meilleur de nos forces à nous entre-déchirer.

Je n'oublierai jamais mes indignations et mon angoisse en lisant, en Allemagne, les journaux de France. J'ai trouvé souvent dans les colonnes de certaine presse plus d'injures contre mon pays que dans les volumineuses gazettes berlinoises prises ensemble.

Le véritable esprit national dans les peuples se développe sous l'influence d'une destinée grandement comprise. Il n'est, en effet, que l'esprit primitif de la race, modifié dans ses idées, ses volontés, ses passions, ses entraînements et ses mœurs, selon les exigences du but à atteindre.

Supprimez ce but : l'esprit national ne se conçoit pas, et l'histoire des peuples reste une énigme. La puissance ou la souplesse avec laquelle ils ont su accommoder leur tempérament à leur destinée est le secret de leurs succès et de leurs revers. Les vaincus sont ceux qui, souvent, à l'insu du grand nombre, ayant cessé d'être en harmonie profonde avec leur fin providentielle, ont vu décliner leur esprit national; les vainqueurs, au contraire, ceux où il est resté puissant. Si la vertu d'un homme consiste à se façonner selon l'éternelle loi morale, la vertu d'un peuple est d'être, selon cette même loi, en conformité pleine avec le rôle qu'il ambitionne.

Tant que le fatalisme religieux livre les masses arabes aux mains de leurs prophètes, et que l'esprit guerrier les arme d'un glaive irrésistible, les masses arabes sont un peuple puissant; elles entrent même dans une civilisation qui n'est pas sans grandeur. Mais lorsque l'esprit militaire déchoit, lorsque le fatalisme tombe, cette civilisation énervée s'effondre.

Pourquoi l'empire ottoman est-il frappé à mort et se décompose-t-il dans l'impuissance et la senilité? Les races, les hommes, la vigueur du sang lui manquent-ils? Non. Il a ses fiers montagnards de l'Anatolie, ses robustes Arméniens, ses Arabes indomptés. Mais nulle tête ne semble assez vaste pour concevoir un nouveau et grand rôle, aucune âme assez chaude pour communiquer l'enthousiasme et commander la victoire. C'est un corps qui n'a plus d'âme, qui n'en peut plus avoir; le cadavre est voué à devenir la pâture des grands vautours et des aigles.

Il faut reconnaître à l'Allemagne le mérite d'avoir su, depuis un siècle, donner un essor libre et puissant à son esprit national. Là est le secret de sa fortune.

L'unité allemande ne pouvait se réaliser sans la force; elle impliquait de la part de la Prusse cette politique de ruse et d'audace qui consistait à préparer savamment des conflits, à se donner

les apparences de l'offensé, et à jouer l'avenir sur un coup de dés de la victoire.

L'humanité suit un chemin de sang. Le meurtre et la violence se mêlent à tout : à l'évolution des peuples, à l'expansion des races, à la fondation des religions comme des empires.

De là, en Allemagne, ce militarisme dont nous avons décrit la formidable puissance. Il fait partie de l'esprit national ; il en est même l'élément prédominant. Il a été poussé si loin que l'Allemagne n'est plus qu'un vaste camp retranché. Tout Germain est soldat par le seul fait qu'il est un homme, un enfant mâle et adulte de la patrie allemande.

Mais, que de crimes, de passions, d'injustices, d'hypocrisies, de ruines, sous la rubrique éclatante de la grandeur de la patrie !

Une amère vengeance provoquée par les victoires de Napoléon Ier a couvé comme un germe; l'esprit national, dans les sables du Brandebourg. Des guerres formidables l'ont arrosé et fait grandir; et aujourd'hui l'inexo-

rable destin pousse l'Allemagne à de nouvelles luttes plus sanglantes.

Le but n'est pas atteint : l'unité de la patrie allemande n'est que relative. Le *Pangermanisme* ne se contente pas de l'empire de l'Allemagne du Nord, il veut tous les Germains, sans exception.

Qui oserait croire qu'une politique pacifique pourra réaliser cette unité colossale? Qui ne voit l'Autriche invinciblement poussée au Midi, refoulée à l'Est vers les Balkans et pour ainsi dire chassée de l'Allemagne? Qui ne voit la Russie entraînée à recueillir tous les Slaves d'Europe et condamnée à un conflit inévitable avec la politique allemande, le jour où les Turcs seront chassés d'Europe, et passeront le Bosphore?

Le temple de Janus n'est pas à la veille de se fermer dans le monde moderne ; l'ère des grands combats semble s'ouvrir plus menaçante que jamais. Je souhaite que dans ce croisement des grands glaives, mon pays n'ait perdu ni la

vigueur de son bras ni la sainte passion de la justice.

Bien que le désintéressement soit plus commun parmi les individus que parmi les nations, il y a une honnêteté et une morale pour celles-ci comme pour ceux-là. L'histoire d'un peuple n'est pas nécessairement un tissu de crimes et l'esprit national une force désordonnée. De tous les peuples du monde, la France est peut-être le seul qui ait su, à de certaines heures solennelles, honorer son esprit national par la justice et le dévouement. Certains pays ont trouvé le dernier mot de leur gloire dans la lutte pour l'indépendance; la nation française a su verser le sang de ses fils pour le triomphe de la vérité et l'indépendance de nations amies.

L'intérêt, l'intérêt personnel, l'intérêt exclusif : voilà ce qui règle la force militaire dont l'Allemagne a fait le premier élément de son esprit national.

Je n'ai jamais pu surprendre chez les Allemands d'aujourd'hui, même à l'âge le plus ouvert aux idées chevaleresques, un élan qui dépassât l'horizon de la patrie allemande. Ce but enserre le Germain tout entier. L'intérêt est sa loi souveraine. Ses grands hommes d'État ne sont que des utilitaires de génie. Leur politique égoïste, plus avide de profit que de gloire, n'a jamais soulevé, dans le pays qui en accepte les oracles passivement et en aveugle, la moindre réprobation.

Ils se font des alliés, ils ne se font pas d'amis. Ceux qu'ils enchaînent ne se laissent captiver que par l'intérêt ou la peur, toujours soucieux de l'avenir qui les attend. Comment ne pas craindre, lorsqu'on est à la merci de puissances que la justice n'inspire pas, et lorsque la force égoïste règne en souveraine?

Tant que l'Allemagne grandira sous l'impulsion d'un tel esprit, l'Europe entière seia sur le pied de guerre. On parlera de paix; mais les arsenaux, de toutes parts, seront en activité

et les nations, livrées à la loi du plus fort, seront occupées surtout à se menacer et à se tenir en échec.

La Prusse, maîtresse de l'Allemagne, l'Allemagne armée, prépondérante en Europe, c'est le militarisme universel, le règne de la peur, de la force et de l'intérêt.

J'ai essayé maintes fois de découvrir chez l'Allemand une sympathie quelconque pour d'autres nations : je n'y ai pas réussi.

L'esprit national d'outre-Rhin ne franchit pas les frontières de la patrie. On ne voit pas l'Allemand s'engouer d'un autre peuple, vivant de ses idées et de ses coutumes, de sa science et de son industrie. Toujours exclusif et positif, il s'approprie en silence, à force de travail et d'application, ce qui lui paraît utile : et il faut voir dans ce procédé familier au génie allemand un nouveau trait de l'esprit national.

En aucun pays d'Europe on ne cultive avec plus de soin et de suite cet esprit, âme de la

patrie. Nulle part on ne s'applique avec une sagacité plus persévérante et une conscience plus nette du but à saisir à cette pédagogie sociale et patriotique.

Elle commence dès l'école.

Une femme d'esprit avec laquelle je causais, à Göttingen, de l'injuste annexion de l'Alsace et de la Lorraine, me regardait d'un air surpris, et, tout en s'expliquant les révoltes de mon patriotisme froissé, elle semblait ne rien comprendre aux indignations de ma conscience d'homme juste. — « Mais, disait-elle, nous étions depuis notre enfance formés à cette idée, non pas de l'annexion, mais du retour de l'Alsace à la mère-patrie. Les Alsaciens sont des Allemands. »

Évidemment, elle avait chanté la chanson patriotique :

> *La patrie s'étend non seulement jusqu'au Rhin*
> *Où fleurit la vigne,*
> *Mais aussi loin que la langue allemande résonne,*
> *Et qu'elle chante, sous le ciel, ses hymnes à Dieu*[1].

1. *Allgemeines deutsches Commersbuch.* Das deutsche Vaterland, par Ernst-Moritz Arndt.

C'est à l'aide de cette action insensible sur le cœur, la mémoire et les premiers rêves de l'enfant, que l'esprit national se façonne.

A mesure que l'enfant grandit, et qu'il passe de l'école au gymnase, du gymnase aux universités, l'action devient plus intense; et elle atteint dans l'université son énergie totale.

Plus j'ai étudié l'*Alma Mater,* plus j'ai acquis la conviction qu'elle était, entre toutes les institutions de l'empire, celle qui contribuait avec une efficacité sans rivale à faire la patrie allemande. Si l'école fait le soldat, l'université façonne les chefs. Là, on exerce le bras; ici, la tête. Le jeune homme, à l'université, prend conscience du génie de sa race, entre en communion avec les poètes, les savants, les penseurs et toutes les individualités puissantes qui sont la personnification la plus haute de la patrie. Il se nourrit de l'histoire de ses aïeux, et recueille avec enthousiasme des lèvres de ses maîtres la prophétie des destinées glorieuses

de sa race et de son peuple : c'est là que vit palpite, grandit, se relève l'âme de l'Allemagne.

On l'a bien vu en 1813.

Lorsque Napoléon Ier parcourait l'Europe en victorieux et promenait en Allemagne ses armées foudroyantes, enchaînant les princes de la Confédération du Rhin à son audacieuse fortune, quelle force arracha ces princes à la fascination et à l'oppression de l'empereur? Le patriotisme surexcité dans les universités par la parole irrésistible et embrasée des maîtres.

Fichte terminait ainsi une leçon sur le devoir : « Le cours sera suspendu jusqu'à la fin de la campagne. Nous le reprendrons dans notre patrie devenue libre, ou... nous serons morts pour reconquérir sa liberté ! »

Le *nationalisme* enveloppe, pénètre, inspire toutes les doctrines enseignées dans les facultés diverses : théologie, droit, médecine, philo-

sophie, philologie, littérature, histoire, géographie, sciences de la nature. Toutes sont marquées de l'estampille allemande.

Les auteurs, les maîtres, les génies étrangers n'interviennent qu'en forme d'appendice et dans leur relation avec les génies, les auteurs et les maîtres de l'Allemagne : ils ne servent que d'aliment à ce goût d'érudition si vif au delà du Rhin. Ils ne font aucune empreinte sur les intelligences. Les Allemands apprennent les choses de l'étranger ; ils les imitent même : ils ne se les assimilent point. Le Français, plus souple, plus impressionnable, absorbe au contraire avec une singulière aisance l'élément étranger. Voilà pourquoi l'éducation nationale est plus difficile et délicate en France qu'en Allemagne. Que de jeunes Français s'enthousiasment pour un Kant, un Schopenhauer, un Hegel même, en philosophie, pour un Gœthe, un Schiller ou un Lessing, en littérature ! Je n'ai jamais rencontré un jeune Allemand épris de Descartes ou de Mallebranche, de Pascal ou de Bossuet. Beaucoup, il

est vrai, se plaisent à lire le vieux français : ce n'est qu'un trésor de plus dans les richesses de leur érudition.

Grâce à cette disposition naturelle, et à ce *germanisme* de l'éducation, le jeune Allemand sort des écoles un vrai, un pur Germain.

Une fois entré dans la vie publique, la patrie ne craint pas de le voir lui échapper. Elle l'incorpore dans la démocratique organisation de son inexorable militarisme.

L'Allemand sait que le sang qui coule dans ses veines est à la patrie, et qu'à toute heure la patrie peut lui demander de le verser pour elle.

Les associations jouent un grand rôle dans la culture et la conservation de l'esprit national. Elles sont innombrables en Allemagne. Sans parler de celles des étudiants qui forment la grande fraternité de tous les lettrés du pays, il y a en outre les associations musicales, celles des anciens soldats, les sociétés de tir, les

sociétés de gymnase. Ces dernières comprennent dix-huit cercles, et forment la grande *deutsche Turnerschaft* à laquelle sont incorporés plus de 200,000 gymnastes.

La musique, dont le rôle est universel en Allemagne, traduit partout dans ces sociétés l'amour de la patrie ; et, en lui donnant une expression harmonieuse, elle le ravive et l'exalte.

La peinture nationale n'est point négligée non plus.

J'ai été frappé, à Berlin, de l'importance patriotique du musée créé depuis sept ans et dont la fondation remonte au 2 mars 1876. Il s'appelle la Galerie nationale. L'entrée en est gratuite. Pas un provincial du Brandebourg ou de la Poméranie qui ne vienne voir là les tableaux de ses peintres. Naturellement, le genre bataille domine. Ce n'est partout que scènes des combats livrés par la Prusse depuis 1864.

Les dragons français, avec leurs casques et

la queue de crin, y jouent le grand rôle... de vaincu, bien entendu.

L'art des peintres est encore jeune; on y cherche les chefs-d'œuvre; mais l'amour du pays, le patriotisme dans son âpre exclusivisme et avec ses airs guerriers semble avoir tenu tous les pinceaux.

J'observai les visiteurs, plus que je n'admirai les artistes. La plupart étaient des paysans et des gens de province. Avec quelle naïveté ils se pâmaient devant ces batailles d'un art douteux! C'est ainsi que le peuple s'instruit : donnez-lui des images, des toiles vivantes où il retrouve l'auréole de ses chefs victorieux. Un grand peintre national est un maître d'école sublime. Les tableaux sont un livre où ceux-là mêmes qui n'ont pas appris peuvent lire : ils perpétuent, sous une forme émouvante et populaire, les héros, les vaillants qui ont su vaincre.

Une idée de haute éducation nationale et de sagace politique a présidé au choix de la col-

lection prussienne. Pas un tableau qui puisse choquer la naïveté ou l'innocence du peuple ; pas un qui n'ait pour effet de graver dans sa conscience la grandeur et l'amour de la patrie.

Il faut ajouter encore, comme moyen d'éducation patriotique, en Allemagne, les fêtes nationales : l'anniversaire de la naissance de l'empereur, des rois, des princes, et celui des grandes victoires.

Ces fêtes mettent en joyeuseté la population entière. Elles n'entendent aucune voix, aucun cri discordant. Celles dont j'ai été le témoin, et quelquefois le témoin attristé, respiraient un amour ardent du pays.

J'ai encore présent à l'esprit l'anniversaire de Sedan à Augsbourg : les oriflammes flottant à toutes les fenêtres, le peuple endimanché, partout la musique et les concerts, sur la place de l'Église, le monument funèbre élevé aux soldats tués pendant la guerre de 1870, disparais-

sant sous les couronnes, les lauriers et les immortelles. — Comme ces gens-là aiment leur patrie ! me disais-je, l'âme bouleversée.

Ainsi se conserve et grandit le patriotisme allemand, enveloppant toutes choses, animant toutes les institutions, rapprochant dans l'unité tous les fils de race germaine.

A nous de le connaître ; à nous d'aviser.

XXII

Devoirs des peuples, conditions de leur vie nationale. — Devoirs de la France : la vigilance, la force. — Militarisme et esprit militaire. — L'unité nationale. — Moyens d'atténuer nos divisions : premier moyen, la liberté. — Lois libérales, mœurs libérales, gouvernement libéral. — Religion, condition de liberté. — Deuxième moyen : pacification religieuse. — Rôle international de la France, la première-née des nations libres. — Allemagne et France.

Les nations, comme les individus, ont leurs devoirs ; car s'il y a une conscience individuelle, il y a aussi une conscience nationale.

A de certaines heures, les devoirs deviennent pressants : leur accomplissement est pour les

peuples une question de vie ou de mort. Le plus grand malheur est moins peut-être de les violer que de les ignorer. La violation conduit à des désastres qui réveillent, à coups de foudre, les consciences endormies ; les peuples alors, épouvantés, peuvent se repentir et se sauver. Mais l'ignorance cause les mêmes ruines, les nations dépérissent sans que la conscience ait poussé un cri : elles meurent et ne savent pas pourquoi.

Or il est impossible à un Français de regarder vivre les nations voisines, l'Allemagne surtout, de suivre même de loin le mouvement des peuples d'Europe, le jeu de leurs ambitions et de leurs intérêts, sans éprouver un tressaillement, comme si un vague danger nous menaçait, et sans prendre une certaine conscience de nos devoirs patriotiques.

La France a, en effet, des devoirs patriotiques urgents. Au milieu de tous les peuples européens en agitation, elle a son rôle à remplir; dans le tourbillon orageux des

grandes agglomérations, quelles que soient les vicissitudes de leurs destinées, elle a sa place à tenir.

Nul n'a le droit dans le pays, ni gouvernants ni gouvernés, de se soustraire à ces devoirs sacrés, sans forfaiture.

Qu'il me soit permis, en terminant ces pages, après avoir vécu loin de la patrie, de dire comment je comprends les devoirs d'un mâle et vigilant patriotisme.

Avant tout, veillons, et soyons forts. La loi de conservation le demande.

Quelque sympathie que notre peuple inspire à d'autres, à quelque reconnaissance qu'il puisse prétendre, il ne doit compter ni sur la reconnaissance ni sur la sympathie. De tels sentiments sont nobles, mais fragiles, en politique surtout, où l'intérêt parle le premier et le dernier.

Et puis, il ne faut pas l'oublier, l'Allemagne nous craint, nous jalouse, nous hait.

Elle nous craint, parce que, victorieuse, elle

nous a mortellement blessés, en nous mutilant

Elle nous jalouse, parce qu'elle voit en nous les seuls rivaux redoutables, et que si on peut vaincre la France endormie et amoindrie, on peut tout redouter de la France debout et résolue.

Elle nous hait, parce que, dans l'exécution de son programme, le *Pangermanisme* rencontrera fatalement la France plus hostile encore à ses rêves que la Russie.

Si de tels sentiments devaient rester à l'état platonique, nous pourrions les dédaigner; mais ils se traduisent par des faits publics et par tout un plan dont le dernier mot est notre isolement, notre amoindrissement, notre morcellement peut-être. Tout ce que la crainte, la jalousie, la haine peuvent inspirer à une race qui veille avec âpreté à ses intérêts, et qui n'est pas suspecte de dévouement chevaleresque, la politique allemande le pratique envers la France.

La vigilance et la force sont donc pour nous un patriotique devoir. Le culte de la justice est

une chose divine : honneur aux grands pays qui gardent ce feu sacré; mais la justice a besoin d'un bras énergique pour défendre et pour frapper, pour sauver et pour venger.

Veiller et s'armer quand on se sait menacé sont des actes d'instinct. Les peuples y obéissent comme les individus. Ainsi s'explique le travail poursuivi, depuis douze ans, dans notre pays, pour accroître nos forces militaires, et tenir la patrie prête à toute éventualité. Quelle énergie ne doit pas avoir l'instinct national! Jamais peut-être l'esprit militaire ne fut plus attiédi parmi nous; et jamais nous n'avons compté plus de soldats. Mais ce qui fait la puissance des armées, c'est moins le nombre que la valeur et, malgré nos lois de militarisme absolu, nous trahirions notre pays, si nous laissions déchoir le grand art de la guerre, et si, égarés par de vaines utopies, nous oubliions le rôle divin de la force dans cette terre où la justice a besoin d'un bouclier.

Nous sommes nés chevaliers. Il ne nous sied pas de dépouiller notre cuirasse ni de raccourcir notre épée. « Vous êtes nés classiques, nous disait le clairvoyant et sceptique Henri Heine, — un des rares Germains qui aient compris et aimé la France, — vous connaissez votre Olympe. Parmi les joyeuses divinités qui s'y régalent de nectar et d'ambroisie, vous voyez une déesse qui, au milieu de ces doux loisirs, conserve néanmoins toujours une cuirasse, le casque en tête et la lance à la main.

» C'est la déesse de la Sagesse[1]. »

Mais nous aurions beau multiplier nos soldats, cultiver l'esprit militaire, nous ne serons forts que si nous arrivons à être unis dans un même esprit national.

Or telle est la loi de l'unité : de même que la conscience d'un but personnel est la condition première qui, concentrant tous les efforts, toutes les facultés, toutes les énergies de l'indi-

1. *De l'Allemagne.*

vidu, en fait un être puissant, de même la conscience d'un but national est de première nécessité pour créer l'unité dans une nation, et la rendre forte, invincible.

La conscience d'un tel but, à l'heure actuelle, paraît échapper au pays.

Ce qui l'absorbe, ce sont les problèmes d'organisation intérieure : problèmes douloureux dont la solution est toujours attendue, problèmes qui tiennent les esprits en suspens et en luttes sans trêve.

Les uns s'irritent contre la démocratie et contre le suffrage universel, sa conséquence forcée; les autres acclament la démocratie et le suffrage universel. Les uns, en majorité, sont pour la forme républicaine ; les autres regrettent la monarchie et appellent mélancoliquement son retour. Les uns veulent diminuer, circonscrire, détruire peut-être l'influence religieuse dans le pays; les autres veulent la maintenir. Les uns tiennent pour le Concordat; les autres pour la séparation de l'Église et de l'État.

Les uns aspirent à la paix politique et religieuse; les autres, impatients de voir triompher leur parti, éternisent la guerre. Les uns, désespérés, parlent de la fin de la France, *finis Galliæ!* les autres, confiants quand même, espèrent tout d'un pays qui a résisté aux plus redoutables épreuves.

Telles sont les divisions dans lesquelles, depuis un siècle, se débat la France, avec l'ardeur et la fougue qui caractérisent notre race impétueuse.

Aussi longtemps que la patrie sera déchirée, il faudra se résigner à la voir inquiète, tourmentée, impuissante. Elle manquera de la concentration nécessaire à la vitalité d'un peuple. A l'heure de l'apaisement, notre pays pourra reprendre foi en lui et marcher vers l'accomplissement de ses destinées.

Le plus urgent des devoirs patriotiques serait, dès lors, de travailler à l'atténuation des causes de nos guerres intestines.

Je ne vois qu'un moyen pour amener la paix dans les esprits et préparer la solution des problèmes auxquels l'opinion publique est appliquée : la liberté.

Mais la liberté n'ayant de puissance qu'à la condition d'être inscrite dans les lois, il faut des lois fortement et sagement libérales ; et les lois n'étant rien sans les mœurs, il faut des mœurs libérales. Et comme enfin les lois et les mœurs ont leur plus haute représentation dans le gourrvernement du pays, il faut au pays un gouvernement libéral. Si les lois font les mœurs, les mœurs raffermissent les lois ; mais les lois n'acquièrent toute leur autorité que dans les nations où les chefs donnent l'exemple et sont les premiers à pratiquer ce qu'ils commandent. Dans les vieilles monarchies, le peuple ressemble à son roi ; dans les sociétés démocratiques, la multitude ressemble à ses mandataires.

Un tel esprit de liberté n'est point de l'indifférence pour la vérité, encore moins l'abdica-

tion des convictions personnelles; il est plutôt le respect des adversaires et il implique même la foi la plus haute à la puissance intrinsèque de la vérité. Ce qui ne triomphe que par l'habileté humaine est toujours éphémère; ce qui ne s'appuie que sur les passions violentes est toujours condamné aux réactions imprévues; ce qui a pour base la conscience et la vérité est comme elles immuable.

Toutefois, je ne puis le taire, ce règne de la liberté ainsi comprise ne sera jamais possible, en France et en aucun peuple, sans la religion, et la religion n'aura toute son influence sur les individus que par le catholicisme.

Dans un pays indifférent, les sectaires ont beau jeu : bruyants et actifs, ils réussiront sans peine à opprimer cette masse inerte et sans idée qui n'est plus sensible qu'à ses intérêts. Dans un peuple irréligieux, le respect s'en va. Là où Dieu est injurié, comment l'homme serait-il

honoré? La religion n'est-elle pas la plus haute forme de la conscience? Quelle loi pourra être obéie dans une nation où la conscience n'est plus libre?

Ainsi, sans la religion, pas de liberté.

Que les impatients, ceux qu'irritent les misères, les abus dont la religion est victime, sachent attendre. Leurs colères sont inutiles contre ce que l'Esprit vivant de Dieu n'anime plus. Les violents ressemblent à des bûcherons abattant le chêne pour couper ses branches mortes.

La loi d'ailleurs, une loi équitable, peut contenir tous les récalcitrants; et il n'est pas un patriote, quels que soient ses croyances, ses convictions et son état, qui refuserait de s'y soumettre. La religion serait un motif de plus, car la soumission à Dieu implique la soumission aux lois.

C'est donc une haute obligation, pour un gouvernement qui voudrait être libéral, de montrer en quelle estime il tient, non pas toute

religion, — car la religion est susceptible de vérité et d'erreur, de fausseté même et de crime, — mais la religion vraie, celle qui a pour base ce spiritualisme dont notre philosophie française a donné au monde moderne la formule la plus précise, celle qui a trouvé dans le christianisme sa dernière expression, et dans le catholicisme sa plus parfaite organisation sociale

En agissant ainsi, il s'aliénerait sans doute plus d'un sectaire, mais il serait sûr de trouver dans l'âme du pays un écho puissant. Quel spiritualiste lui refuserait son adhésion? Et combien compterait-on en France d'esprits fermés qui ne répondent pas au nom de Dieu?

En dehors de là, c'est la chute du génie français, c'est le scepticisme, c'est l'intérêt et l'intérêt privé, comme loi dernière, c'est la raison positive aveuglée par les faits; c'est l'idéal voilé, l'idéal sans lequel aucun peuple ne saurait vivre.

Je m'étonne que des républicains intelligents n'aient pas songé à tenter cette experience,

qu'ils n'aient point compris que l'irréligion n'a jamais rien fondé : leur patriotisme n'a pas été plus fort que les vains systèmes dont il a subi le joug. S'ils eussent aimé leur pays davantage, leur cœur eût été plus clairvoyant que leur raison.

J'ose affirmer qu'avant dix ans la démocratie et la République eussent rallié les esprits dans l'unité et dans la paix, si leurs chefs avaient su donner à tous les croyants une satisfaction légitime, ouvrir dans l'âme des masses ces sources d'abnégation et de sacrifice, de consolation et d'espérance que le christianisme seul possède, et que nulle doctrine, nul système, ne remplaceront jamais.

Ceux-là seront de grands politiques qui pacifieront les consciences, et qui réussiraient à enseigner au pays cette simple chose : l'identité de la liberté et du respect.

Mais les nations modernes ne sont pas de simples tribus primitives et sauvages n'ayant entre

elles qu'un rapport de voisinage hostile ou ami ; elles sont les membres vivants d'une même civilisation qui a fini par embrasser l'humanité tout entière et qui voit au-dessus des petits intérêts particuliers le progrès général du monde dans la liberté, dans la justice et dans la vérité. Un pays est d'autant plus grand qu'il prend une meilleure part à cette tâche sublime, et qu'en travaillant à développer son esprit national, il coopère plus efficacement au progrès de l'humanité.

Il est des peuples égoïstes par tempérament et par volonté, il en est de généreux par vocation et par génie.

Nul pays n'a compris avec plus de clarté que le nôtre et poursuivi avec un enthousiasme plus ardent cet idéal qui domine l'évolution humaine. Depuis un siècle, malgré les révolutions du dedans, les guerres au dehors, il en a toujours été obsédé. La France est devenue le pays le plus démocratique, même sous un empire absolu; et aujourd'hui encore, en dépit des

divisions aggravées par la lutte des partis et la guerre religieuse, nulle part la liberté n'a suscité plus de passion. L'intérêt général reste toujours une des plus hautes visées de notre peuple. Il inspire nos savants et nos écrivains ; il tient sa place dans les combinaisons de nos hommes d'affaires et même de nos hommes d'État.

La France ne sait et ne peut vivre pour elle seule, elle veut encore vivre pour les autres.

C'est son honneur, d'être une nation humanitaire.

Cet honneur est pour elle une primauté que nulle nation, et l'Allemagne prussienne moins qu'aucun autre peuple, ne saurait nous ravir. Cet honneur résiste à tous les désastres. La France ne le porte pas seulement à la pointe de son épée victorieuse, il tient à son génie même, à ses qualités de race mélangée et croisée. Il semble que notre territoire ait été préparé de Dieu pour être un vase choisi, dans lequel l'humanité entière viendrait verser un peu du sang qui coule dans les veines

de ses principales races du Nord et du Midi, de l'Occident et de l'Orient. Il n'est pas jusqu'à notre langue, à la fois si claire, si ferme et si souple, — cette langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle, comme l'appelait Henri Heine, — qui n'accuse, elle aussi, la prédestination de notre peuple à son grand rôle humain[1]. Ce rôle est si profondément dans la conscience nationale qu'il arrive parfois jusqu'à nous faire perdre de vue notre vie propre, nos intérêts patriotiques. C'est l'écueil de toutes les natures généreuses. Que de fautes, que de prodigalités, dans notre politique d'Amérique, d'Asie et d'Europe en ce siècle même! Il n'est pas un peuple vivant, l'Allemagne comprise, qui n'ait fait, à son profit, l'épreuve de la générosité et de l'abnégation françaises.

Il ne faut pas cependant que l'idée de l'humanité éclipse l'idée de la patrie; comme il ne

1. Voir à l'Appendice I.

convient pas que l'amour de la patrie amoindrisse en nous le culte du foyer.

D'ailleurs, nous le répétons, l'intérêt national de la France est l'intérêt du monde entier. En travaillant pour elle, elle fait l'œuvre de tous.

Quelle victoire ne remporterait pas la France si, fidèle à l'esprit de justice et de liberté qui la remue, elle apparaissait, enfin, dans le monde moderne, comme la nation prédestinée qui a su briser pour jamais les jougs, les chaînes, le règne obstiné de la tyrannie.

Que ceux qui tressaillent à la pensée d'une telle gloire oublient leurs dissidences et se rapprochent; qu'ils dominent les minorités turbulentes et sectaires; qu'ils s'imposent au respect de tous par leur équité, leur largeur de vue et leur tolérance ; qu'ils règnent, enfin.

L'Allemagne a son orgueil national ; ayons le nôtre. Son épée épouvante ceux mêmes qu'elle protège ; que la nôtre rassure tout le monde, les faibles et les forts : l'épée du chevalier ne doit épouvanter que les oppresseurs.

Devenir une nation libre où l'individualité, garantie par les lois, jouisse de sa plus grande expansion ; être dans ce monde encore courbé sous tant de servitudes la première née des nations libres : voilà certes un idéal qui sied bien à notre peuple, lui qui a jeté le cri le plus poignant de la liberté, au point d'en ébranler la terre.

Lorsqu'on interroge la patrie, lorsqu'on l'examine dans sa vie morale et nationale, avec amour, comme le médecin, penché sur le malade, en fait l'auscultation, cherchant à découvrir les forces qui peuvent vaincre le mal, il est impossible de ne pas surprendre plus d'un signe de vitalité et d'avenir. L'espérance des vrais patriotes s'en empare, et ces signes deviennent le motif de viriles espérances.

Le premier symptôme de vie, c'est notre indomptable foi religieuse.

A travers tout ce qui a été tenté pour la réduire, et même pour l'anéantir, la foi résiste et s'enracine. La fausse science est loin d'avoir

éteint la forte race des croyants. On en retrouve encore partout des rejetons vigoureux : chez les laïques et chez les prêtres, parmi les ignorants et parmi les savants.

La croyance au Christ et en son Église est comme une forteresse investie et battue en brèche. Les travaux de défense humaine peuvent être çà et là démantelés, et les engins de la politique terrestre réduits à l'impuissance ; mais la citadelle est debout sur le roc divin, inébranlable. Les soldats ont vu leur nombre décroître, mais les cadres de l'armée se sont élargis ; et, dans la hiérarchie des chefs, on ne vit jamais unité plus inviolable. La science humaine, qui s'était mise au service de la foi, a vieilli ; mais la foi est restée jeune. Les privilèges politiques ont disparu, faisant place souvent à la persécution ; mais la foi sait vivre de liberté et, au besoin, d'épreuves.

Le premier trésor d'un peuple est sa croyance religieuse ; or la France montre une opiniâtreté sublime dans le courage que déploient

un grand nombre de patriotes pour la conserver dans son intégrité et son honneur.

L'Allemagne a vu surgir une nouvelle secte chrétienne : la France a gardé intacte l'unité de sa foi. La politique seule a pu diviser les chrétiens, et il y a tout à espérer de l'heure où, cette division écartée, ils se retrouveront dans l'harmonie qui a toujours préparé les victoires ; de l'heure où, mis en accord, ils sauront inspirer, par leur modération, leurs vertus et leur foi, la sympathie que l'opinion française n'a jamais refusée à tout ce qui est franc, légal, respectueux d'autrui, et désintéressé.

Le grand corps universitaire français, malgré ses lacunes, malgré ses défauts — nous avons eu le courage de les lui révéler au cours de ce travail — est resté, entre tous les corps enseignants des divers peuples, le plus spiritualiste.

Aucun n'a tenu plus haut, plus ferme, le drapeau de la forte raison. L'existence de Dieu,

la liberté et l'immortalité n'ont nulle part trouvé de défenseurs plus éloquents. Qu'un grand mouvement vers la foi resaisisse l'humanité: ce n'est point en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Amérique, c'est en France qu'on retrouverait la meilleure préparation évangélique. Les grands génies de la Grèce — Socrate, Aristote et Platon — retrouvent en France leur vraie postérité.

Tout peuple a ses passions nationales.

La France en a deux : la passion de l'égalité et la passion de la liberté.

Pourquoi leur refuserais-je une sympathie profonde?

A cause de leurs écarts et de leurs violences?

Elles gardent dans la grande masse du peuple français leur noblesse et leur générosité.

Que d'espérances ne contiennent pas ces forces vives, à la seule condition d'être tempérées les unes par les autres, et mieux gouvernées!

La passion démocratique deviendrait un des plus puissants stimulants de la civilisation mo-

derne si, moins âprement égalitaire, elle s'occupait plutôt à grandir, à fortifier les petits et les faibles qu'à diminuer les grands et les forts.

La passion de la liberté serait une des gloires de notre peuple, si elle était sous l'empire de la justice, toujours respectueuse du droit d'autrui, au lieu d'être la complaisante et lâche servante des mécontents qui ne savent pas obéir, et la menace perpétuelle des autorités qui ne savent pas commander.

La passion démocratique est d'essence égalitaire; livrée à ses instincts, sans contrepoids, elle va au nivellement, c'est-à-dire à la médiocrité. La passion libérale est son frein. La liberté est, au contraire, d'essence hiérarchique, puisque donnant un plein essor à toute individualité, elle lui ménage son rang vrai dans la grande vie nationale et sa vraie place dans la hiérarchie naturelle, fondée non sur des conventions arbitraires, mais sur le mérite et la vertu.

De telles passions sont la richesse morale d'un peuple.

Celui qu'aucune passion n'agite peut être calme et facile à tenir en main; mais ce calme est plutôt de l'inertie que de la paix : le signe d'une vie languissante, qu'une preuve de vitalité. Là où se remuent des énergies même violentes, on peut, en les coordonnant, compter sur de grands résultats; mais, lorsque tout est mou, quelles espérances concevoir?

Toute force, jusqu'à ce qu'elle soit disciplinée, est effrayante. Celles de la matière, la chaleur, la lumière, l'électricité, que de victimes n'ont-elles pas faites, avant d'avoir été maîtrisées! Les forces sociales sont plus terribles encore : le capital et le travail, la passion démocratique et la passion libérale, pour n'en point mentionner d'autres, ébranleront plus d'un siècle, plus d'un État, en attendant l'heure où elles auront trouvé leur équilibre.

— Il ne faut pas les maudire, gens de peu de foi, il faut les cultiver. Il ne faut pas douter d'elles, il faut avec courage les expérimenter,

et croire en leur vertu. Il ne faut pas mal augurer des peuples qui en ressentent les soubresauts, il faut se dévouer à eux, comme à ces enfants vigoureux dont l'indiscipline et les écarts de jeunesse prouvent la vitalité.

Il n'y a plus à regarder en arrière vers les temps finis où de telles passions ne s'étaient pas éveillées, pas plus qu'on ne regrette l'époque où les forces de la nature n'avaient pas dit leur nom. Le devoir est de préparer les temps nouveaux tels que, suivant le cours de l'évolution générale, les amène la Providence.

APPENDICES

APPENDICE A

La lettre d'Immatriculation.

QVOD FELIX FAVSTVMQVE SIT

AVSPICIIS ET AVCTORITATE

AVGVSTISSIMI AC POTENTISSIMI DOMINI

GVILELMI

IMPERATORIS GERMANICI
BORVSSORVM REGIS

RECTORE

ERNESTO CVRTIVS

PHILOSOPHIAE DOCTORE PROFESSORE P. O. CET.

vir iuvenis ornatissimus

Henricus Didon

Transgallus

Studiosus philosophiae

ta dextra iurisiurandi loco legibus magistratibusque academicis fidem, edientiam, reverentiam pollicitus, numero civium Vniversitatis Fridericae uilelmae Berolinensis legitime adscriptus est. Cuius rei testes hasce teras sigillo Vniversitatis munitas et Rectoris manu subscriptas accepit.

D. Berolini d. XX mens. Maji anni MDCCCLXXXII.

Curtius



APPENDICE B

Extrait du *Deutscher Universitäts-Kalender*. — 2e Ausgabe, Winter-Semester. 1882-83.

APPENDICE B

Extrait du *Deutscher Universitäts-Kalender*. — 2e Ausgabe, Winter-Semester. 1882-83.

STATISTIK DER

UNIVERSITÄTEN	Zahl der Lehrer (Winter-Semester 1882-83)					
	Ord. Professoren	Ausserordentliche Professoren	Honorar-Professoren Akademiker	Priv.-Doc., Repet., Suppl., Assist.	Sprach- u. Exercitienmeister.	Gesammtzahl.
I. Deutsches Reich.						
Berlin, Universität	68	71	9	87	6	241
Hochschule f. d. Wiss. des Judenthums.	4	—	—	—	—	4
Bonn	55	26	2	22	5	110
Poppelsdorf	7	11	—	—	—	18
Braunsberg	7	1	—	1	—	9
Breslau	55	29	2	30	7	123
Erlangen	36	8	1	12	5	62
Freiburg	35	9	—	15	5	64
Giessen	36	10	1	3	4	54
Göttingen	59	26	1	28	5	119
Greifswald	35	15	—	13	3	66
Halle	49	23	1	26	8	107
Hamburg	2	—	—	6	—	8
Heidelberg	44	31	3	21	10	109
Jena	31	20	9	8	5	73
Kiel	39	10	—	18	5	72
Königsberg	44	22	—	19	6	91
Leipzig	62	35	11	59	4	171
Marburg	47	12	—	15	4	78
München	72	8	6	51	4	141
Münster	17	8	—	5	3	33
Rostock	30	4	—	7	1	42
Strassburg	64	11	1	25	3	104
Tübingen	52	6	—	14	7	79
Würtzburg	39	6	—	21	2	68
II. Schweiz						
Basel	37	13	—	22	3	75
Bern, Universität	42	7	5	27	3	94
Bern, Thierarzneischule	3	2	—	—	—	5
Genf	57	1	—	19	—	77
Lauzanne	28	19	—	5	—	52
Zürich	37	11	—	42	—	90
III. Russ. Ostsee-Prov.						
Dorpat	42	2	—	19	10	73
IV. Oesterreich.-Ung.						
Czernowitz	22	7	—	5	—	34
Graz	46	17	—	34	4	101
Innsbruck	39	12	—	25	1	77
Krakau	35	16	—	28	1	80
Lemberg	29	6	—	17	3	55
Prag	70	26	—	47	7	150
Wien, Universität	80	55	2	127	8	272
Wien, ev.-theol. Facult.	6	—	—	—	—	6
Wien, Hchsch. f. Bdncult.	12	4	—	14	2	32
Budapest	61	12	—	64	6	143
Klausenburg	41	1	—	6	3	51

DEUTSCHEN UNIVERSITÄTEN

Zahl der Studirenden (Sommer-Semester 1882)							
Theologen. evange-lische.	Theologen. katho-lische.	Juristen. Ca-meral., Forst-beflissene.	Medicin., Chirurg., Pharmaceuten.	Philosoph., Philol., Mathematiker, etc.	Gesammtzahl der immatric Hörer.	Zum Besuch der Vorlesung. berechtigt.	Gesammtzahl
385	—	1063	653	1799	3900	1095	4995
—	—	—	—	?	?	?	?
96	61	299	486	419	1061	41	1102
—	—	—	—	88	88	—	88
—	?	—	—	?	?	?	?
108	129	327	352	616	1532	150	1682
278	—	69	141	102	575	—	575
—	44	230	295	152	721	45	766
59	—	118	111	147	435	23	478
174	—	191	153	565	1083	13	1096
105	—	57	344	153	659	11	670
389	—	143	193	652	1377	37	1414
—	—	—	—	?	?	?	?
46	—	386	207	283	922	18	940
101	—	116	125	228	570	32	602
66	—	47	126	142	381	18	399
126	—	152	205	380	863	13	876
574	—	723	502	1312	3111	55	3166
103	—	103	176	384	776	8	784
—	96	765	649	507	2017	32	2049
—	116	—	—	210	326	10	336
44	—	45	53	94	236	—	236
69	—	219	183	352	823	26	849
374	144	442	206	234	1400	14	1414
—	168	148	594	166	1076	15	1091
66	—	41	85	72	264	63	327
36	10	122	157	52	377	31	408
—	—	—	30	—	33	—	33
18	—	53	108	200	379	—	379
23	—	35	37	76	171	—	171
18	—	34	183	120	355	36	391
168	—	216	595	277	1256	21	1277
—	67	105	—	30	202	49	251
—	31	452	189	58	730	127	857
—	?	?	?	?	?	?	?
—	?	?	?	?	?	?	?
—	323	554	—	134	1011	?	1011
—	?	?	?	?	?	?	?
—	?	?	?	?	?	?	?
?	—	—	—	—	?	?	?
—	—	—	—	—	?	?	?
—	?	?	?	?	?	?	?
—		?	?	?	?	?	?

APPENDICE C

Voici, d'après un savant américain[1], l'état de la science en Allemagne, en Angleterre et en France :

Trois contrées se partagent actuellement la direction du mouvement scientifique; l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Les écrits scientifiques de chacun de ces pays ont leur caractère spécial et leurs qualités propres.

L'Allemagne dirige aujourd'hui le monde scientifique; au commencement de ce siècle, ce rôle était rempli par la France, mais l'influence allemande

1. Ceci est la traduction d'un article fait par un savant américain dans le journal *Science*.

est plus grande que l'a jamais été l'influence française.

Les étudiants qui allaient autrefois à Paris vont aujourd'hui en Allemagne : ils en reviennent imbus des doctrines allemandes, et n'ayant qu'un but, c'est d'imiter ces doctrines et de les propager.

C'est ainsi qu'elles ont été répandues par le monde et qu'elles ont été acceptées dans presque tous les pays d'Europe. Elles dominent en Suisse, en Russie, en Italie, en Pologne, en Belgique, en Angleterre et en Amérique. Leur influence est beaucoup moins sensible en France, en Espagne et en Portugal.

La Hollande et les pays scandinaves ont, dans ces dernières années, produit des travaux si importants, que leur développement a plutôt accompagné que suivi celui de l'Allemagne.

L'Allemand a des qualités qui lui sont propres: ses recherches ont un but élevé, bien fait pour plaire aux grandes intelligences; ses travaux portent la marque d'une œuvre toute professionnelle. Le savant allemand est surtout un chercheur. Il faut cela sous peine de déchéance, car sa position dans la science, il ne la doit qu'à ses recherches originales. Pour réussir, il doit avoir fait quelque découverte utile, et pour cela il doit connaître à fond tout ce qui a été fait. Bien plus, pour dépasser ses

égaux, il ne doit rien négliger, posséder toutes les méthodes, connaître tous les faits nouveaux, tous les perfectionnements. A de rares exceptions près, les travaux scientifiques allemands contiennent toujours quelque chose de nouveau et d'original : chaque article est un progrès scientifique, peu important peut-être, mais qui vient cependant augmenter nos connaissances. Veut-on un exemple frappant et caractéristique de cette perfection? L'Allemand, qui connaît à fond l'état de la science, a le sentiment très juste et très fin des problèmes qui sont à l'ordre du jour, des questions à résoudre, des découvertes à tenter, des lacunes à combler.

Il est donc à même de faire œuvre utile. Et l'on sait combien de travaux scientifiques sont perdus pour avoir été mal conduits.

Les écrits scientifiques allemands, remarquables par le sujet qu'ils traitent, pèchent généralement par le style et l'exposition. Malgré quelques admirables œuvres littéraires, les Allemands sont de médiocres écrivains, incapables, trop souvent, de rédiger un mémoire. La concision et la clarté sont des qualités importantes qui se peuvent acquérir à force de travail : mais presque toujours le savant allemand paraît faire peu de cas de la forme. Il est presque toujours diffus à l'excès et obscur.

Ce défaut se retrouve, à des degrés différents, chez

tous les écrivains scientifiques de l'Allemagne. Les uns se bornent à suivre un ordre illogique, d'autres, et non les moins estimables, en arrivent à la plus incroyable confusion. Enfin, curieuse et fréquente variété du même défaut, à ne consulter que l'en-tête des chapitres ou des paragraphes, l'ouvrage semble fort bien conduit: mais, dans chacun de ces chapitres, les matières sont confondues, comme si un copiste s'était amusé à disposer au hasard les documents, sous une rubrique quelconque, sans méthode et sans ordre.

On peut dire d'une façon générale que l'esprit allemand manque d'ordre et de netteté. Sans doute, il y a de remarquables exceptions. Les Allemands se croient des dispositions toutes particulières pour la philosophie; ils s'imaginent avoir des idées profondes sur tout. Il faut le dire, en cela, ils s'abusent, car leur esprit est plus mystique que profond, plus nuageux qu'étendu, et cependant le propre du philosophe est de penser clairement. C'est un fait digne de remarque, et cependant peu remarqué, que l'Allemagne n'a pas beaucoup contribué aux généralisations scientifiques. Elle n'a produit ni Linné, ni Darwin, ni Lyell, ni Lavoisier, ni Descartes, génies dont les conquêtes ont augmenté le domaine de la postérité, et cependant elle a donné au monde de grands

résultats; mais ces résultats sont dus aux travaux accumulés de ces chercheurs.

L'Allemand ne comprend pas certaines absurdités, il s'y arrête et s'en embarrasse; voyez certaines théories de Kant, par exemple. Il serait impossible de faire comprendre cela à un savant allemand, autant vaudrait expliquer l'ombre au soleil. En un mot, la science allemande est une recherche professionnelle des détails qui n'atteint que lentement aux généralisations.

Toute différente est la science anglaise, science d'amateurs plutôt que de professeurs. Quelques-uns l'appelleront insulaire, à tort, suivant nous. De fait, le chercheur n'avait pas, jusqu'à ces derniers temps, de place bien définie dans l'organisation sociale anglaise; à peine l'acceptait-on même dans les universités où l'on demandait des professeurs capables d'enseigner, les recherches et les découvertes ne devant venir qu'à titre accessoire. Les Anglais, après avoir terminé leur instruction dans les universités, les quittent pour n'y plus rentrer. De là ce caractère que nous signalons dans leurs travaux, qui, cependant, sont généralement bien conduits et d'un bon style; ils fatiguent rarement par l'accumulation des développements.

Le trait caractéristique de la science anglaise, c'est le goût des généralisations; cela est le résultat

de qualités spéciales à la nation. Un simple maître arrive à une conclusion générale par un procédé d'effort individuel qui est tout différent de la méthode démocratique des Allemands, lesquels généralisent en accumulant les efforts de tous.

Ne serait-il pas permis d'avancer que les Anglais et les Écossais sont les Grecs de la science moderne?

La science française est essentiellement une science qui se cantonne dans le pays; elle reste à part, elle n'a qu'une connaissance imparfaite, incertaine, de ce qui se fait à l'étranger : elle se désintéresse des recherches originales qui se font au delà de ses frontières.

Que de temps il leur a fallu pour comprendre et accepter les théories de Darwin ; et, cependant, éliminer de la biologie la théorie de l'évolution, c'est vouloir retirer à la montre son grand ressort. Les articles scientifiques français sont bien écrits, le sujet est fort bien classé, tout y est parfaitement net. La finesse et le sens artistique de la race se donnent libre carrière, mais ces qualités entraînent l'auteur à présenter des vues générales qui dépassent le but à atteindre : son goût pour l'arrangement artistique du sujet le pousse à intercaler dans son œuvre des digressions fatigantes, des principes d'un banal intérêt, des faits depuis longtemps connus, et pis encore, lorsque l'imagination s'en mêle

Beaucoup de savants tiennent quelque peu en suspicion les travaux français. Ce sentiment de méfiance s'accroît en présence de la négligence presque systématique que les Français témoignent aux recherches des Allemands. Une telle haine fait suspecter l'impartialité des Français dans le domaine de la science. Nous ne croyons pas que la science française ait jamais été à un niveau aussi bas que maintenant.

L'Italie marche encore après la France, mais elle s'instruit à l'école de l'Allemagne, et ses progrès sont déjà sensibles.

Nous avons la conviction que l'état actuel de la science française finira le jour où la France se décidera à sortir de son isolement volontaire.

Les Français restent chez eux; autrefois ils voyageaient beaucoup; souhaitons qu'ils en reviennent à leurs anciens usages, qu'ils reprennent les relations intellectuelles qu'ils formaient autrefois avec les autres pays. La France a des savants estimés dans le monde entier. Puisse leur nombre augmenter rapidement!

L'Amérique ne contribue guère aux progrès de la science par le nombre ou l'importance de ses travaux; comparés à ceux des Allemands, ils paraissent insignifiants. Les recherches ne sont pas poussées à fond, on ne leur accorde pas d'ailleurs l'estime

ni la situation qui conviendraient. On ne compte aux États-Unis que six mille professeurs : en pourrait-on compter dans le nombre cent cinquante qui soient des investigateurs actifs? Le temps est encore éloigné où le professeur américain pourra devenir un chercheur.

La sévérité et l'injustice de ces appréciations en ce qui concerne notre pays ont été victorieusement relevés par M. Charles Richet, dans la *Revue scientifique* du 30 novembre 1883. Nous nous faisons un plaisir de citer l'article à titre de documents dans l'appendice qui suit.

APPENDICE D

La science en Allemagne et en France.

Paris, 23 novembre 1883.

Nous avons donné, il y a huit jours, la traduction d'un article publié d'abord par un journal américain (*Science*), puis reproduit par le journal anglais *Nature*. Cet article avait pour objet de comparer l'état de la science en France, en Allemagne et en Angleterre. Cette appréciation malveillante et même injuste a dû paraître bien dure à quelques-uns de nos compatriotes.

Mais notre mission n'est pas de ne présenter à nos lecteurs que des éloges et des congratulations. Il

faut savoir ce qu'on dit de nous hors de nos étroites frontières. Le monde va plus loin que les Pyrénées, les Alpes et les Vosges. Il y a, loin de nous ou près de nous, des jugements, portés sur nous, qu'il faut connaître, si désagréables qu'ils soient.

Les enfants craignent qu'on leur dise certaines vérités. Quand on leur raconte une histoire, ils demandent qu'on ne les détrompe pas. Les autruches, quand elles sont sur le point d'être prises par les chasseurs, croient échapper au danger en se cachant la tête dans le sable. Nous ne devons pas agir ainsi, mais bien chercher à savoir ce qu'on pense, ce qu'on dit, ce qu'on écrit de nous. Notre amour-propre et notre patriotisme en pâtiront peut-être. Mais cela est de peu d'importance, si nous savons profiter des conseils qui nous sont si aigrement prodigués et des attaques dont on ne ménage pas la violence.

Ce serait faire preuve d'une sotte pruderie que de vouloir ignorer les appréciations des étrangers, sous prétexte qu'elles manquent d'aménité. Il est plus utile et plus viril de chercher à découvrir ce qu'il y a de bien ou de mal fondé dans leurs opinions.

Venons donc au jugement porté sur nous par le journalisme américain. Ce qu'il dit des savants français peut se résumer en trois propositions :

1° Les Français ignorent ce qui se fait à l'étranger, et spécialement en Allemagne;

2° Ils ne font rien de nouveau;

3° A aucune époque l'état de la science française n'a été aussi bas que maintenant.

Pour ce qui concerne le premier reproche, il nous paraît singulièrement injuste. Il était peut-être vrai il y a vingt ans : il est tout à fait faux aujourd'hui. De toutes parts, et dans toutes les sciences, on étudie avec une ardeur croissante les travaux des Anglais, des Italiens, des Russes, des Allemands surtout. Jamais les savants français n'ont tant étudié les ouvrages des savants allemands. Leurs journaux, leurs livres, leurs Bulletins de sociétés savantes, sont analysés, consultés, cités. Qu'on prenne au hasard un ouvrage français, et on trouvera que la plupart des auteurs cités sont des auteurs allemands.

Peut-être même y a-t-il quelque excès dans cette richesse bibliographique. Les travaux allemands, si utiles qu'ils soient, sont la quantité plutôt que la qualité; aussi la tendance à vouloir être complet nous porte à mettre au même niveau telle petite notice allemande, d'une valeur presque nulle ou tout a fait nulle, et tel travail français dont la valeur est considérable.

Veut-on une autre preuve du souci que nous pre-

nons des travaux allemands? c'est la quantité des traductions d'ouvrages allemands. La citation complète en serait trop longue : ce serait un véritable catalogue de librairie, que de prendre ce qui a été traduit depuis quelques années seulement. Le *Traité de chimie physiologique,* de Gorup-Besanez; la *Chimie physiologique*, de M. Hoppe-Seyler; la *Physiologie générale*, de M. Preyer; le *Traité de zoologie,* de M. Clauss; le *Traité de botanique,* de de M. Sachs; le *Traité de physiologie*, de M. Wundt; l'*Urine*, de MM. Neubauer et Vogel; le *Traité de physiologie*, de M. Hermann ; le *Traité des matières colorantes*, de MM. Bolley et Kopp ; le *Manuel pratique d'essais*, des mêmes auteurs ; les *Traités d'analyse chimique*, de Fresenius (6e édition), de Post, de Fleicher ; les *Traités d'histologie*, de Frey, de Kölliker; les *Traités de chimie industrielle,* de Wagner, de Walkhoff, de Balling, de Rose, de Fittig ; l'*Histoire de la physique,* de Poggendorff; les ouvrages de M. Helmholtz ; les livres de la Bibliothèque scientifique internationale (MM. Helmholtz, Vogel, Rosenthal, Bernstein) : les ouvrages de M. Hæckel, de M. Büchner; les *Maladies des enfants*, de Steiner ; les *Maladies mentales*, de M. Griesinger, etc., etc.

Nous ne pouvons aller plus loin. Il y aurait de quoi faire une bien belle bibliothèque, si l'on pou-

voit posséder tous les livres scientifiques qu'on a traduits de l'allemand en français depuis six ans.

Et voilà comment on nous reproche de ne pas tenir compte des livres allemands! Mais ne pourrait-on pas, au contraire, penser que nombre de ces ouvrages ne valaient pas la peine d'une traduction, et que certains d'entre eux font double emploi avec d'excellents livres français?

Il n'importe : on va continuer à dire que nous affectons une partialité systématique ou une ignorance aveugle pour tout ce qui n'est pas d'origine française. Laissons dire. Un reproche touche peu, quand il est immérité.

Voici pour le premier reproche. Passons au second.

Il paraît que nous ne faisons rien de nouveau. Nos écrits sont sans originalité. Mais le journaliste américain qui a émis cette opinion n'a sans doute jamais eu sous les yeux une publication que son directeur, M. Graham Bell, connaît certainement : les *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*

S'il en a le loisir, qu'il jette les yeux sur un des fascicules qui se publient toutes les semaines, et il éprouvera, je suppose, une certaine surprise à voir ce fascicule — un volume entier, vraiment— rempli de faits nouveaux. Assurément chaque notice n'est pas une découverte de premier ordre. Les décou-

vertes de premier ordre sont rares; il y en a trois ou quatre dans un siècle. Mais ce sont, en quelque sorte, de vraies petites découvertes que consacre chaque notice publiée dans les *Comptes rendus.*

Est-il dans le monde entier un recueil qui puisse, même de bien loin, être comparé, pour sa richesse en faits nouveaux, aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences?* Telle est la question que je me permets de poser aux lecteurs de *Science* et de *Nature.*

J'ai hâte d'arriver à la conclusion générale, terrible et désespérante : « A aucune époque la science française n'a été plus bas que maintenant. »

Prenons, pour bien juger la question, quelques exemples.

Parmi les grands hommes de science, qui vivent aujourd'hui, il y en a trois dont la trace sera lumineuse : M. de Lesseps, M. J.-B. Dumas, M. Pasteur. Ce sont trois Français, trois grands Français[1].

Le premier, sans être un ingénieur, un savant proprement dit, conçoit cette œuvre colossale, que tous croient chimérique et absurde, de réunir deux mers, de détruire ce que la nature a édifié, d'effacer

1. Que d'autres nous pourrions citer encore! et dans toutes les sciences! Mais il ne s'agit ici que de ceux dont la gloire est incontestablement supérieure à celle de tout savant contemporain.

une anomalie qui s'oppose au libre passage entre l'Europe et l'Asie. Plus tard, il entreprend la même grande œuvre pour réunir l'Atlantique et le Pacifique, et il fait à lui tout seul pour la civilisation plus qu'eussent fait vingt générations d'ingénieurs dans tous les pays de l'univers civilisé.

M. J.-B. Dumas établit la chimie sur des bases nouvelles, réunit en un corps de doctrine les faits épars dont on n'avait pas saisi la loi, indique les relations des atomes et leurs substitutions mutuelles, groupe les corps simples en séries, crée la science chimique moderne, ouvre une voie dans laquelle, depuis quarante ans, des milliers de savants ont travaillé, marchant dans le sillon que le maître a tracé. Si M. Dumas n'a pas eu, comme Lavoisier, la gloire de créer une science, il a tellement agrandi la chimie, qu'il en est devenu presque le second initiateur. La chimie est donc, au moins par ses origines, une science deux fois française.

Et quant à M. Pasteur, n'a-t-il pas, dans toutes les sciences médicales, accompli à lui seul, et par son seul génie, une révolution comme on n'en trouverait pas, dans le cours des siècles, beaucoup d'exemples? La notion de la contagion par des êtres microscopiques, de la dissémination des germes, des virus microbes, des virus vaccins, des antiseptiques, etc., toute cette doctrine triomphante, qui,

malgré d'impuissantes critiques, va grandissant chaque jour, c'est M. Pasteur qui l'a créée de toutes pièces Il l'a rigoureusement établie, et il l'a fait accepter, grâce à la rigueur des expériences et des démonstrations. Il n'est pas un seul pays où les travaux de M. Pasteur ne servent de guide à l'investigation. Qu'on ouvre au hasard un journal médical, soit allemand, soit anglais, soit italien, et, presque à chaque ligne, on apercevra l'influence de notre illustre compatriote. Ce sont ses travaux, ses découvertes, qui dirigent universellement la médecine contemporaine.

Et voilà comment la science française est arrivée au dernier degré de l'abaissement[1] !

Vraiment, n'est-il pas injuste de parler de l'abaissement de la science française, lorsque, parmi les savants qui vivent à l'heure présente, nul, dans l'Europe entière, ne peut être comparé à ces trois grands hommes?

1. Certes, Darwin a une gloire incomparable, et la théorie de la descendance est aujourd'hui universellement adoptée. Certes, Mayer a donné la théorie mécanique de la chaleur. Mais, si grands que soient ces deux hommes, il y a eu Lamark, il y a eu Carnot; personne n'a le droit de l'ignorer. Nous avons donc notre part dans le triomphe de ces deux admirables théories : la sélection naturelle et l'équivalence des forces, théories qui sont, pour ainsi dire, placées au sommet de la science actuelle.

Est-ce tout? Non. Devons-nous estimer que tout est faux dans l'opinion exprimée par le journal *Science?* Non. Il y a pour la science française un danger menaçant, et qui s'accroît de jour en jour.

Si le génie de quelques savants français est supérieur, si leur influence est puissante, ce n'est pas assez encore pour que notre suprématie scientifique d'autrefois soit rétablie. Il faut le *nombre*, et nous n'avons pas le nombre pour nous.

Il n'y a pas chez nous de goût bien vif pour les études désintéressées. Les jeunes gens qui se destinent aux carrières scientifiques et qui travaillent dans les laboratoires ne sont pas assez nombreux. La science est représentée chez nous par une armée où il y a des chefs, où il y a trop peu de soldats. Aucun savant n'a autour de lui un nombreux groupe d'*élèves* qui suivent sa direction, exécutent les travaux indiqués par lui, acceptent ses conseils, écoutent sa parole, imitent son exemple. Le recrutement des professeurs qui doivent enseigner la science pure devient chaque jour plus difficile.

Au contraire, en Allemagne, dans le domaine de toutes les sciences, les travailleurs sont légion. Que l'on consulte leurs publications scientifiques et on trouvera un très grand nombre de recherches importantes effectuées par des inconnus, jeunes gens studieux et dociles, *fleissig*, qui, s'étant appliqués

a une recherche spéciale, très limitée, parviennent, au bout d'un temps plus ou moins long, à produire un travail quelconque, original et important en certaines parties. Ce travail, s'il ne fait pas époque dans l'histoire de la science, complète, rectifie, améliore les données qu'on possédait jusqu'alors. En tout cas, il constitue un progrès, si minime qu'on le suppose.

Chez nous, c'est malheureusement une exception rare, qu'une carrière scientifique. Bien peu de jeunes gens aiment la recherche de la science pour elle-même. En général, ils se préoccupent avant tout de passer leurs examens, et leur seul souci est de trouver une profession plus fructueuse, plus lucrative, plus agréable, que ce que pourrait leur procurer l'amour de la vérité.

Voilà le mal dont souffre la science française. Le public ne la comprend pas, ne l'aime pas. La démocratie la redoute, comme elle redoute tout ce qui ne rentre pas dans le niveau commun. Et alors il n'y a plus que par exception des savants véritables. Le *savant pur* est une anomalie qui tend à disparaître. Chez nous, la science est estimée comme une curiosité, un agréable passe-temps. Bien peu d'hommes songent à y consacrer leur vie entière. En Allemagne, les choses vont autrement.

Et pourquoi cette désertion ? Pourquoi ce déta-

chement des grandes choses de la science ? Pourquoi est-on devenu à ce point utilitaire ? Pourquoi les Allemands ont-ils tant d'élèves destinés à la science, alors qu'il en est si peu chez nous ?

En tout cas, et quelle que soit l'explication de ce contraste, une conclusion s'impose, et elle est formelle. C'est que, chez nous, l'enseignement supérieur est trop pauvrement doté. On a fait beaucoup pour l'enseignement primaire. On a songé aux écoles et aux instituteurs. C'est bien. Il faudrait maintenant songer aux laboratoires et aux savants, à ceux qui n'ont pas de profession lucrative, et dont le seul souci est d'enrichir le domaine scientifique général. A ces hommes il faudrait assurer, non seulement le vivre et le couvert, mais encore la poule au pot et quelque aisance.

En Allemagne, le *matériel scientifique* (laboratoires, instituts, musées) est incomparablement supérieur à ce qu'il est chez nous. Eh bien, qu'est-ce donc que cette question du matériel, sinon une question de budget, par conséquent, qui n'est pas insoluble ? Quelques millions de plus pour l'enseignement supérieur mettront nos grands établissements scientifiques au même niveau que ceux de l'autre côté du Rhin.

Quelques millions de plus. Il faut que le pays sache faire ce sacrifice. Une nation où les études

scientifiques sont négligées et où la haute culture intellectuelle est traitée d'inutilité et de luxe, une telle nation est bien près de succomber sous le poids des jouissances matérielles.

Est-il sage de n'admettre que l'intérêt immédiat et de repousser la science, sous prétexte que ses profits sont incertains et lointains? Non, assurément, et c'est un mauvais calcul que de négliger la science. Elle sait se venger, et promptement. Dans un pays où la science est traitée de superflue, bientôt l'agriculture, l'industrie, le commerce, périclitent. Qui sait si, par un juste retour, la science n'assurera pas la richesse du pays, si le pays sait faire pour l'enseignement supérieur les sacrifices nécessaires. Ce n'est pas seulement par justice qu'il faut agir ainsi, c'est encore dans l'intérêt de notre prospérité.

Il est plus utile de faire des savants et de leur donner le pain quotidien, que de construire des canaux et des chemins de fer. Et on a construit pour trois milliards de canaux et de chemins de fer.

Mais ce n'est pas tout que la reconstitution des chaires et des laboratoires. Il faudrait quelque chose de plus, et malheureusement les décrets et les arrêtés n'y peuvent mais. On ne change pas les mœurs et la marche des idées.

Il faudrait une nombreuse jeunesse, qui fût stu-

dieuse, appliquée aux recherches scientifiques désintéressées.

L'amour pour la science est chez nous le lot d'un tout petit nombre d'hommes. Certes, ceux-là ne manquent pas à la France, et la France ne leur manquera pas. Mais le nombre en est trop restreint. Aussi tous nos efforts doivent-ils tendre à l'augmenter.

CHARLES RICHET.

APPENDICE E

L'enseignement de la philosophie en Allemagne.

Chaque année, dit M. Gabriel Séaille, — dans un article, dont nous ne partageons pas toutes les idées, mais qui contient d'excellents renseignements, — les directeurs des écoles supérieures (gymnases et *realschulen*) d'une même province se réunissent pour discuter certains problèmes pédagogiques. Le directeur représente « le collège des professeurs » de son école dont il apporte l'avis. En 1881 la question de la « propédeutique philosophique » était à l'ordre du jour de la conférence des directeurs des écoles de la province du Rhin. Vingt-huit gymnases étaient représentés et avaient

voyé des rapports rédigés après discussion : nous ne saurions mieux faire, pour nous rendre compte de l'opinion des pédagogues allemands, que de nous en référer au compte rendu de cette réunion. Le rapporteur se plaint d'abord de la diversité des opinions. « Depuis soixante ans, dit-il, toute une littérature a paru sur ce sujet, et on peut dire qu'il n'y a pas une opinion qui n'ait trouvé son défenseur. » La première question est de savoir s'il faut maintenir dans les programmes la propédeutique philosophique : des 28 rapporteurs des gymnases 23 répondent affirmativement, soit 82 pour 100. Ce premier point établi, il s'agit de savoir ce que doit être cette propédeutique. C'est surtout sur cette question qu'on se sépare. Psychologie, logique, éthique, métaphysique, esthétique, histoire de la philosophie, chacune de ces sciences a ses partisans. De la diversité des opinions le rapporteur arrive cependant à dégager certaines idées, plus généralement admises.

« La propédeutique philosophique est considérée comme devant amener l'écolier qui a pensé naturellement, instinctivement, à réfléchir sur la nature de la pensée, et à remarquer qu'elle a des lois générales. » Cette fin assignée à l'enseignement de la philosophie montre tout à la fois, dit le rapporteur, et combien il est nécessaire et ce qu'il doit

être. Il ne s'agit pas de surcharger l'esprit de connaissances nouvelles, il s'agit d'amener l'écolier à réfléchir sur ce qu'il sait, à ordonner les idées qu'il a acquises par ses études antérieures.

La question posée se transforme donc en un problème plus simple : quelles sont parmi les sciences philosophiques celles qui sont le plus propres à donner à l'esprit la conscience des lois qu'il observe quand il travaille spontanément? Poser le problème, c'est le résoudre. Quelques rapporteurs ont accordé une très grande importance à la psychologie, ils ont soutenu qu'elle excitait beaucoup plus d'intérêt chez l'écolier que la logique, et qu'en révélant la nature de l'esprit elle rendait seule ses lois intelligibles. Mais, étudiée dans son ensemble, la psychologie serait une science nouvelle, elle sortirait du rôle subordonné que doit garder la propédeutique. De plus elle soulèverait des problèmes difficiles et dangereux : quelle est la nature de l'âme? de ses facultés? quels sont les rapports du physique et du moral? La psychologie doit donc rester empirique, être surtout étudiée dans ce qu'elle a de logique et être limitée à l'énumération des éléments de la pensée et des lois régulières, selon lesquelles ces éléments se combinent (association des idées). Presque tout le monde s'accorde à préférer la logique à la psychologie. Ce n'est pas

à tort : la logique forme un tout; et plus encore que la psychologie empirique, par l'étude des lois du raisonnement déductif et des méthodes inductives, elle permet à l'élève de se rendre compte des lois selon lesquelles agit l'esprit.

Quelles sont les raisons qu'on peut invoquer pour exclure les autres parties de la philosophie? Avant tout il faut se souvenir qu'il ne s'agit pas d'acquérir des connaissances nouvelles, mais de classer des connaissances acquises. Quelques rapporteurs préconisent l'esthétique, surtout dans ses rapports avec la littérature : la science n'est pas encore assez avancée, elle manque de principes incontestés. Cette objection s'applique bien plus encore à la métaphysique : qu'on songe aux théories du mécanique, de l'organique, de l'espace, du temps. « La science non faite ne convient pas à l'école. » Quant à l'histoire de la philosophie, elle ne répond pas aux fins qu'on se propose, elle serait un nouvel objet d'études, elle donnerait à la propédeutique un rôle qu'on ne peut lui accorder sans augmenter encore le poids sous lequel plie déjà plus d'un écolier[1].

1. Un professeur de la *Thomasschule*, à Leipzig, me disait : « Nos classes supérieures sont des lazarets. » S'il n'en est pas tout à fait ainsi en France, c'est qu'avec notre système d'internat et de concurrence, il y a toujours dans les classes un peu plus de la moitié des élèves qui ne sont que des

Reste la morale. Deux rapporteurs se sont prononcés énergiquement pour l'introduction de l'enseignement de la morale dans le gymnase. Mais les objections ne manquent pas; en voilà une qui a pour elle l'originalité. « J'ai observé, dit un rapporteur, que, particulièrement chez les natures bien douées, le sentiment moral est très faible, très incertain, sujet à erreurs, et qu'au contraire les facultés intellectuelles sont très développées. » Conclusion : l'éthique ne convient pas à l'enseignement. D'autres objections sont plus spécieuses. Il n'y a pas une éthique philosophique, il n'y a que l'éthique de telle ou telle philosophie. Mais l'argument décisif, c'est que l'étude de la morale est inutile et dangereuse : inutile, puisque l'enseignement religieux est déjà un enseignement de la morale; dangereuse, puisque le professeur de philosophie et le professeur de religion pourraient se contredire, et, en troublant les esprits, les affaiblir par le scepticisme.

La conférence des directeurs résume son opinion dans le « protocole » suivant :

1° La propédeutique philosophique doit amener à la conscience d'elles-mêmes des facultés intellec-

chiffres et que l'enseignement ne peut fatiguer, puisqu'ils n'y prennent aucune part.

tuelles depuis longtemps exercées, faire comprendre leurs lois et leurs rapports. Elle prépare aussi à l'intelligence de la terminologie scientifique.

2° L'enseignement de la propédeutique philosophique est d'une nécessité absolue dans les établissements supérieurs qui préparent aux études académiques (universités).

3° L'enseignement de la propédeutique ne doit pas être donné accidentellement; il faut lui assigner un certain nombre d'heures régulièrement distribuées. (Quelques rapporteurs avaient proposé de ne pas faire de la propédeutique un enseignement distinct ; le professeur aurait appelé l'attention des élèves sur les lois de l'esprit, en se référant à des exemples concrets : c'est, à dire vrai, ce qui se fait actuellement dans un grand nombre de gymnases.)

4° L'enseignement de la propédeutique comprend les éléments de la logique et les principaux éléments de la psychologie (empirique).

5° Même dans ces limites, le maître bornera le plus possible les nouvelles connaissances.

6° Au contraire il mettra le plus possible à profit les connaissances acquises de l'écolier, il s'en servira comme d'exemples, et il s'efforcera ainsi de les grouper, de les ordonner, de montrer leur unité.

7° Le maître peut indiquer aux élèves un manuel et celui qui lui paraît le meilleur, cela est

laissé à son initiative (mais d'un commun accord on rejette les rédactions qui, d'ailleurs, en aucun cas, ne sont regardées en Allemagne comme conciliables avec les lois de la pédagogie).

8° L'enseignement serait donné en Unter-Prima et Ober-Prima : deux heures par semaine pendant douze semaines, placées au commencement du second semestre.

9° Étant donnée l'organisation actuelle de nos écoles supérieures, ces heures doivent être prises sur l'enseignement de l'allemand.

10° Pour la pleine *facultas docendi* en allemand, on devra exiger la preuve d'une éducation philosophique suffisant à l'enseignement de la propédeutique.

Nous savons ce que les hommes les plus compétents pensent en Allemagne de l'enseignement de la philosophie dans les gymnases. Mais ils ont, pour penser ainsi, des raisons que nous n'avons pas. Un rapporteur dit : l'étude de la morale est trop peu importante pour être admise dans le programme des gymnases! Un autre, dont nous avons déjà indiqué l'opinion, écrit cette phrase qui nous semble monstrueuse : « La conscience morale étant peu développée chez les natures les mieux douées, il ne convient pas d'étudier l'éthique. » Mais avant de s'étonner, il faut chercher à comprendre. Comment

peut-on écrire · l'éthique est de trop peu d'importance pour l'étudier au gymnase? C'est que l'écolier reçoit un enseignement moral très développé, très complet; c'est que le professeur de religion est un professeur de morale. Un rapporteur écrit : l'enseignement de la morale est inutile, il ferait double emploi; il n'est pas à introduire puisqu'il existe. On comprend alors même l'argument singulier que nous signalions tout à l'heure : son auteur considère l'éthique comme une science, et, remarquant à tort ou à raison que l'esprit des jeunes gens est rebelle à cette étude, il la juge peu faite pour eux. Il parle de la morale en homme désintéressé, il en parle comme d'une science. Et quelle est la vraie raison qui fait exclure la philosophie? c'est qu'à vrai dire elle ne cadre pas avec le plan d'études du gymnase, c'est qu'elle est contraire à l'idée d'éducation qu'on rêve. Le christianisme seul doit régner au gymnase, c'est à lui que tout doit être subordonné. La philosophie est condamnée parce qu'elle admet la discussion, parce qu'elle est l'esprit libre, parce qu'elle pose comme problèmes des questions qui doivent rester des dogmes incontestés.

Élever la jeunesse en Allemagne, ce n'est pas seulement entasser en un esprit le plus de connaissances possibles, c'est former le caractère, préparer l'homme pour l'avenir. On prévoit dans l'écolier le

citoyen et on l'habitue à la discipline, non pas une discipline tout extérieure, mais une discipline morale, à laquelle on le soumet sans qu'il s'en doute et qui doit devenir la forme de son esprit sans qu'il le soupçonne. — Que ceux qui seraient tentés de croire que tout enseignement moral et philosophique est banni des écoles d'Allemagne soient donc détrompés ! Cet enseignement n'existe pas seulement au gymnase, il existe partout, dans la Realschule, dans le Bürgerschule, jusque dans l'école primaire. Ce n'est pas dans un pays sérieux qu'on aurait l'idée d'élever la jeunesse en lui apprenant comment sont disposés les ganglions nerveux du plus obscur des mollusques et sans lui parler jamais de ce qu'elle doit penser et de ce qu'elle doit faire. On pourrait dire, l'enseignement de la philosophie commence dès les plus basses classes et se continue sans interruption jusqu'à l'Ober-Prima. La philosophie enseignée, c'est la philosophie chrétienne. Quelles que soient les idées personnelles que l'on ait à cet égard, il faut bien reconnaître que ce résumé des meilleures pensées des philosophes de l'antiquité a une haute valeur morale. Qu'on n'objecte pas que cet enseignement religieux n'a rien de commun avec un enseignement moral et philosophique. Il est donné par un professeur et non par un pasteur, il est compris dans le plan des études, il a sa sanction

dans les examens. C'est une étude régulière, continue, qui n'est pas livrée au caprice individuel, mais dont le développement logique et progressif est prévu, arrêté par les programmes. Pour donner une idée de ce qu'est l'enseignement de la religion, nous ne saurions mieux faire que de traduire le programme d'un gymnase (Thomasschule de Leipzig)[1].

Sexta : 3 heures par semaine. Histoires bibliques de l'Ancien Testament (Kurtz Bibl. gesch. 17182). On a appris et commenté le dernier fragment et les versets qui s'y rattachent (Memoriers to ff. 163) Huit cantiques.

Quinta : 3 heures. La vie de Jésus jusqu'à la Passion. Appris et commenté le 2e morceau et les versets qui s'y rapportent. Sept cantiques ont été appris et on a repassé ceux qui avaient été appris dans la sexta.

Quarta : 3 heures. La Passion de Jésus. Progrès du christianisme au temps des apôtres, d'après Kurtz. Histoire biblique. Huit cantiques.

Unter-Tertia : 2 heures. Introduction générale à l'étude des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Appris et commenté les morceaux, 4, 5 et 6;

1. Chaque année le directeur doit résumer, dans un programme publié, ce qui a été fait dans son école pendant l'année scolaire.

repassé les cantiques antérieurement appris [1].

Ober-Tertia : 2 heures. Histoire du service divin en Israël; les Psaumes et les Prophètes.

Unter-Secunda : 2 heures. Le commencement de l'Histoire du christianisme d'après l'Évangile de saint Matthieu.

Ober-Secunda : 2 heures. Histoire du christianisme, d'après l'Évangile de saint Jean, les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul.

Unter-Prima : 2 heures. Histoire de l'Église chrétienne d'après les Apôtres.

Ober-Prima : 2 heures. Théorie de la foi dans l'Église chrétienne.

Quiconque se donnera la peine de lire ce programme et de l'étudier reconnaîtra qu'il est dominé par un esprit logique et qu'il est fait pour amener de plus en plus l'élève à l'intelligence du christianisme. Dans les trois classes inférieures, on développe la foi, on s'adresse à la croyance naïve, on enseigne la morale symboliquement par des légendes, les préceptes deviennent des exemples, le devoir se ramène à l'amour et à l'imitation de Jésus-Christ. Pendant les cinq années suivantes, on étudie l'histoire du christianisme, ses origines et son développement; on

1. Les indications se rapportent au Manuel de Kutry, en usage dans la plupart des écoles supérieures.

pénètre ainsi l'esprit des traditions religieuses; à la foi naïve on s'efforce d'ajouter la croyance déjà raisonnée, la preuve historique. Enfin, pendant la dernière année que l'écolier passe au gymnase, on s'efforce de donner à la croyance quelque chose d'intime et de réfléchi. Selon l'idée du protestantisme, on cherche à faire du dogme, non pas un décret arbitraire qui s'impose par l'autorité, mais une vérité tout intérieure qui sort spontanément des profondeurs de la conscience religieuse. En tout homme doit ainsi se renouveler le miracle de la Révélation. Préparée par le recueillement, par la foi, par l'histoire, la raison doit retrouver la vérité religieuse en prenant conscience d'elle-même.

Ainsi *on n'enseigne pas la philosophie au gymnase parce qu'on y enseigne une philosophie.* On ne jette pas à vingt ans un jeune homme dans la vie sans une croyance morale. On regarde, d'un aveu unanime, l'instruction comme devant être subordonnée à l'éducation. Le jeune homme qui sort du gymnase a tout un ensemble d'idées sur la vie, sur l'homme, sur ses rapports avec le monde et avec Dieu. On s'est efforcé de faire en lui, de ces idées, des habitudes morales assez puissantes pour le dominer et le diriger avec une force presque instinctive. Je ne dis pas que le but soit toujours atteint, mais du moins on cherche à l'atteindre.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'auteur conclut :

Les hommes qui dirigent actuellement l'Allemagne ont une conscience très nette de ce qu'ils veulent faire. La Prusse n'a jamais séparé dans ses préoccupations les deux grandes forces qui font la puissance d'un peuple : l'enseignement et l'armée. L'école prend l'enfant jeune, et lui donne des habitudes ; elle fait des idées mêmes des habitudes à peine réfléchies qui dirigent l'homme sans qu'il y pense. Les idées, c'est l'homme même ; c'est à l'école qu'on prépare l'homme de l'avenir, le soldat des armées qui doivent maintenir la suprématie conquise. Il s'agit de fonder la patrie allemande par l'unité de l'esprit national. On y travaille avec une conscience très claire des résultats que l'on veut obtenir. On donne un enseignement religieux très fort, mais on ne sépare pas l'idée du christianisme de l'idée de la patrie ; on s'efforce de confondre le sentiment religieux avec le sentiment national, de les fortifier l'un par l'autre. Civilisation chrétienne, civilisation germanique, on emploie ces deux expressions comme

ces expressions identiques; on cherche ainsi dès l'enfance à exalter, à multiplier l'un par l'autre deux des instincts les plus puissants de l'âme humaine: l'instinct religieux et l'instinct patriotique. L'Allemagne reprend la théorie des anciens : la cité antique avait ses dieux qui étaient sa force, son espérance, des dieux qui n'appartenaient qu'à elle. Le christianisme appartient désormais à l'Allemagne et lui a toujours appartenu s'il faut l'en croire. Ce n'est pas un hasard qui a soulevé la lutte contre les catholiques, la persécution contre les juifs, c'est le système qui a développé ses conséquences par une logique spontanée à laquelle on s'efforce d'échapper. Quelles que soient les surprises que nous réserve l'avenir, il faut convenir qu'un peuple qui cherche par l'éducation à se donner une conscience commune, à créer en lui-même des idées puissantes, et à symboliser dans la patrie les idées morales et religieuses dont il s'enorgueillit, a de grandes chances pour être très fort. L'Allemagne cherche à garder sa force en la justifiant et en la développant encore; et, pour y réussir, elle cherche à faire reposer cette force matérielle sur une force morale, créée par une éducation religieuse et nationale. Je n'ai pas à comparer ici notre système avec celui de l'Allemagne, je demande seulement quelle génération d'hommes nous aurons à opposer à la génération forte de l'Al-

lemagne, si nous élevons des enfants dans des prisons où ils seront soumis à une discipline brutale, mais où ils n'entendront jamais parler de ce qu'ils doivent à leur pays et au monde. Il est urgent, il est d'une nécessité absolue de créer un enseignement moral qui ait dans toutes les classes de nos lycées, dans toutes nos écoles, l'importance de l'enseignement religieux dans les écoles allemandes. La France a une morale, elle a même une foi et des idées communes : il faut les formuler, il faut donner aux enfants des habitudes et des instincts, il faut leur apprendre à aimer leur pays en associant en eux l'idée de ce qu'elle doit représenter d'excellent dans le monde. Il faut travailler à cette œuvre avec la conscience et la persévérance que mettent les Allemands à poursuivre la leur. La classe de philosophie ne doit pas être supprimée ; la place doit seulement y être faite de plus en plus grande à la morale, à l'histoire des idées morales et politiques, au rôle que la France a joué dans ce drame de l'esprit humain et qu'elle doit poursuivre.

Extrait de la *Revue Internationale de l'Enseignement*. — 1883.

APPENDICE F

Écoles et facultés

Il y a des mots dont la signification nous paraît presque identique et qui cependant, quand on y regarde d'un peu près, expriment des idées, des faits et même des formes de développement de notre histoire tout à fait différents.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Nous croyons devoir ranger dans ce groupe de mots en apparence synonymes les deux termes

école et *faculté*, par lesquels on désigne souvent une seule et même chose, et qui cependant expriment deux idées très différentes qu'on ne saurait confondre sans altérer gravement les notions fondamentales de l'enseignement supérieur.

Dans notre langage usuel, nous désignons indifféremment par ces mots *école* et *faculté* les établissements publics dans lesquels l'instruction est donnée par des professeurs qui représentent et dirigent les hautes études dans les groupes déterminés de sciences qui leur sont confiés. En ce sens, on dira qu'il existe des écoles de droit, de médecine, de beaux-arts, d'agriculture, etc.; et pour distinguer cette catégorie d'établissements des écoles préparatoires de tout genre, on les confond sous l'acception commune d'institutions d'enseignement supérieur; ces mots *enseignement supérieur* établissent en même temps une ligne de démarcation entre les écoles de hautes études et les écoles d'un ordre moins élevé, lycées, athénées, gymnases. En apparence ces dénominations diverses sont fort claires; en les adoptant, on croit savoir parfaitement ce qu'on veut dire; le but des études supérieures est nettement formulé, et on se rend compte de ce que nous appellerons volontiers la fonction publique de ces grandes institutions. Elles marquent le terme de l'éducation publique. Le jeune homme qui a

achevé convenablement ses études est désormais abandonné à ses propres forces : c'est à lui d'approfondir la science à laquelle il s'est voué, d'élargir le cercle de ses connaissances, de s'élever dans les sphères les plus hautes, et s'il le peut, s'il le veut, jusqu'au sommet le plus élevé de la science. En un mot, ces termes *école* et *faculté* désignent les établissements publics qui marquent le terme des études et le début de la carrière.

Et cependant, quelque analogie que paraissent présenter ces deux termes, on éprouverait quelque hésitation à désigner sous le nom de faculté des écoles, telles que celles où l'on enseigne l'agriculture ou les beaux-arts. Faculté d'agriculture, faculté des beaux-arts, ces mots sonnent mal. Et puisque le mot nous gêne, il faut bien se demander si ce n'est pas le sens qui nous empêche d'employer le mot. L'essence de la chose doit être différente, puisque l'usage et même le sentiment de l'exacte propriété des termes de notre langue ne nous permet pas, sans faire violence aux mots, de confondre tout à fait dans l'expression ce que nous confondons souvent dans notre pensée.

Et ce n'est pas une petite querelle de grammaire que nous faisons ici, ce n'est pas une question d'étymologie dont on pourrait demander l'explication à l'histoire de notre langue. Nous nous trouvons en

présence de deux institutions entièrement différentes, de deux principes d'étude tout à fait distincts et qui se rattachent à des phases diverses de l'histoire de notre enseignement public. Une faculté n'est pas seulement une école et une école n'est pas une faculté. Sous ces mots que la langue usuelle confond trop souvent se cachent des divergences profondes sur le plan et le but de l'instruction aussi bien que sur l'organisation et les droits de l'enseignement. Ces deux termes nous paraissent résumer les différences fondamentales qui existent entre l'Université de France, les collèges et les universités de l'Angleterre et des États-Unis et les universités allemandes. Quelquefois le langage cristallise, pour ainsi dire, en de certains mots des idées dont l'esprit ne s'est pas rendu compte, dont il n'a pas du moins une claire conscience. L'examen attentif de ces mots conduit parfois à de réelles découvertes d'idées. Chaque idée crée dans le langage de la science un mot nouveau à son usage ; et lorsque l'esprit trouve entre les mots une grande analogie sans réussir à pousser l'identité jusqu'à ses dernières conséquences il est bon qu'il fixe son attention sur ce point et qu'il se demande s'il n'y a pas des causes profondes qui ont conservé dans le langage ce qu'on croit avoir disparu et qui ne veut jamais disparaître. Si nous appelons l'attention des lecteurs de la *Revue*

sur cette idée, et si nous rapprochons pour les distinguer ces deux termes *école* et *faculté*, c'est que nous avons la conviction que c'est en France principalement qu'on pourrait tirer quelque profit d'un petit essai sur le sens historique et formel de ces deux mots.

Mais ici se présente une question qui est précisément celle qui forme l'objet principal de cette étude ; qu'est-ce donc qu'une école? Le système de trois époques de haut enseignement n'implique pas par lui-même des écoles. L'école est une chose qui se suffit à elle-même et qu'il n'est pas trop difficile de définir : c'est une institution publique ou privée où se donne l'instruction ; c'est le gymnase de l'esprit.

On distingue également trois catégories d'école, primaire, secondaire, supérieure, et il n'est guère possible de se tromper sur la signification de ces trois catégories d'école, même en y ajoutant des distinctions plus nombreuses, telles que, école supérieure de chimie, de peinture, etc. On comprend parfaitement que ces mots signifient, non pas de différents degrés, mais des objets divers d'enseignement. En apparence, rien de plus simple. Et cependant, nous l'avons remarqué, on ne se servira pas volontiers du terme : *faculté* de chimie, de peinture. Dès qu'on prononce le mot *faculté* on a comme un sentiment confus de quelque chose qui diffère

de cet autre terme général : *école*. Il est vrai qu'on pourrait éliminer tout simplement le mot *faculté* du dictionnaire pédagogique; mais la codification napoléonienne ne l'a pas banni, tout au contraire. On dira peut-être que le mot n'a plus qu'une importance historique; mais tous les systèmes politiques d'instruction l'ont conservé; le mot *faculté* a donc un sens spécial et, peut-être, est-ce ce sens même qui l'a fait survivre à toutes les révolutions politiques et sociales, et à celles des sciences et de l'instruction. Quel est donc ce sens? Et d'où vient par exemple que l'Angleterre n'a pas de *facultés*, mais des *collèges*, et que l'Allemagne, qui a si profondément réformé son enseignement, a gardé non seulement le mot, mais en même temps l'organisation de ses anciennes facultés, et même organise à côté d'elles, et sur leur modèle, des écoles supérieures sans cependant étendre le même nom de *faculté* à ces institutions analogues à tant d'égards?

Dira-t-on que le mot faculté dans son sens historique implique l'idée d'une corporation enseignante semblable aux universités allemandes? Mais il existait des facultés qui ne faisaient pas partie d'une université, comme par exemple la faculté de médecine de Montpellier ou la faculté de droit, reléguée à Orléans, alors que l'Université de Paris n'enseignait pas le droit romain.

D'ailleurs les universités allemandes actuelles forment toujours des corporations, et elles possèdent des facultés dans le sens le plus profond du mot. Qu'est-ce donc qui distingue une école d'une faculté? Pour bien expliquer cette différence, il est nécessaire de dire quelques mots sur la nature de la science dont la faculté est la patrie et la haute école la principale application.

Il est superflu de constater qu'il n'est aucune science qui existe par elle-même, que toutes les sciences sont associées et se développent simultanément, comme les parties d'un même organisme, et que le développement de chacune d'elles aide au progrès et au développement des autres. Nous ne rappelons cette vérité incontestée que pour en déduire cette conséquence que, pour toutes les applications de la science à la vie humaine, il est nécessaire de posséder un ensemble préalable de connaissances propres à chacune d'elles. Quiconque embrasse une carrière est obligé de se procurer les connaissances et la limite, ou, si l'on veut, le territoire de son éducation scientifique sera d'abord déterminé non par l'idée de la science en elle-même, mais par les besoins de la carrière qu'il veut embrasser, telle que la jurisprudence, la médecine, la philologie, la théologie. D'ailleurs ces sciences et connaissances peuvent très bien exister par elles-mêmes; la juris-

prudence n'a pas besoin de théologie, la médecine n'a pas besoin de philologie, on peut concevoir chacune de ces sciences comme formant un tout, tandis que ses parties se développent et commencent à créer des sciences particulières. Il est donc naturel qu'au début de tout enseignement de vocation (*Berufsbildung*), l'instruction se borne à un ensemble de connaissances d'une double nature; d'une part toutes les parties spéciales contenues dans l'unité de chaque science avec leur développement particulier; d'autre part les sciences spéciales elles-mêmes envisagées en dehors de toute unité logique et philosophique, en raison de la nature et des besoins spéciaux de chaque vocation. Il est facile de former des corps d'enseignement pour chacune de ces sciences de vocation (*Berufswissenschaften*) qui comprendront toutes les parties spéciales de cette science spéciale en elle-même, comme, par exemple, le droit civil, le droit criminel, le droit des gens pour la jurisprudence.

Si donc une vocation quelconque, comme celle de juge, demande une instruction spéciale pour l'exercice d'un service public, il suffira au premier abord de ne demander au futur magistrat que cette instruction spéciale qu'il a acquise en vue de sa vocation, la jurisprudence, c'est-à-dire le droit civil, le droit criminel, le droit des gens. Il ne serait donc

pas nécessaire d'organiser un ensemble d'enseignements, en quelque sorte désintéressés et réunis par un simple lien philosophique; il vaudrait mieux ne tenir compte que des vocations spéciales et du but pratique que se propose, par exemple, le jurisconsulte. Il semble que la société se contenterait parfaitement d'un enseignement compris de la sorte. Et ces institutions, bornées par leur but pratique, subsistant en quelque sorte par elles-mêmes, sans contact avec les autres sciences, se contentant d'approfondir l'objet spécial de leurs études utiles pour la vie, étrangères aux doutes qui peuvent assaillir ceux qui creusent les idées scientifiques en dehors de leur ressort, ce sont les *hautes écoles*.

Il est maintenant facile de comprendre qu'on puisse imaginer un bon système d'enseignement avec autant de hautes écoles qu'il y a, non pas de parties idéales d'un système logique de sciences, mais de carrières utiles à la société et aux besoins pratiques de l'existence. Et, de fait, il existera chez tous les peuples civilisés autant de ces hautes écoles qu'il y aura de grandes vocations reconnues nécessaires par la société. C'est ce qui explique l'existence des hautes écoles d'agriculture, de musique, à côté des écoles de jurisprudence et de médecine. Ces hautes écoles répondent à des besoins sociaux impérieux, mais ce ne sont pas des

institutions scientifiques. Et cette distinction, une fois admise, il faudra reconnaître que dans ces écoles, au moins en principe, il est moins question de la science, de la grande unité du savoir, de la σοφία des Grecs, que des applications très pratiques et très honorables, d'ailleurs, de ce que ces mêmes Grecs appelaient les τέχναι, les arts, arts libérals (pour nous servir d'une expression de la langue du moyen âge, qui les plaçait quelquefois à côté des métiers).

Et quand on envisage ces hautes écoles au point de vue du système de l'instruction primaire, secondaire et supérieure, cette instruction supérieure comprendrait l'ensemble des hautes écoles, pour lesquelles l'instruction secondaire formerait une sorte de stage préparatoire (*Vorbildung*); de sorte que, comme en France, l'université comprendrait le système complet des écoles supérieures et secondaires organisées et hiérarchisées d'après les mêmes principes et sous la même surveillance administrative. Chaque science aurait ainsi son organisation, ses cours, ses professeurs, ses examens, le tout exclusivement en vue d'une carrière déterminée. Une telle organisation ne suffirait-elle pas au développement de l'esprit humain, en même temps qu'aux exigences de la vie pratique?

Nous rencontrons au moyen âge des hautes écoles

de jurisprudence et de médecine dans plusieurs parties de l'Europe, aussi bien en Italie qu'en France; mais nous voyons, en même temps partout, un mouvement de centralisation, qui tend à grouper les écoles dans une certaine unité, mal comprise au début, toute formelle et sans lien réellement scientifique, mais qui sut cependant tirer d'elle toutes ses forces, créer son organisation, ses droits et élire son chef, sous le nom d'Université. Il est vrai que, dans les premiers temps et même après plusieurs siècles, on avait quelque peine à bien formuler l'idée d'une université; Boullaye, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, nous en fournit assez de témoignages pendant le XIII[e] et le XIV[e] siècle; et nous trouvons encore au XVI[e] siècle la preuve historique qu'en Allemagne on ne savait pas du tout se rendre compte de la nature et de la fonction spéciale d'une université, ni de la différence qui existe entre les académies, les lycées, les gymnases et les universités. Ainsi, nous lisons, en 1502, dans les statuts que l'empereur Maximilien donnait à l'université de Wittemberg, depuis si célèbre par la Réforme qui sortit de son sein : « *Ut studium generale sive universitatem, aut gymnasium institueremus.* » De même, Maximilien II disait dans les statuts de l'université de Helmstadt (1579) : « *Privilegiis et immunitatibus studii universalis seu*

gymnasii. » Le privilège de l'université de Halle contient les mots : *Tale sublimius gymnasium sive academiam;* et celui de Gœttingue : *Sublimius gymnasium sive academiam et studium universale,* etc. Le premier qui ait essayé de définir la nature et la signification d'une université vis-à-vis des académies et des lycées est, à notre connaissance, Meiners, une des célébrités de Gœttingue, qui publia, vers la fin du siècle dernier, un ouvrage « sur la constitution et l'administration des écoles supérieures », et, peu de temps après, une *Histoire de la fondation et du développement des hautes écoles,* 4 volumes (1802). Mais il n'a pas bien compris la nature des universités; il voyait leur caractère uniquement dans leur élément corporatif, dans leur constitution, leur juridiction, leurs privilèges et leur droit de promotion aux grades scientifiques, tandis qu'il aurait dû lire, dans les mots mêmes qui relatent leurs anciens privilèges, la preuve que la nature de ces universités consistait principalement dans le *studium generale,* à Paris, à Padoue, à Vienne, à Prague, etc., et que l'organisation et les privilèges de ces grandes corporations n'étaient véritablement que la conséquence de leur fonction, qui leur faisait comprendre comme *studium generale* toutes les études des hautes écoles en un corps unique, en vue de l'unité réclamée par l'en-

semble des sciences, union qui justifiait pour chaque université le titre glorieux d'*Alma Mater*.

Que fallait-il entendre par ces mots : étude générale ou étude plus sublime? Était-ce autre chose que l'étude particulière des sciences séparées dans les hautes écoles existantes? Ces universités pouvaient-elles ajouter quelques connaissances nouvelles à celles que les écoles spéciales enseignaient? L'Uni versité de Paris, par exemple, pouvait-elle mieux cultiver le droit romain que la haute école de droit d'Orléans, ou la médecine mieux que Montpellier. Et cependant on sentait très bien qu'il y avait quelque chose de plus grand et de plus vivifiant dans l'unité de ces écoles supérieures, avec leurs professeurs, docents, maîtres, bacheliers et licenciés. Les universités attiraient les hautes écoles, elles les unissaient dans un même corps; ces dernières renonçaient à leur existence indépendante en s'incorporant dans le tout universitaire; leur discipline, aussi bien que leur organisation, devenait partie intégrante de l'université, et dans cette réunion elles perdaient leur nom d'*école* pour prendre celui de *faculté*. Nous savons que c'est là l'histoire de la formation des facultés, nous nous demandons encore une fois où était le grand principe qui amena cette transformation, et quel est le motif qui, au milieu d'une organisation nouvelle de l'enseigne-

ment, en Eurôpe, nous a fait conserver le nom et l'idée d'une institution qui, au premier abord, n'a plus qu'un droit historique d'exister dans une civilisation qui a développé les sciences et leur enseignement dans une mesure dont les siècles passés n'avaient aucune idée.

Et cependant il ne nous paraît pas trop difficile de préciser la nature des hautes écoles vis-à-vis ou à côté de ces facultés qui, en grande partie, n'étaient que de hautes écoles réunies dans une université.

Et maintenant, nous espérons qu'il sera facile de trouver le véritable sens de la grande différence qui existe, à notre avis, entre une haute école et une faculté. Toute haute école est limitée par sa discipline et son but, et ce qui sort de ces limites ne la regarde pas; ainsi nous disons que toute instruction supérieure des hautes écoles est de sa nature un enseignement pratique. Toute faculté, au contraire, en contenant dans son instruction tout ce qu'une haute école présente à ses disciples, réclame, par sa nature, une étude de la philosophie et de l'histoire générale, et une conception théorique comme le complément de la discipline pratique. La haute école aboutit toujours à des expériences, de même que la faculté à des systèmes. La haute école donne tout ce qui est utile pour la vie sociale; la faculté, en procurant le même avantage, veut que

toute vocation ait un point dans lequel elle s'élève au-dessus de ces limites étroites que l'utilité immédiate lui assigne. La haute école se contente de présenter à ses disciples ce qui est certain, la faculté lui apprend à chercher et à comprendre ce qui est vrai. La haute école renvoie ses disciples quand ils ont appris ce dont ils ont besoin; la faculté exige qu'ils apprennent encore ce dont ils n'auront peut-être jamais à faire une application directe. Si la valeur d'une haute école consiste dans les connaissances pratiques, celle d'une faculté consiste dans la conception de l'unité de toutes les connaissances et disciplines humaines. Toutes deux ont un système, et bien souvent le même; mais le système d'une haute école est borné par son objet pratique; le système de la faculté comprend chaque état actuel d'un système pratique comme faisant partie d'un tout se rattachant au développement de la civilisation générale du genre humain. Et voilà pourquoi l'organisation des hautes écoles a un caractère qui la distingue des facultés, caractère qui se reproduit, pour ainsi dire, par la force innée des choses, et qui subsiste parfois sans que nous en ayons une claire conscience. On peut ériger tant de hautes écoles qu'on voudra, chaque haute école tire son nom de son objet spécial, et l'organisation de ses études et de sa discipline peut être tout à fait

la même que celle des facultés, mais ces hautes écoles n'ont pas besoin de s'unir dans un corps d'enseignement commun; chacune d'elles peut exister et existe pour elle-même et se suffit à elle-même, parce que sa fonction est épuisée par son objet et son but. Mais il est impossible qu'une faculté existe isolée loin des autres facultés, parce qu'en donnant tout ce qu'une haute école peut et veut enseigner, elle exige de plus, de ses étudiants, l'étude au moins élémentaire de la philosophie et de l'histoire générale. Si la haute école est l'enseignement de la nature, des forces spéciales et de leur fonction, la faculté présente un enseignement scientifique dont la base comprend toutes les sciences à la fois. Une faculté est incapable d'exister pour elle seule; elle contient toujours précisément ce que les anciens statuts des universités entendent par les mots : *studium generale*, *studium sublimius;* tant qu'il y eut des facultés, elles se sont toujours réunies dans l'unité d'un grand corps où les hautes disciplines ne sont pas seulement juxtaposées, mais où elles s'élèvent à la dignité de sciences par les études philosophiques et historiques; et aussitôt qu'une pareille réunion dans un corps commun pour toutes les sciences se produit, le grand principe du partage du travail y prend place; à chaque groupe d'études se forme une faculté, et

la faculté philosophique se sépare de la faculté de théologie, la faculté de droit de la faculté de médecine.

C'est ainsi que naissent les quatre facultés, et ce n'est pas une législation ou administration de l'instruction publique, quelle qu'elle soit, c'est la force supérieure des choses, ou plutôt la nature de la vie de l'esprit lui-même, qui a créé ce système des facultés, qui, par leur réunion dans un corps commun et par l'unité puissante que l'histoire et la philosophie impriment à l'enseignement de toutes les sciences, devient une *université*. Voilà pourquoi les hautes écoles ne forment et ne formeront jamais une université, tandis que les facultés ne peuvent pas exister sans leur union dans une université. Et c'est ce qui explique comment toutes les hautes écoles sont si différentes entre elles, quoiqu'elles portent le même nom, tandis que les universités sont toujours semblables; et la différence innée entre les facultés et les hautes écoles est si grande, que c'est elle qui nous fait comprendre pourquoi le langage et la littérature et même la législation et l'administration se sentent hors d'état d'appliquer le nom de l'une à l'organisation de l'autre. Il nous est impossible de parler d'une faculté de peinture, d'agriculture, même de chimie ou de littérature, tandis que même la législation la plus systématique

de l'instruction publique, la législation française, n'a pas pu se défaire tout à fait du mot faculté pour les grands groupes de la science. C'était là le point de départ de nos observations; je crois que nous n'avons pas eu tort d'y revenir, et si l'idée de la science est claire, nous croyons que l'idée de faculté, distincte de l'idée de haute école, ne le sera pas moins.

Cependant nous avouons que nos observations ont quelque chose de très abstrait. Cette union des facultés par l'unité des sciences dans une université est un fait organique et en même temps historique; mais ce fait-là, si on veut en déduire des conséquences pratiques pour l'organisation de l'enseignement, doit non seulement exister, mais encore fonctionner, sinon la distinction entre *faculté* et *école* restera, comme l'idée de la faculté et de l'université elle-même, une conception très intéressante en théorie, mais inapplicable en pratique. Aussi est-on en droit de se demander sous quelle forme elle a pu s'affirmer dans le grand système de l'enseignement.

Nous devons nous garder de sortir des limites d'un essai, qui peut-être est devenu déjà trop long. Nous nous bornerons donc à dire que c'est l'histoire elle-même qui a donné la réponse à cette question, et que le droit public de l'enseignement universitaire en Allemagne, comme en Autriche et en Scandinavie,

a depuis le commencement de notre société formulé cette réponse dans l'ordre positif des études et des examens des universités. Si vraie et si belle que puisse paraître la théorie de la faculté et de l'université, on ne peut pas laisser l'ancien *studium sublimius* au bon vouloir des étudiants. La majeure partie des étudiants étudie les sciences en vue d'une carrière spéciale, et ne s'occupe guère de philosophie et d'histoire, et, sans le système des examens, la faculté philosophique, avec tous ses laboratoires et ses cours, se trouverait peut-être désertée par le plus grand nombre des élèves. Le système universitaire a très bien compris cela ; il n'a jamais voulu laisser la science à la merci des jeunes gens, et les contraindre seulement à l'étude des disciplines positives. Ainsi il est de règle générale que tout étudiant, pendant les huit semestres de ses études, doit au moins suivre un cours de philosophie et un cours d'histoire, et que ses études ne sont jamais réputées complètes s'il ne se fait inscrire à ces deux cours. D'autre part, c'est encore cette nature des facultés qui a créé dans toute l'Allemagne le système des examens. Ces examens se divisent en deux groupes, théoriques et pratiques. L'examen théorique suit les études universitaires, et demande, non seulement une certaine connaissance des idées philosophiques, principalement comprises dans les catégories de l'histoire de

la philosophie, mais encore des connaissances historiques, principalement dans l'histoire de la branche spéciale des études qui se rattache à la carrière de l'étudiant. Il est vrai que la médecine fait exception, et que l'examen des étudiants en médecine, en quittant l'université, renferme en même temps un élément pratique et théorique; mais les autres facultés exigent toujours les éléments d'une connaissance de la philosophie et de l'histoire, et elles sont parfois bien sévères à cet égard.

Cet examen universitaire ou théorique est, dans toute l'Allemagne comme dans l'Autriche, suivi d'un examen pratique, mais qui n'a lieu qu'au bout de quelques années après l'introduction du jeune homme dans la pratique; c'est seulement dans cet examen qu'on demande la connaissance exacte de toutes les notions positives dont les théologiens, les avocats, les fonctionnaires ont besoin. Et puisque l'examen universitaire est la condition préalable pour passer cet examen pratique, le jeune homme se voit forcé de suivre, au moins dans une certaine mesure, les leçons philosophiques et historiques, et il n'oserait guère se présenter à une commission quelconque sans une notion tant soit peu complète de ces éléments d'un enseignement universitaire. C'est précisément là le fondement de la grande différence entre l'éducation scientifique de l'Allemagne et des

autres peuples de l'Europe, que tout jeune homme bien instruit remporte de l'université au moins une idée générale de la science, à côté des connaissances positives nécessaires à la carrière qu'il embrasse; et s'il n'a pas beaucoup appris de choses qui sortent des limites de son instruction spéciale, il a au moins appris à apprendre même ce dont il n'a pas un besoin matériel, et à respecter un peu même ce qu'il n'a pas compris. Et voilà pourquoi il aime son université, parce que l'impression qu'elle donne à la jeunesse de son esprit, ce développement de ces idées au delà des limites de ses connaissances professionnelles, sont autant de souvenirs qui ne le quittent jamais; ce sont les grands liens qui le réunissent à la vie générale tant du passé que du travail éternel de l'esprit humain, et il les regarde comme un trésor inappréciable, qui l'accompagne même dans la solitude d'une existence, qui parfois est bien vide!

Et pour finir ces observations théoriques par une observation très pratique pour les études positives elles-mêmes, la conséquence sérieuse de ce principe de l'enseignement universitaire dans les facultés à côté des hautes écoles est que la philosophie et l'histoire formant partie intégrante de l'enseignement supérieur deviennent elles-mêmes des études de vocation. Il y a une chose, une force dont la vie humaine ne peut se passer sans que dans les mo-

ments sérieux il lui manque un élément essentiel, dont parfois dépend le dernier succès, et toujours le pouvoir de combattre l'indifférence et l'égoïsme, ces deux ennemis de tout ce qui est grand et beau ; c'est l'idéal. Et c'est l'histoire et la philosophie qui sont la source de l'idéal ; l'idéal seul ne nous quitte pas ; il faut le donner comme ami et compagnon inséparable à l'esprit de la jeunesse, qui sait encore comprendre la valeur de ce qui n'est plus utile.

Dr LORENZ DE STEIN,
Professeur à l'Université de Vienne.

(Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*. — 1882. MASSON.)

APPENDICE G

L'organisation de l'enseignement supérieur.

Avant de quitter le ministère de l'instruction publique pour passer aux affaires étrangères, M. Jules Ferry a adressé aux recteurs l'importante circulaire qui suit, relativement à l'organisation de l'enseignement supérieur :

Monsieur le recteur,

Il a été facile de voir, dans les diverses mesures que j'ai prises depuis près de cinq ans relativement aux facultés, que j'attachais la plus grande impor-

tance à tout ce qui pouvait développer dans l'enseignement supérieur le sentiment de la responsabilité, l'habitude de s'administrer soi-même. Nous aurions obtenu un grand résultat s'il nous était possible de constituer un jour des universités rapprochant les enseignements les plus variés pour qu'ils se prêtent un mutuel concours, gérant elles-mêmes leurs affaires, pénétrées de leurs devoirs et de leur valeur, s'inspirant des idées propres à chaque partie de la France, dans la variété que comporte l'unité du pays, rivales des universités voisines, associant dans ces rivalités l'intérêt de leur prospérité au désir qu'ont les grandes villes de faire mieux que les autres, de s'acquérir des mérites particuliers et des titres d'honneur. Je ne me dissimule pas que le temps est nécessaire pour un tel succès; que, dans ces sortes d'entreprises, quelque légitimes que soient les ambitions, il ne faut rien précipiter, rien hasarder. Il me semble cependant, après les résultats obtenus jusqu'ici, que la question peut être tout au moins mise à l'étude.

Dans ce grave sujet, comme dans tous les autres, c'est surtout de l'opinion du corps enseignant, de ses lumières et de son dévouement, qu'il faut espérer de sérieux progrès; je crois donc devoir l'appeler à me faire connaître ses vues. Il est inutile de dire qu'aucune restriction n'est mise à la liberté de cha-

cun dans les discussions qui seront ouvertes d'abord dans les facultés, dans les écoles supérieures et dans les écoles préparatoires, ensuite dans les conseils académiques.

Le sujet est assez important pour que le temps d'y réfléchir ne soit pas limité. Il suffira que les délibérations des facultés puissent être soumises aux conseils académiques dans la session de juillet. Si même un délai plus long est nécessaire, il n'y a qu'avantage à le prendre; la seule chose importante est de faire une étude approfondie.

J'indiquerai une suite de questions qui me paraissent devoir être étudiées et que je prie les facultés de discuter successivement pour que les opinions soient plus faciles à résumer et à comparer. Les facultés traiteront ensuite toutes celles qu'elles jugeront dignes de leur examen.

I. — Des universités. — Y a-t-il avantage à réunir les facultés d'un même ressort en une université? Quels services rendrait cette mesure?

II. — Quelle autonomie serait à souhaiter pour chaque faculté dans l'université?

III.— Quelle devrait être l'administration de cette université? — Devrait-il y avoir un conseil composé des doyens et d'un délégué annuel élu par chaque faculté. — Ce conseil devrait-il être composé d'autre sorte?

IV. — Le doyen devrait-il être élu? — Devrait-il être annuel? — Y aurait-il avantage à adopter d'autres règles?

V. — Quelles seraient les attributions du conseil de l'université? Attributions d'ordre scientifique, attributions d'ordre administratif?

VI. — Quel serait le chef de l'université? — Que faudrait-il penser d'un chef élu et annuel qui pourrait être appelé président de l'université? — Comment serait-il nommé? — Quelles seraient ses attributions?

Du rôle du président par rapport au conseil?

VII. — Du rôle du recteur annuel, représentant le pouvoir central?

VIII. — Quelle partie du budget actuel des facultés devrait être à l'entière disposition de l'université? — Pourrait-on admettre que l'on constituât une dotation annuelle, calculée d'après la moyenne des budgets des facultés, dans chaque ressort, durant les cinq dernières années?

IX. — La personnalité civile accordée aux facultés leur assurerait-elle des avantages importants, en rendant les dotations plus faciles, en engageant plus encore qu'aujourd'hui toutes les municipalités à considérer les universités comme des institutions à la prospérité desquelles elles doivent contribuer?

X. — Quels devraient être le maximum et le minimum des droits de l'État?

XI. — Quels sont les moyens les plus propres à développer dans les universités la vie et l'esprit de progrès?

Les corps appelés à délibérer sont invités à résumer leurs vues dans la forme consacrée pour les projets de lois et de décrets.

La constitution d'universités, s'administrant elles-mêmes sous la haute autorité de l'État, est certainement un idéal qu'il faut s'efforcer d'atteindre; mais il importe de tenir compte de l'esprit public, du passé de notre pays, des différences d'habitudes qu'on remarque entre les diverses facultés, de traditions déjà anciennes parmi les professeurs et dans l'opinion. Notre seule préoccupation, à vous et à moi, doit être d'assurer un progrès sérieux, facile à obtenir par des moyens simples et pratiques. Nous n'avons pas le droit de faire des expériences dont le résultat serait douteux ; si la moindre incertitude peut subsister sur le succès des changements que je soumets à l'examen des facultés, elles ont le devoir de le dire; ajourner une réforme, pour les esprits qui n'ont en vue que le bien public, est souvent le meilleur moyen d'en rendre le triomphe facile et complet quelques années plus tard.

Vous voudrez bien, en résumant tous les avis qui

auront été exprimés, me donner votre opinion personnelle.

Recevez, monsieur le recteur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

APPENDICE H

Décret du 24 juillet autorisant les Cours libres dans les Facultés.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts;

Le conseil supérieur de l'instruction publique entendu,

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — Il peut être fait, dans les facultés, des cours libres par des professeurs qui n'appartiennent pas au personnel des facultés.

Facultés des lettres et des sciences.

Art. 2. — Tout docteur ès lettres ou ès sciences peut être autorisé à faire, dans les facultés de l'État, des cours libres correspondant à l'ordre d'études pour lequel il a été reçu docteur.

Cette autorisation est donnée par le ministre, sur la proposition ou après avis de la faculté près de laquelle les cours seront ouverts et sur un rapport spécial du recteur.

Sont assimilés aux docteurs : les professeurs des divers établissements d'enseignement supérieur de l'État, les membres et les correspondants de l'Institut.

Art. 3. — La même autorisation peut être accordée, après avis conforme de la faculté, à des personnes non pourvues du titre de docteur, qui justifient d'études spéciales sur les matières devant faire l'objet de leur enseignement.

Art. 4. — Dans l'un et l'autre cas, l'autorisation ne peut être accordée pour plus d'une année.

Elle peut être renouvelée dans les conditions prescrites par les articles 2 et 3.

Elle peut toujours être retirée par le ministre, après avis ou sur la proposition de la faculté.

Art. 5. — Les affiches annonçant les cours libres ne peuvent être publiées que par les soins de la faculté.

Les cours libres sont assimilés, au point de vue de la surveillance et de la discipline, aux cours de la faculté.

Art. 6. — Les cours libres sont publics ou privés. L'admission aux cours libres publics est subordonnée aux mêmes conditions que l'admission aux cours de la faculté.

Ne sont admis aux cours privés que les auditeurs agréés par le professeur. Toutefois, l'entrée des cours libres, même privés, appartient à tout membre de la faculté et de l'administration académique.

Art. 7. — Les dépenses auxquelles donnent lieu les cours libres sont à la charge du professeur; elles sont arrêtées en commun par le doyen et le professeur, sous l'approbation du recteur.

L'autorisation de faire un cours libre ne crée aucun droit à l'emploi des instruments, appareils, etc., ni à l'emploi du personnel de la faculté.

Art. 8. — Les cours privés peuvent donner lieu, au profit du professeur, à la perception d'une rétribution payée par les auditeurs.

Art. 9. — Les cours libres peuvent être annuels, semestriels ou trimestriels. Ils doivent comprendre au moins dix leçons par trimestre.

Facultés de médecine.

Art. 10. — Les cours libres à la Faculté de méde-

cine de Paris restent soumis aux prescriptions de l'arrêté du 9 février 1881.

Chaque faculté de médecine et chaque école supérieure de pharmacie soumettra à l'approbation du ministre un règlement relatif aux cours libres.

Facultés de droit.

ART. 11 — Le présent décret pourra, par arrêté ministériel, être rendu applicable aux facultés de droit, sur leur demande.

ART. 12. — Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, est chargé de l'exécution du présent décret.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le président du conseil,
ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

APPENDICE I

En 1784, l'académie de Berlin avait mis au concours le sujet suivant : « Des causes sur l'universalité de la langue française. » Rivarol concourut ; son discours eut le plus grand succès devant l'académie et à Paris ; mais, ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il n'obtint que la moitié du prix, un prix partagé avec un savant allemand, M. Schwab, secrétaire du duc de Wurtemberg. Le discours de Rivarol n'est pas sans défauts ; il y a trop de rhétorique dans l'exorde ; la dernière page est emphatique ; au reste, on pourrait relever dans le morceau plus d'un trait de mauvais goût, des assertions légères sur l'histoire et l'origine des langues, des allusions forcées. Mais, à travers cet appareil de mauvais style académique, quelques pages subsistent, marquées au coin de l'écrivain et du penseur.

L'auteur sait que le privilège superbe de l'universalité dévolu à la langue française tient à des causes délicates et complexes : c'est la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants, et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au monde. L'idée maîtresse, c'est que le caractère des peuples et le génie de leur langue marchent d'un pas égal et que c'est l'admirable propriété de la parole de montrer ainsi l'homme tout entier. Le génie d'une langue naît d'une foule de causes parmi lesquelles il faut discerner la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, enfin le nombre et la forme des constructions qu'ils prennent entre eux. Ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier; l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue se fonde sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct : le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, enfin l'*objet* de cette action. Voilà la logique naturelle à tous les hommes, voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet

ordre est presque toujours contraire aux sensations qui nomment d'abord l'objet. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux inversions. Mais que de pièges et de surprises dans les langues à inversion, que d'obscurités, que d'artifices et de défaillances de l'idée! Le français est resté fidèle à l'ordre logique, comme s'il était tout raison; la syntaxe française est incorruptible. Ce qui n'est pas clair n'est pas français. Voilà pourquoi, malgré la beauté et la richesse de sa poésie, c'est par la prose que la langue française a régné, règne et régnera toujours. La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Notre langue est donc l'expression naturelle d'un peuple qui a reçu les impressions de tous les peuples de l'Europe, qui a placé le goût dans des opinions modérées et dont on peut dire que ses livres composent la bibliothèque du genre humain.

Telle est la substance du discours de Rivarol, un peu clarifié et mis en ordre, il faut le reconnaître, par la brillante analyse de M. Caro. Ce qui manque au lauréat de 1784, c'est la continuité dans l'inspiration, c'est la sûreté du goût. Il n'en reste pas moins acquis que ce morceau a des qualités de premier ordre et que rarement la philosophie du langage a rencontré un plus délicat et plus pénétrant interprète.

M. Caro compare au discours de Rivarol la composition de son concurrent, M. Schwab; elle est lente d'allure, mais non dénuée de mérite. Pour M. Schwab, la cause de l'universalité de notre langue est une sorte d'ajustement et d'accommodation naturelle du goût français à celui des autres nations de l'Europe. Tout l'avantage de ce goût pourrait bien consister dans une certaine médiocrité qui le recommande auprès de ces nations; l'Allemagne rencontre, au contraire, un grand obstacle à la propagation de son idiome et de ses ouvrages dans l'originalité de son génie national, dont sa langue et sa littérature sont profondément empreintes. L'allemand, ajoute M. Schwab, deviendra difficilement dominant en Europe. Cependant, trois circonstances pourraient amener ce résultat : 1° ou bien si la langue vient à s'altérer; 2° ou bien s'il arrive que la culture d'esprit soit négligée dans la nation qui la parle; 3° ou bien si cette nation perd son influence politique.

Nous voulons rester sur cette dernière considération, qui cache au fond, sous des pages d'apparence très simple, toute l'idée et tout l'espoir du bon patriote Schwab.

(Compte rendu de la séance de l'Académie des sciences morales et politiques. Extrait du journal *le Temps* du 27 novembre 1883.)

APPENDICE J

Bibliographie.

Emile BEAUSSIRE. — *La Liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République*. Hachette, 1883.

Gaston BOISSIER. — *La Réforme des études au XVIe siècle*, d'après de récents travaux. *Revue des Deux-Mondes*, 1882.

BOUTMY. — *Quelques observations sur la réforme de l'enseignement supérieur*. Paris, 1876.

Michel BRÉAL. — *Excursions pédagogiques*. Hachette.

COURNOT. — *Des institutions d'instruction publique en France*. Paris, 1864

Ch. DESMAZE. — *Université de Paris*. Paris, 1876.

HALMAGRAND. — *Origine de l'Université*. Paris, 1845.

HEINRICH. — *Les Facultés françaises et les Universités allemandes*. Lyon, 1866.

Henri HEINE. — *De l'Allemagne*.

HIPPEAU. — *L'Instruction publique en Allemagne*.

— *L'Instruction publique en France pendant la Révolution*. Hachette.

Ernest LAVISSE. — *L'Enseignement historique en Sorbonne et l'Éducation nationale*. *Revue des Deux-Mondes*, 1882.

LICHTENBERGER. — *Le Mouvement des idées religieuses en Allemagne*. Paris, 1860.

MINSSEN. — *Étude sur l'instruction secondaire et supérieure en Allemagne*. Paris, 1873.

E. RENAN. — *L'Instruction supérieure en France, son histoire et son avenir*. *Revue des Deux-Mondes*, 1864.

Revue internationale de l'Enseignement. Masson, Paris.

Mme de STAEL. — *De l'Allemagne*.

Dr DÖLLINGER. — *Die Universitäten sonst und jetzt*. München, 1871.

Karl VON RAUMER. — *Geschichte der Pädagogik*. —

Deutscher Universitäts-Kalender. Winter-Semester, 1882-1883.

Eug. Wolff. — *Die neue Burschenschaft.* Berlin, 1880.

H.-R. Hagenbach. — *Encyclopädie und Methodologie der theologischen Wissenschaften.* Leipzig, 1880. — *Allgemeines deutsches Commersbuch.* Lahr, 1882

Friederich Uberweg. — *Grundriss der Geschichte der Philosophie.* Berlin, 1880.

O. Dolch. — *Geschichte des deutschen Studententhums.* Leipzig, 1858.

FIN DES APPENDICES

TABLE

III

IV

V

VI

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XXII

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

— Canon & Bu...

54
41